

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Dix-septième

Année 1906

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Dix-Septième



IMPRIMERIE DU FIGARO ILLUSTRÉ

26, RUE DROUOT, 26

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

AYUNTAMIENTO DE MADRID

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER

N° 190

	Pages
Les Souverains d'Europe :	
Guillaume II, par Charles BONNEFON	1
Un dessin original de M. Félix BORCHARDT.	
François-Joseph I ^{er} , par A. DE BERTHA	3
Une eau-forte de M. MANESSE.	
Léopold II, par Théo HANNON	5
Un buste en marbre de M. J. LAMBEAUX.	
Ferdinand I ^{er} , par FERRARI. — Un portrait du prince	8
Christian IX, par Martine RÉMUSAT. — Un portrait du roi	9
Alphonse XIII, par François HARDI. — Un portrait du roi	10
Edouard VII, par Joseph COUDURIER. — Plusieurs portraits du roi	12
Georges I ^{er} , par DE VISÉ. — Un portrait du roi	16
Wilhelmine, par Agnès C... — Un portrait par M. ENGEL	17
Victor-Emmanuel III, par FÉLIX.	19
Un portrait par M. P. FRANC-LAMY.	
Albert I ^{er} , par Gustave DENYSSE. — Portraits.	20
Nicolas I ^{er} , par J.-L. BRUNET. — Un portrait du roi	22
Haakon VII, par Magnus SYNNESTVEDT. — Un portrait du roi	22
Pie X, par P. ZIEGLER. — Un dessin de M. C. DUVENT	24
Carlos I ^{er} , par Jules CARDANE.	26
Un portrait du roi par CARLOS REIS.	
Un dessin de S. M. la Reine AMÉLIE.	
Charles I ^{er} , par Raymond DÉJARDIN. — Un portrait du roi	28
Carmen Sylva, par Hélène VACARESCO	28
Un dessin original de M. N. GROPEANO.	
Nicolas II, par René MAUGLAS.	30
Une étude de A.-P. ROLL. — S. M. l'Impératrice par GERVEX.	
Pierre I ^{er} , par G. DAVENAY. — Un dessin de Constant LEGEN	31
Oscar II, par Magnus SYNNESTVEDT.	32
Un dessin de M. HAGBORG.	
Abdul-Hamid, par VIATOR. — Un dessin de M. Henri LÉON	35

HORS TEXTE :

Le Château royal de Stockholm, tableau de S. A. R. le prince EUGÈNE.
 Proverbes du Jour des Rois, imagés par G. DELAW.
 "Figaro", dessin aquarellé de S. M. DON CARLOS I^{er}.
 Encadrement pour une poésie de S. M. Oscar 33
 Par A. BELLEROCHÉ.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : Le Bonheur de l'année, par J. COPEAU.
 Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.
 Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.
 Chronique musicale, par Ch.-L. BIZOT.
 Les Théâtres, par Ch. DUMAS.

ILLUSTRATIONS :

Episode du siège d'Anvers.
 D'après une aquarelle du duc de Nemours (1832).
 L'Impératrice Joséphine avec une parure de perles.
 Adorateurs levant les yeux vers les idoles.
 Le maître Potier Chaplet dans son atelier.
 Léopards à l'affût, d'après un pastel de M. A. WARDLE

FEVRIER

N° 191

Les Mondanités légendaires : Le Veglione	37
Dialogue de Claude BERTON, dessins de Lucien MÉTIVET.	
Le Pêril de la Discretion	44
Nouvelle de George LECOMTE, dessins de J. BESSON.	
Les Animaux malades de la Peste, fable de LA FONTAINE	51
Décor de E.-M. SIMAS; médaillon de M. LAUGIER, par José CLARA.	
Le Carnaval	53
Par Charles NICOLLE. — Illustrations documentaires.	
Mélodie : Son Nom.	
Poésie de Juliette SAMUEL, musique de Emile PESSARD.	

COUVERTURE :

Dans les Coulisses, tableau de M. MORISSET.

HORS TEXTE :

Causerie, dessin de J.-A. PORTAIL.
 Boudeuse, tableau de A. BELLEROCHÉ.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

Le Nouveau Président de la République, par N...
 "Les Ombres sur le mur" : Le vieux Roi, par Jacques COPEAU.
 Causerie scientifique : Les Apparitions de la Villa Carmen.
 Par le Docteur SYMARN.
 Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.
 Nouveaux Académiciens (Portraits) : Maurice Barrès et Alexandre Ribot.
 Les Théâtres, par SPARCK.
 Chronique musicale, par Ch.-L. BIZOT.
 Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.

ILLUSTRATIONS :

La Vierge aux Colombes, sanguine de M. Guillaume DUBUFFE.
 Portrait de M. Harpignies, dessin original de SÉGOFFIN.
 Près Noirmoutiers (Vendée), étude de M. Louis CABIÉ.

MARS

N° 192

Rodin, numéro spécial illustré d'œuvres du maître :
 Danaïde, l'Age d'Airain, Francesca et Paolo (Porte de l'Enfer),
 la Cariatide, le Baiser, Désespoir, Eternelle Idole, la Voix
 céleste (monument de Victor Hugo), Celle qui fut Heaulmière,
 la Pleureuse, Ugolin, le Mystère des Sources, la Main de
 Dieu, Balzac, Etude de Mains, Saint Jean prêchant, le Prin-
 temps, Volupté, le Penseur, la Prière, la Pensée, l'Agonie,
 Madame R..., Buste de Femme, Bellone, Apollon écartant les
 Nuées, Jeux de Triton et Sirène, Baigneuse, Frère et Sœur,
 l'Amour qui passe, Eugène Guillaume, Appel aux Armes,
 Bastien Lepage, Sarniento, Henri Rochefort, Puits de Cha-
 vannes, Sirène à la Colonne, Falguière, Jeux de Faune et de
 Nymphe, les Ombres, les Bourgeois de Calais, les Premières
 Funérailles, l'Eveil, Centauresse.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : Carnaval, par Jacques COPEAU.
 Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.
 Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.
 Nécrologie : Le Cardinal Perraud, par N...
 Les Théâtres, par Charles DUMAS.
 Chronique musicale, par Ch.-L. BIZOT.

ILLUSTRATIONS :

Auguste Rodin, d'après une lithographie originale d'Eug. CARRIÈRE.
 Francis Jourdain, croquis.
 P. Franc-Lamy, croquis.
 Albert Glatigny, dessin original de Maurice DE LAMBERT.
 Statue d'Alfred de Musset, par Antonin MERCIÉ.

AVRIL

N° 193

Pages antiques	81
I. Comment Rhampsinite, roi d'Egypte, maria sa fille (1237 avant J.-C.) ; — II. Histoires naturelles, par HÉRODOTE, illustration d'Albert FAIVRE.	
Par le Chemin des Cloches	85
Nouvelle inédite de Charles DERENNES. Illustration de Gabriel NICOLLET.	
Portrait de S. M. Dom Carlos I ^{er} , par LASZLO	89
"Les Soirs d'Été sont de retour", mélodie. Autographe musical de Christian SINDING.	
Un Statuaire philosophe : Arnold Rechberg.	92
Etude par UN BOURGEOIS DE PARIS, illustrée d'œuvres de l'artiste : le Génie, Etude de Femme, Moïse mourant, Voluptueuse, le Rieur, le Chemin des Grandeurs, Seul!, le Destin, le Repos, l'Heure de Conception, Sur la Cime, la Passion, le Paradis perdu, Lucifer.	
Le Musée d'un Chef de la Sûreté, par M. GORON	97
Dessins de Paul DESTÉZ.	

HORS TEXTE :

Aquarelle de S. M. la reine Amélie de Portugal.
 L'Eau limpide, tableau de S. A. R. le prince EUGÈNE.

COUVERTURE :

Précieux Souvenir, aquarelle de M. BRISGAND.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : Frivolité, par Jacques COPEAU.
 Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.
 Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

ILLUSTRATIONS :

S. M. la reine Amélie, par Victor CORCOS.
 Le Ministère Sarrien (Portraits).

MAI

Numéro spécial (194)

Les Salons de 1906, texte de L. ROGER-MILÈS.

Reproductions d'œuvres d'Artistes de la Société des Artistes Français
 et de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Société des Artistes Français :

ADLER.	DEVAMBEZ.	LANDEAU.
AVY.	M ^{me} DIÉTERLE.	LEFORT.
BAIL.	M ^{me} DUFAU.	LEFORT MAGNIEZ.
BALESTRIERI.	DUVOCELLE.	LE ROY.
BENOIT-LÉVY.	ÉTCHÉVERRY.	M. LÉVIS.
PAULIN BERTRAND.	FLAMENG.	MANCEAUX.
BONNAT.	M ^{me} CONSUELO FOULD.	M ^{lle} MARCOTTE.
BREAUTE.	FOUQUERAY.	MATIGNON.
BROUILLET.	FRANC-LAMY.	PETERS-DESTERACT.
CABIÉ.	N. GILLET.	PICABIA.
CALBET.	GOURDAULT.	POLAK.
CHARTRAN.	GRÜN.	ROCHEGROSSE.
CHÉCA.	GUILLET.	G. ROUSSEL.
CLAIRIN.	HEYERDAHL.	T. STYKA.
JOSÉ CLARA.	HOFFBAUER.	R. VACHA.
RAFAEL COLLIN.	JACQUET.	VAUTHIER.
COMERRE.	KRIER.	M ^{me} DE WENTWORTH.
M ^{lle} DEBIENNE.	LAISSEMENT.	

Société Nationale des Beaux-Arts :

ABLETT.	CAROLUS DURAN.	LEBASQUE.
AGARD.	CASTELUCHO.	LEPÈRE.
AMAN-JEAN.	G. COLIN.	LE SIDANER.
D. ANDRÉ.	COTTET.	LÉVY DHURMER.
AUBLETT.	COURTOIS.	LHERMITTE.
AUBURTIN.	DAGNAUX.	DE MATHAN.
BAERTSEN.	DAVID-NILLET.	MÉNARD.
BAUGNIES.	DELANGE.	MORISSET.
BÉRAUD.	DUMOULIN.	A. PERRET.
JOAN BERG.	ENGEL.	PRINET.
A. BERTON.	ABEL FAIVRE.	ROLL.
BESNARD.	FOURIÉ.	MARCEL ROLL.
BOLDINI.	GARRIDO.	SIMON.
F. BORCHARDT.	GUIGUET.	STENGELIN.
H. BOUVET.	HIRTZ.	THAULOW.
P. BRAQUEMOND.	JEANNIOT.	WAIDMANN.
CARO-DELVAILLE.	KOOS.	

Proverbes du Mois de Mai, par Georges DELAW.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *Les Idées de M. Tulipe*.

Par Jacques COPEAU.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

Chronique musicale, par Ch.-L. BIZOT.

Les Théâtres, par Ch. DUMAS.

Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.

ILLUSTRATIONS :

Anvers, eau-forte de J.-B. JONGKIND.

Notre-Dame de Buglose (Landes).

Les Pommes, par Ch. AGARD.

Etude de Nu, pastel de M. LÉVY-DHURMER.

JUIN

Numéro spécial (195)

La Norvège, par Magnus SYNNESTVEDT.

Littérature, Art décoratif et appliqué, Peinture, Sculpture, Musique, Autographes musicaux de Edvard Grieg, Christian Sinding, Mme Agathe Backer-Grøndahl, Johan Selmer, Sigurd Lie, Ole Olsen.

COUVERTURE :

Le Dimanche en Norvège, tableau de M. Fritz THAULOW.

HORS TEXTE :

Baevedalen (La Vallée des Castors, Norvège), Gerhard MUNTHE.

Messagers de malheur, Christian KROHG.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *Aristide ou l'attente d'une Révolution*.

par Jacques COPEAU.

Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.

Les Théâtres, par Ch. DUMAS.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

ILLUSTRATION :

Notre Pain quotidien, eau-forte de ZORN.

Ernest Renan, eau-forte de ZORN.

Transport des cendres de Voltaire au Panthéon

Henry Février (Portrait).

Femme accroupie, statuette en bois, par ZORN.

JUILLET

N° 196

Sur les vieilles routes de France : *Voyages et Voyageurs*

d'autrefois, par Charles NICOLLE. 141

Le jeune Prince qui naquit d'une rose et devint rose à son tour. 147

Poème de M^{lle} Hélène VACARESCO, illustration de N. GROPEANO.

Danse scandinave, autographe musical de Léo SACHS 152

L'Aimant, nouvelle inédite de G. LECOMTE, illustration de J. BESSON 154

Croquis d'Artiste, pages d'album de M. José ENGEL 159

COUVERTURE

Pois de senteur, tableau de G. NICOLET.

HORS TEXTE

Coquetterie, dessin de H. FRAGONARD (Musée du Louvre).

Le Nuage, émail de M. L. HIRTZ.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *La Fête de Neuilly*, par Jacques COPEAU.

Les Théâtres, par N...

Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

Monument d'Alexandre Dumas fils, par M. R. DE SAINT-MARCEAUX.

Statue d'Alfred de Musset, par M. P. GRANET.

A O U T

N° 197

Vie de César, nouvelle inédite de Charles DERENNES. . . . 161

Illustration de Gabriel NICOLET.

L'Été au Village, images d'Alfred-M. LE PETIT 165

racontées par UN BOURGEOIS DE PARIS.

Ismail, fragment de la cantate de M. Louis DUMAS, grand prix

de Rome. poème de M. Eugène ADENIS. 170

Les Mondanités légendaires : Le Neurasthénic-Palace . . . 172

dialogue inédit de Claude BERTON, dessins de L. MÉTIVET.

A propos de deux Fêtes actuelles : Rembrandt et Fragonard. 177

Par L. ROGER-MILÈS.

COUVERTURE

Causerie (Souvenir de Hollande), tableau de M. Jules BENOIT-LÉVY.

HORS TEXTE

Ariane et Bacchus (Portrait de la Duchesse de Bourgogne).

Tableau de COYPEL.

Dans le Parc, dessin de PATER (Musée du Louvre).

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *Heures d'Été*, par Jacques COPEAU.

Causerie médicale, par le Docteur SYMARN.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

Les Théâtres, par Charles DUMAS.

SEPTEMBRE

N° 198

Pages

La Leçon du Torrent, nouvelle inédite de Gaston DERYS . . . 101

Illustration de J. BESSON.

Pages oubliées : *Le Doyen de Killerine* 185

Par l'abbé PRÉVOST, illustrées par BREAUTÉ.

Farniente, mélodie, poésie de H.-L. HETTICH. 190

Musique de Georges HÛE.

Les Dessins d'un Maître : Albert Lebourg, par L. ROGER-MILÈS. 192

L'Héliotrope, nouvelle inédite de Pierre VALDAGNE 197

Illustration de José ENGEL.

COUVERTURE :

Le Berger musicien, tableau de Jean-Alexis GRIMOUX.

HORS TEXTE :

Episode du Roman comique, dessin original de OUDRY.

(Musée du Louvre).

Etudes de Manteau, dessins originaux de WATTEAU (Musée du Louvre).

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *Tristesse d'une Muse*, par J. COPEAU.

Causerie médicale, par le Docteur SYMARN.

Les Théâtres, Intérim.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

OCTOBRE

N° 199

Les Dons, conte de fée de CAYLUS, imagé par A. DEVAMBEZ . . 201

La Sorcière de Tivoli, nouvelle inédite de A. DALSÈME . . . 205

Illustrations de Louis TRINQUIER.

L'Automne au Village, images de A.-M. LE PETIT 210

Racontées par UN BOURGEOIS DE PARIS.

Au Crépuscule, musique de POP-MÉARINI 215

Salon d'Automne. — Croquis d'après les œuvres de :

ALLOU.	MAXIME DETHOMAS.	CH. GUÉRIN.
LEMPEREUR.	GUILLAUMIN.	A.-M. LE PETIT.
LEON CARRÉ.	BELLEROCHÉ.	DESVALLIÈRES.
FÉLIX BORCHARDT.	HERSCHER.	LOPISGISCH.
YVONNE TOUVET.	G. D'ESPAGNAT.	FRANCIS JOURDAIN.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur" : *La Rentrée*, par Jacques COPEAU.

Les Beaux-Arts : Le Salon d'Automne, par L. ROGER-MILÈS.

Etre gai, par René MAUGLAS.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

ILLUSTRATIONS :

Grille en fer forgé, de M. SCHENCK.

Bijoux en corne, de M. H. HAMM.

NOVEMBRE

N° 200

Sœur Angélique, nouvelle inédite de Maurice LEVEL. . . . 221

Illustration de M. GUMERY.

César Franck (1822-1890), étude de Louis DUMAS 224

Les premières Larmes, nouvelle inédite de Jacques COPEAU . 233

Illustration de L.-G. CARRÉ.

J.-B. Jongkind, étude de L. ROGER-MILÈS 233

Le Musée d'un Chef de la Sûreté, par G. GORON. 237

Illustration de Paul DESTÈZ.

COUVERTURE :

Repos hebdomadaire, tableau de HOCHARD.

HORS TEXTE :

L'Idole, tableau de A. BESNARD.

Le Réveil de la Bergère, dessin de J.-B. HUET.

(Musée du Louvre).

MUSIQUE :

Morceau de lecture donné aux examens du Conservatoire,

mai 1877, par César FRANCK 227

LES CHRONIQUES DU MOIS :

"Les Ombres sur le mur", par Jacques COPEAU.

Les Théâtres, par Charles DUMAS.

Les Beaux-Arts, par L. ROGER-MILÈS.

Les Livres, par Ph.-Emmanuel GLASER.

DECEMBRE

N° 201

La Robe blanche, par François COPPÉE, de l'Académie Française. 1

Dessin de BESSON.

A un Poète, poème par Abel BONNARD, décor de M. GUMERY. 5

Le Roi Midas, par Claude BERTON, illustrations de L. MÉTIVET. 7

L'Hiver au Village, images de A.-M. LE PETIT 13

Racontées par UN BOURGEOIS DE PARIS.

Propos du Jour de l'An, par Miguel ZAMACOÏS 17

Illustrations de G. NICOLET.

COUVERTURE :

La Romance, peinture de M. JACQUET.

PRIMES EN COULEURS :

Myrtis aux Anémones, tableau de ROCHEGROSSE.

Tendresse maternelle, tableau de LEBASQUE.

Bords de Rivière, tableau de A. LEBOURG.

Tête de Femme, pastel de Nicolas VLEUGHEL (Musée du Louvre).

HORS TEXTE :

I et II. *Episodes du Roman comique*, dessins originaux de OUDRY.

(Musée du Louvre).

MUSIQUE :

Courante à la Française, pages inédites extraites de Zino-

Zina, ballet en deux actes de Jean RICHPIN. II

Musique de Paul VIDAL.

LES CHRONIQUES DU MOIS :

Causerie scientifique : Le Professeur Albaron, par le Dr SYMARN.

Chronique musicale, par Louis DUMAS.

Patois et Patois, par René MAUGLAS.

Les Théâtres, par Charles DUMAS.

Les Livres, par INTÉRIM.

NOMS DES AUTEURS PAR LETTRE ALPHABÉTIQUE

	Numéros
ABLETT. — <i>Portrait de Mlle X...</i> (Les Salons)	194
ABRY. — <i>Prestation de serment de S. A. R. le Prince Albert de Belgique</i> (Tableau)	190
Académiciens (Nouveaux). — <i>Maurice Barrès et Alexandre Ribot</i> (portraits)	191
ADENIS (Eugène). — <i>Ismaïl</i> (poème)	197
ADLER (Jules). — <i>La Soupe des Pauvres</i> (Les Salons)	194
AGARD (Ch.). — <i>Les Pommes</i> (Les Salons)	194
AMAN-JEAN. — <i>Jeune Fille</i> (Les Salons)	194
AMÉLIE (S. M. la Reine de Portugal). — <i>Aquarelle</i> . — (Hors texte)	193
— <i>Dessin</i>	190
ANDRÉ (David). — <i>Le Déjeuner</i> (Les Salons)	194
AUBLET. — <i>Bédouine à la Frontière (Tunis)</i> . (Les Salons)	194
AUBURTIN. — <i>Orphée</i> (Les Salons)	194
AVY (J.-M.). — <i>Fête</i> (Les Salons)	194
BACKER-GROENDHAL (M ^{me} Agathe). — <i>Autographe musical</i>	195
BAERTSEN. — <i>Soir sur les quais à Gand</i> (Les Salons)	194
BAIL (Joseph). — <i>Une Boulangerie en Bretagne</i> (Les Salons)	194
BALESTRIERI. — <i>Une Brasserie à Montmartre</i> (Les Salons)	194
BAUGNIES (Z.). — <i>La Mère et l'Enfant</i> (Les Salons)	194
BELLEROUCHE (A.). — <i>Boudeuse</i> (Hors texte)	191
— <i>Encadrement pour une poésie de S. M. Oscar, Roi de Suède</i>	190
— <i>Lili</i> (Salon d'Automne)	199
BENOIT-LEVY. — <i>Causerie, Souvenir de Hollande</i> (Couverture)	197
— <i>Les Crêpes à Pont-Croix (Finistère)</i> . (Les Salons)	194
BÉRAUD (J.). — <i>Les Adieux</i> (Les Salons)	194
BERG (Joan). — <i>Le Thé de Polichinelle</i> (Les Salons)	194
BERTHA (A. de). — <i>François-Joseph I^{er}</i>	190
BERTON (A.). — <i>Femme et Fleurs</i> (Les Salons)	194
BERTON (Claude). — <i>Les Mondanités légendaires : Le Veglione</i> (dialogue inédit)	191
— <i>Le Neurasthénic Palace</i> (dialogue inédit)	194
— <i>Le Roi Midas</i> (nouvelle)	201
BERTRAND (Paulin). — <i>Anse du Pradon, environs de Toulon</i> (Les Salons)	194
BESNARD (A.). — <i>Portrait de M^{me} M... et ses enfants</i> (Les Salons)	194
— <i>L'Idole</i> (Hors texte)	200
BESSON (J.-G.). — <i>L'Aimant</i> (illustration de)	196
— <i>Le Péril de la Discrétion</i> (illustration de)	191
— <i>La Leçon du Torrent</i> (illustration de)	198
— <i>La Robe blanche</i> (illustration de)	201
BIZOT (Ch.-L.). — <i>Chronique musicale</i>	190
—	191
—	192
—	194
BOLDINI. — <i>Portrait de M^{me} la Comtesse Z...</i> (Les Salons)	194
BONNARD (Abel). — <i>A un Poète</i> (poème)	201
BONNAT (L.). — <i>Portrait de M. Bischoffsheim</i> (Les Salons)	194
BONNEFON (Charles). — <i>Guillaume II</i>	190
BOURGEOIS DE PARIS (Un). — <i>L'Eté au Village</i> (images racontées par)	197
— <i>L'Hiver au Village</i> (id.)	201
BORCHARDT (Félix). — <i>Portrait de S. M. Guillaume II</i> (dessin original)	190
— <i>Portrait de S. M. Guillaume II</i> (Les Salons)	194
— <i>Dans le Parc</i> (Salon d'Automne)	199
BOUVET (H.). — <i>Le Thé</i> (Les Salons)	194
BRACQUEMOND (P.). — <i>Portrait de M^{me} Jeanne Rainay</i> (Les Salons)	194
BREAUTÉ (A.). — <i>La Manucure</i> (Les Salons)	194
— <i>Le Doyen de Killerine</i> (illustration)	198
— <i>Chanson d'automne</i> (Couverture)	199
BRISGAND. — <i>Précieux Souvenir</i> (aquarelle). (Couverture)	193
BROUILLET (A.). — <i>Portrait de M^{me} V. F.</i> (Les Salons)	194
BRUNET (J.-L.). — <i>Nicolas I^{er}, roi de Monténégro</i>	190
C... (Agnès). — <i>Wilhelmine</i>	190
CABIÉ (L.). — <i>La Ville de Clisson (Loire-Inférieure) au couchant</i> (Les Salons)	194
— <i>Près Noirmoutiers (Vendée)</i> . (Etude de)	191
CALBET. — <i>Portrait de M. Injalbert, membre de l'Institut</i> (Les Salons)	194
CARDANE (Jules). — <i>Carlos I^{er}</i>	190
CARO-DELVAILE (H.). — <i>« Trois Musiciens »</i> (Les Salons)	194
CAROLUS-DURAN. — <i>Portrait de S. E. le Cardinal Mathieu</i> (Les Salons)	194
CARRÉ (L.-G.). — <i>Illustrations de Les Premières Larmes</i>	200
— <i>Au Rat mort</i> (Salon d'Automne)	199
CARRIÈRE (Eugène). — <i>Auguste Rodin</i> (d'après une lithographie originale de)	192
CASTELUCHO. — <i>Le Tango</i> (Les Salons)	194
CHECA. — <i>Bavardage</i> (Les Salons)	194
CHARTRAN. — <i>Portrait de S. A. le Maharajah de Kapurthala</i> (Les Salons)	194
CLAIRIN. — <i>L'Ame vivante des Siècles morts</i> (Les Salons)	194
CLARA (José). — <i>Médaille de M. Langier</i>	191
— <i>Simon de Montfort devant le cadavre de Pierre II d'Aragon</i> (Les Salons)	194
COLIN (G.). — <i>Dame de Valence</i> (Les Salons)	194
COLLIN (Raphaël). — <i>Paresse</i> (Les Salons)	194
COMERRE. — <i>Un Manteau légendaire</i> (Les Salons)	194

	Numéros
COPEAU (Jacques). — <i>Les Ombres sur le mur : Le Bonheur de l'année</i>	190
— <i>Le Vieux Roi</i>	191
— <i>Carnaval</i>	192
— <i>Friolité</i>	193
— <i>Les Idées de M. Tulipe</i>	194
— <i>Aristide ou l'attente d'une Révolution</i>	195
— <i>La Fête de Neuilly</i>	196
— <i>Heures d'Eté</i>	197
— <i>Tristesse d'une Muse</i>	198
— <i>La Rentrée</i>	199
— <i>Le jeune Auteur</i>	200
— <i>Les Premières Larmes</i> (nouvelle).	200
COPPÉE (François). — <i>La Robe blanche</i> (nouvelle)	201
CORCOS (Victor). — <i>S. M. la Reine Amélie</i> (portrait)	193
COTTET. — <i>Etude d'après M^{lle} J. L. B.</i> (effet de lampe) (Les Salons)	194
COUDURIER (Joseph). — <i>Edouard VII</i>	190
COURTOIS (G.). — <i>Dionysos</i> (Les Salons)	194
COYPEL. — <i>Ariane et Bacchus</i> (Portrait de la Duchesse de Bourgogne) (Hors texte). (Tableau de)	197
D... — <i>Henry Férrier</i>	195
DAGNAUX. — <i>Les Lavandières</i> (Les Salons)	194
DAVENAY (G.). — <i>Pierre I^{er}</i>	190
DAVID-NILLET. — <i>Peines de la Vie</i> (Les Salons)	194
DEBIENNE (M ^{lle}). — <i>Buste de Bacchante</i>	194
DÉJARDIN (Raymond). — <i>Charles I^{er}, roi de Roumanie</i>	190
DELANCE. — <i>Le Réveil</i> (Les Salons)	194
DELAU (Georges). — <i>Proverbes du mois de Mai</i>	194
— <i>Proverbes du Jour des Rois</i>	190
DENYSSE (Gustave). — <i>Albert I^{er}, prince de Monaco</i>	190
DERENNES (Charles). — <i>Par le Chemin des Cloches</i> (nouvelle inédite).	193
— <i>Vie de César</i> (nouvelle inédite de)	197
DERYS (Gaston). — <i>La Leçon du Torrent</i> (nouvelle inédite).	198
DESTÈZ (Paul). — <i>Le Musée d'un Chef de la Sûreté</i> (illustration)	193
— <i>Le Musée d'un Chef de la Sûreté</i> (illustration).	200
DETHOMAS (Maxime). — <i>L'Inamovible</i>	199
DESVALLIÈRES. — <i>Portrait du violoniste Parent</i>	199
DEVAMBEZ. — <i>L'Appel</i> (1871). (Les Salons)	194
DIÉTERLE (M ^{me}). — <i>Chemin de Saint-Pierre-du-Val (Normandie)</i> . (Les Salons)	194
DOM CARLOS I ^{er} (S. M.). — <i>Figaro</i> (dessin aquarellé)	190
DUBUFE (Guillaume). — <i>La Vierge aux Colombes</i> (sanguine)	191
DUFAU (M ^{lle}). — <i>Fragment de décoration pour la maison du poète Rostand</i> (Les Salons)	194
DUMAS (Ch.). — <i>Les Théâtres</i>	190
—	192
—	194
—	195
—	197
—	201
DUMAS (Louis). — <i>César Franck</i>	200
DUMOULIN (L.). — <i>La Somme</i> (Les Salons)	194
DUVAL-GOZLAN (L.). — <i>Canal de Marans</i> (d'après son tableau du Salon des Indépendants)	193
DUVENT (M.-C.). — <i>Pie X</i> (dessin)	190
DUVOCELLE. — <i>La Châtelaine</i> (Les Salons)	194
ESPAGNAT (Georges D.). — <i>Etude</i> (Salon d'Automne)	199
ENGEL (José). — <i>L'Héliotrope</i> (illustration de)	198
— <i>Croquis d'Artistes</i> (pages d'album)	196
— <i>Matin au bord de la Vienne</i> (Les Salons)	194
— <i>Un Portrait de la Reine Wilhelmine</i>	190
— <i>César Franck</i> (portrait)	200
ELLING (C.). — <i>Deux Chants populaires</i>	195
ETCHEVERRY. — <i>Les Loups</i> (Les Salons)	194
EUGÈNE (S. A. R. le Prince). — <i>L'Eau limpide</i> (Hors texte)	193
— <i>Le Château royal de Stockholm</i> (Hors texte)	190
FAIVRE (Abel). — <i>Pages antiques</i> (illustration)	193
— <i>Portrait de M^{me} A. M. C...</i> (Les Salons)	194
FÉLIX. — <i>Victor-Emmanuel III</i>	190
FERRARI. — <i>Ferdinand I^{er}</i>	190
ELAMENG. — <i>Portrait de M^{me} C... et sa fille</i> (Les Salons)	194
FOULD (M ^{me} Consuelo). — <i>Réverie</i> (Les Salons)	194
FOUQUERAY. — <i>La Conférence d'Algésiras</i> (Les Salons)	194
FOURIÉ (A.). — <i>Femme au Paon</i> (Les Salons)	194
FRAGONARD (H.). — <i>Coquetterie</i> (Musée du Louvre) (dessin).	196
FRANCK (César). — <i>Musique : Morceau de lecture donné aux examens du Conservatoire (mai 1877)</i>	200
FRANC-LAMY (P.). — <i>Les Voiles, Venise</i> (Les Salons)	194
— <i>Portrait de Victor-Emmanuel, roi d'Italie</i>	190
GARRIDO. — <i>A la Comédie</i> (Les Salons)	194
GERHARD MUNTHE. — <i>Bacverdalen (la Vallée des Castors, Norvège)</i>	195
GERVEX. — <i>S. M. l'Impératrice</i>	190
GILLET (Numa). — <i>La Fête des Goémons</i> (Les Salons)	194
GLASER (Ph.-Emmanuel). — <i>Les Livres</i>	190
—	191
—	192
—	193
—	194
—	195
—	196

	Numéros
GLASER (Ph.-Emmanuel). — <i>Les Livres</i>	197
GORON (F.). — <i>Le Musée d'un Chef de la Sûreté</i>	198
—	193
—	200
GOURDAULT. — <i>Une Place à Tunis, le soir</i> (Les Salons)	194
GRANET (P.). — <i>Statue d'Alfred de Musset</i>	196
GRIEG (Edvard). — <i>Salon</i> (autographe musical)	195
GRIMOUX (Jean-Alexis). — <i>Le Berger musicien</i> (Couverture)	198
GROPEANO (N.). — <i>Le jeune Prince qui naquit d'une rose et devint rose à son tour</i> (illustration)	196
— <i>S. M. la Reine de Roumanie</i> (dessin original)	190
GRUN. — <i>La Femme aux Pommes</i> (Les Salons)	194
GUÉRIN (Ch.). — <i>Etude</i> (Salon d'Automne)	199
GUIGUET. — <i>Portrait de Jeune Fille</i> (Les Salons)	194
GUILLAUMIN. — <i>Croquant</i> (Creuse) (Salon d'Automne)	199
GUILLET. — <i>Soir de Novembre</i> (Les Salons)	194
GUMERY (A.). — <i>Illustrations de Sœur Angélique</i>	200
— <i>Décor pour « A un Poète »</i>	201
HAGBORG (M.). — <i>Oscar II</i> (dessin)	190
HALOU. — <i>Eve au Pommier</i> (Salon d'Automne)	199
HALVORSEN (J.). — <i>Skuldalsbruri Gangar</i> (musique)	195
HANNON (Théo). — <i>Léopold II</i>	190
HARDI (François). — <i>Alphonse XIII</i>	190
HENNER. — <i>Églogue</i> (prime en couleurs)	201
HÉRODOTE. — <i>I. Comment Rhampsinite, roi d'Égypte, maria sa fille</i> (1237 avant J.-C.)	193
— <i>II. Histoire naturelle</i>	193
HERSCHER. — <i>Passage des eaux à Montmartre</i> (Salon d'Automne)	199
HETTICH (H.-L.). — <i>Farniente</i> (poésie)	198
HEYERDAHL. — <i>Paysage de Montmartre</i> (Les Salons)	194
HIRTZ. — <i>Gaîté</i> (panneau décoratif, émail translucide) (Les Salons)	194
— <i>Le Nuage, émail</i> (Hors texte)	196
HOCHARD. — <i>Repos hebdomadaire</i> (Couverture)	200
HOFFBAUER. — <i>Triomphe d'un Condottiere</i> (Les Salons)	194
HÜE (Georges). — <i>Farniente</i> (mélodie)	198
HUET (J.-B.). — <i>Le Réveil de la Bergère</i> (Hors texte)	200
INTÉRIM. — <i>Les Théâtres</i>	198
JACQUET (J.-G.). — <i>La Lecture distraite</i> (Les Salons)	198
— <i>La Romance</i> (Couverture)	201
JEANNIOT. — <i>Femme accoudée</i> (Les Salons)	194
JONGKIND (J.-B.). — <i>Anvers</i>	194
— <i>Un Canal à Rotterdam</i>	200
— <i>La Rue du Champ de l'Alouette</i>	200
— <i>La Rue Saint-Séverin</i>	200
— <i>Canal à Amsterdam</i>	200
— <i>Effet de Neige</i>	200
— <i>Faubourg Saint-Jacques</i>	200
— <i>Soleil couchant à Dordrecht</i>	200
— <i>La Passerelle</i>	200
— <i>L'Hiver en Hollande</i>	200
— <i>Effet de Lune en Hollande</i>	200
JOURDAIN (Francis). — <i>Un Café en Zélande</i>	199
KOOS. — <i>Mens agit mollem</i> (panneau décoratif) (Les Salons)	194
KRIEV. — <i>La Femme et les Masques</i> (Les Salons)	194
KROHG (Christian). — <i>Messagers de malheur</i> (Hors texte)	195
LAISSEMENT. — <i>La Femme aux Hortensias</i> (Les Salons)	194
LAMBEAUX (Jef). — <i>S. M. Léopold II</i> (buste en marbre)	190
LAMBERT (Maurice DE). — <i>Glatigny</i> (dessin)	192
LASZLO. — <i>Portrait de S. M. Dom Carlos Ier</i>	193
LANDEAU (S.-L.). — <i>Lecture intime</i> (Les Salons)	194
LEBASQUE. — <i>Tendresse maternelle</i> (Prime en couleurs)	201
LEBOURG (Albert). — <i>Dessins</i>	198
— <i>Bords de Rivière</i> (Prime en couleurs)	201
LECOMTE (Georges). — <i>Le Péril de la Discrétion</i> (nouvelle)	191
— <i>L'Aimant</i> (nouvelle)	196
LEFORT-MAGNIEZ. — <i>La vieille Ville, Amiens</i> (Les Salons)	194
LEFORT. — <i>La Place de la Bourse, midi</i> (Les Salons)	194
LEGEN (Constant). — <i>Pierre Ier</i> (dessin)	190
LEMPEREUR (E.). — <i>Aux Courses</i> (Salon d'Automne)	199
LENOIR (Alfred). — <i>Monument de César Franck</i>	200
LE PETIT (Alfred-L.-M.). — <i>L'Été au Village</i> (images)	197
— <i>L'Hiver au Village</i> (id.)	201
LEVEL (Maurice). — <i>Sœur Angélique</i> (nouvelle)	200
LHERMITTE. — <i>Matin de Fenaïson</i> (Les Salons)	194
LÉON (Henri). — <i>Abdul-Hamid</i> (dessin)	190
LEPÈRE. — <i>Paysage</i> (Les Salons)	194
LÉVIS (M.). — <i>La Pagode du Népal, Bénarès</i> (Les Salons)	194
LÉVY-DHURMER. — <i>Le Juge</i> (Les Salons)	194
— <i>Etude de Nu</i> (pastel)	194
LINDEMAN (L.-M.). — <i>Halling</i> (autographe musical)	195
LOPISGISCH. — <i>La Seine aux Andelys</i> (Salon d'Automne)	199
MANESSE (M.). — <i>S. M. François-Joseph</i> (eau forte)	190
MANCEAUX. — <i>Ceux qui sont las</i> (Les Salons)	194
MARCOTTE (M ^{lle}). — <i>Un Vieux</i> (Les Salons)	194
MATHAN (DE). — <i>Le Président Séré de Rivières</i> (Les Salons)	194
MATIGNON. — <i>« Comme autrefois »</i> (Les Salons)	194
MAUGLAS (René). — <i>Nicolas II</i>	190
— <i>Elre gai</i>	199
— <i>Patois et patois</i>	201
MÉNARD. — <i>Terre antique</i> (Le Temple) (Les Salons)	194
MERCÉ (Antonin). — <i>Statue d'Alfred de Musset</i>	192
MÉTIVET (Lucien). — <i>Le Veglione</i> (illustration)	191
— <i>Le Neurasthénic Palace</i> (illustration)	197
— <i>Le Roi Midas</i> (illustration)	201
MORISSET. — <i>Dans les Coulisses</i> (Couverture)	191
— <i>Le Repas</i> (Les Salons)	194
NEMOURS (Duc DE). — <i>Épisode du siège d'Anvers</i> (aquarelle)	190
N... — <i>Le Cardinal Perraud</i>	192
— <i>Le nouveau Président de la République</i>	191

	Numéros
N... — <i>Les Théâtres</i>	196
NICOLET (Gabriel). — <i>Vie de César</i> (illustration)	197
— <i>Par le Chemin des Cloches</i> (illustration)	193
— <i>Pois de senteur</i> (Couverture)	196
— <i>Propos du Jour de l'An</i> (illustration)	101
NICOLLE (Ch.). — <i>Le Carnaval</i> (illustration)	191
— <i>Sur les vieilles Routes de France</i>	196
OLSEN (Ole). — <i>Autographe musical</i>	195
ODRY. — <i>Épisode du Roman comique</i> (Musée du Louvre) (Hors texte)	198
— <i>Épisode du Roman comique</i> (Hors texte)	201
PATER. — <i>Dans le Parc</i> (Hors texte)	197
PERRET (A.). — <i>Sainte Geneviève aux champs</i> (Les Salons)	194
PESSARD (Émile). — <i>Son nom</i> (musique)	191
PETERS-DESTERACT. — <i>Les Obsèques de Louise Michel</i> (Les Salons)	94
PICABIA. — <i>Les Pins, effet de soleil, à Saint-Honorat</i> (Les Salons)	194
POLAK (Aron). — <i>Portrait du docteur Chevallereau</i> (Les Salons)	194
PORTAIL (J.-A.). — <i>Causerie</i> (Hors texte)	191
PRÉVOST (L'abbé). — <i>Pages oubliées: Le Doyen de Killerine</i>	198
PRINET. — <i>Le Balcon</i> (Les Salons)	194
RECHBERG (Arnold). — <i>Œuvres diverses</i>	193
REIS (Carlos). — <i>Un Portrait du roi Carlos I</i>	190
RÉMUSAT (Martine). — <i>Christian IX</i>	190
RICHEPIN (Jean). — <i>Zino-Zina</i> (fragment de ballet)	201
ROCHEGROSSE. — <i>La Joie rouge</i> (Les Salons)	194
— <i>Myrtis aux Anémones</i> (Prime)	201
RODIN. — <i>Œuvres diverses</i>	192
ROGER-MILÈS (L.). — <i>Rodin</i>	195
— <i>J.-B. Jongkind</i>	200
— <i>A propos de deux Fêtes actuelles</i> (Rembrandt et Fragonard)	197
— <i>Les Dessins d'un Maître</i> (Albert Lebourg)	198
— <i>Les Beaux-Arts</i>	190
—	191
—	192
—	193
—	194
—	195
—	196
ROLL (A.-P.). — <i>Une Etude</i>	199
— <i>Dragon</i> (Les Salons)	194
ROLL (Marcel-Ph.). — <i>Etude</i> (Les Salons)	192
RONGIER (M ^{lle} J.). — <i>César Franck à l'orgue de la Basilique Sainte-Clotilde</i>	200
ROUSSEL (Géo.). — <i>Le lendemain</i> (15 juillet 1789) (Les Salons)	194
ROY (J. Le). — <i>Une belle Famille</i> (Les Salons)	194
SACHS (Léo). — <i>Danse scandinave</i> (pour piano), autographe musical	196
SAINT-MARCEAUX. — <i>Buste de Mme V...</i> (Les Salons)	194
— <i>Monument d'Alexandre Dumas fils</i>	196
SAMUEL (Juliette). — <i>Son nom</i> (poésie)	191
SÉGOFFIN. — <i>Portrait de M. Harpignies</i> (dessin)	191
SELMER (Johan). — <i>Autographe musical</i>	195
SIDANER (Le). — <i>Grand Canal</i> (Effet de Lune) (Les Salons)	194
SIGURD LIE. — <i>Autographe musical</i>	195
SIMAS (L.). — <i>Les Animaux malades de la Peste</i> (décor)	191
SIMON (L.). — <i>Jour d'Été</i> (Les Salons)	194
SINDING (Christian). — <i>Autographes</i>	195
— <i>Les Soirs d'Été sont de retour</i> (mélodie)	193
SPARK. — <i>Les Théâtres</i>	191
STENGELIN. — <i>Débarquement sur la Plage</i> (Hollande) (Les Salons)	194
STYKA (Thaddée). — <i>Prométhée enchaîné</i> (Les Salons)	194
SYMARN (Docteur). — <i>Causerie scientifique: Les Apparitions de la Villa Carmen</i>	191
— <i>Causerie médicale</i>	197
—	198
—	201
SYNNESTVEDT (Magnus). — <i>La Norvège</i> (Numéro spécial). Littérature (les origines), Art décoratif et appliqué, Peinture, Sculpture, Musique	195
— <i>Oscar II</i>	190
— <i>Haakon VII</i>	190
THAULOW (Fritz). — <i>Le Dimanche en Norvège</i> (tableau)	195
— <i>Vieux Pont en Hollande</i> (Les Salons)	194
VACARESCO (M ^{lle} Hélène). — <i>Le jeune Prince qui naquit d'une rose et devint rose à son tour</i>	196
— <i>Carmen Sylva</i>	190
VACHA (R.). — <i>Portrait de Mme de P...</i> (Les Salons)	194
VALDAGNE (Pierre). — <i>L'Héliotrope</i> (nouvelle inédite)	198
VIDAL (Paul). — <i>Courante à la Française</i> (musique)	201
VISÉ (DE). — <i>Georges Ier</i>	190
VIATOR. — <i>Abdul-Hamid</i>	190
VLEUGHEL (Nicolas). — <i>Tête de Femme</i> (Prime)	201
WALDMANN. — <i>Vieux Canal</i> (Les Salons)	194
WARDLE (A.). — <i>Léopards à l'affût</i>	190
WATTEAU. — <i>Études de Manteau</i> (dessins)	198
WENTWORTH (M ^{me} DE). — <i>Les derniers moments de S. S. Léon XIII</i> (Les Salons)	194
X... — <i>Transport des Cendres de Voltaire au Panthéon</i>	195
— <i>Notre-Dame de Buglose</i> (Landes)	194
— <i>L'Impératrice Joséphine avec une parure de perles</i>	190
— <i>Adorateurs levant les yeux vers les idoles</i>	190
ZAMACOIS (M.). — <i>Propos de Jour de l'An</i>	201
ZIEGLER (P.). — <i>Pie X</i>	190
ZORN. — <i>Notre Pain quotidien</i>	195
— <i>Ernest Renan</i>	195
— <i>Statuette en bois</i>	195

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL

PUBLICATION MENSUELLE

24^e Année — N° 190

Janvier 1906

26, RUE DROUOT (IX^e)

Les Souverains d'Europe

Portraits

Documents

Autographes

PRIX { 3 FRANCS:
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement d'un an { France 36 francs
Étranger (Union postale) 42

Ayuntamiento de Madrid

GALERIE

d'Antiquités Classiques, Romaines, Grecques et Egyptiennes



EVANGHELOS P. TRIANTAPHYLLOS

44, Rue Cambon, PARIS

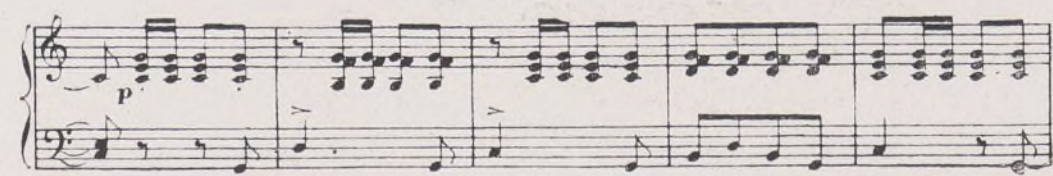
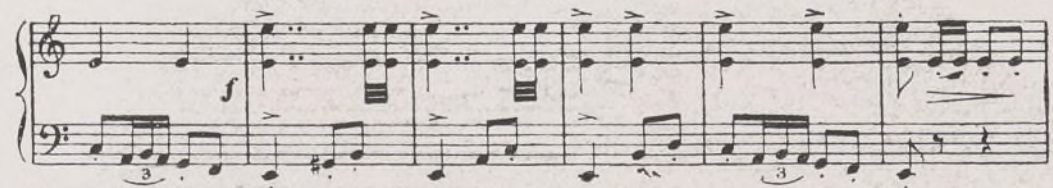
LA GIRALDA

Marche Andalouse

E.-L. JUARRANZ



Le plus grand Succès du Jour



Jouée par tous les Orchestres

Propriété pour tous pays de la CASA DOTESIO

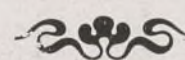
L.-E. DOTESIO & Cie, 47, rue Vivienne, Paris

Agence Générale pour la vente en France et à l'Etranger de la *Musique Espagnole* des Sociétés anonymes **Casa Dotesio** et du Syndicat musical Barcelonais **Dotesio**, au capital de 1.750.000 fr. enverront la marche complète *franco* contre 2 fr. en mandat-poste ou timbres.

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

La "YOST"

Dans les Cours d'Europe



- S. M. LA REINE DE ROUMANIE (CARMEN SYLVA)
- S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE
- S. M. LE ROI D'ANGLETERRE
- S. M. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE
- S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE-HONGRIE
- S. M. LE ROI D'ESPAGNE
- S. M. LE ROI DE SUÈDE
- S. M. LE ROI D'ITALIE
- S. M. LE ROI DE ROUMANIE
- S. M. LE ROI DE GRÈCE
- S. M. LE ROI DE WURTEMBERG
- S. M. LE ROI DE SAXE
- S. M. LE SHAH DE PERSE, etc., etc., etc.

Font usage de la Machine à écrire "YOST"

Direction Générale

PARIS 130, Rue Réaumur, 130 PARIS



MERCÉDÈS - PALACE



C.-L. CHARLEY

Fournisseur des Souverains

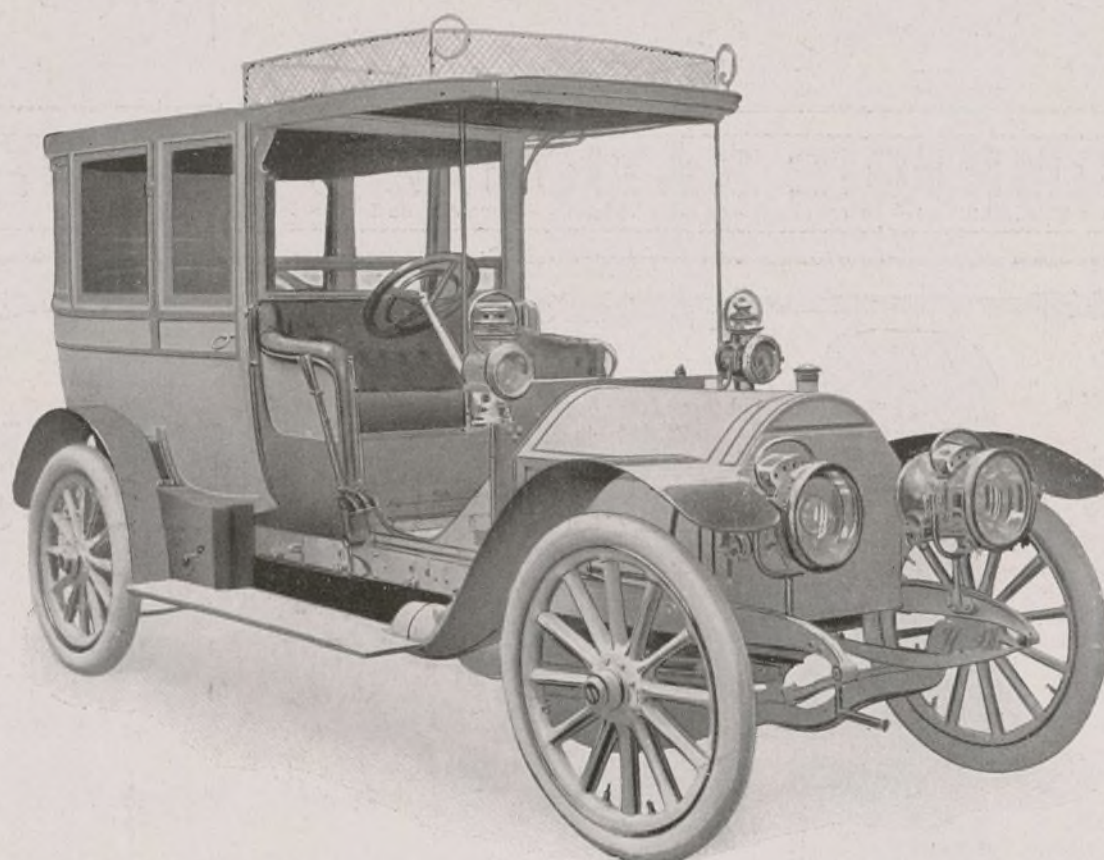
70, Avenue des Champs-Élysées, 70 — PARIS

Adresse Télégraphique

AMCHARLEY PARIS

Téléphone

509.36 549.70



Limousine de grand tourisme « **MERCÉDÈS** »



AUTOMOBILES

Gardner-Serpollet

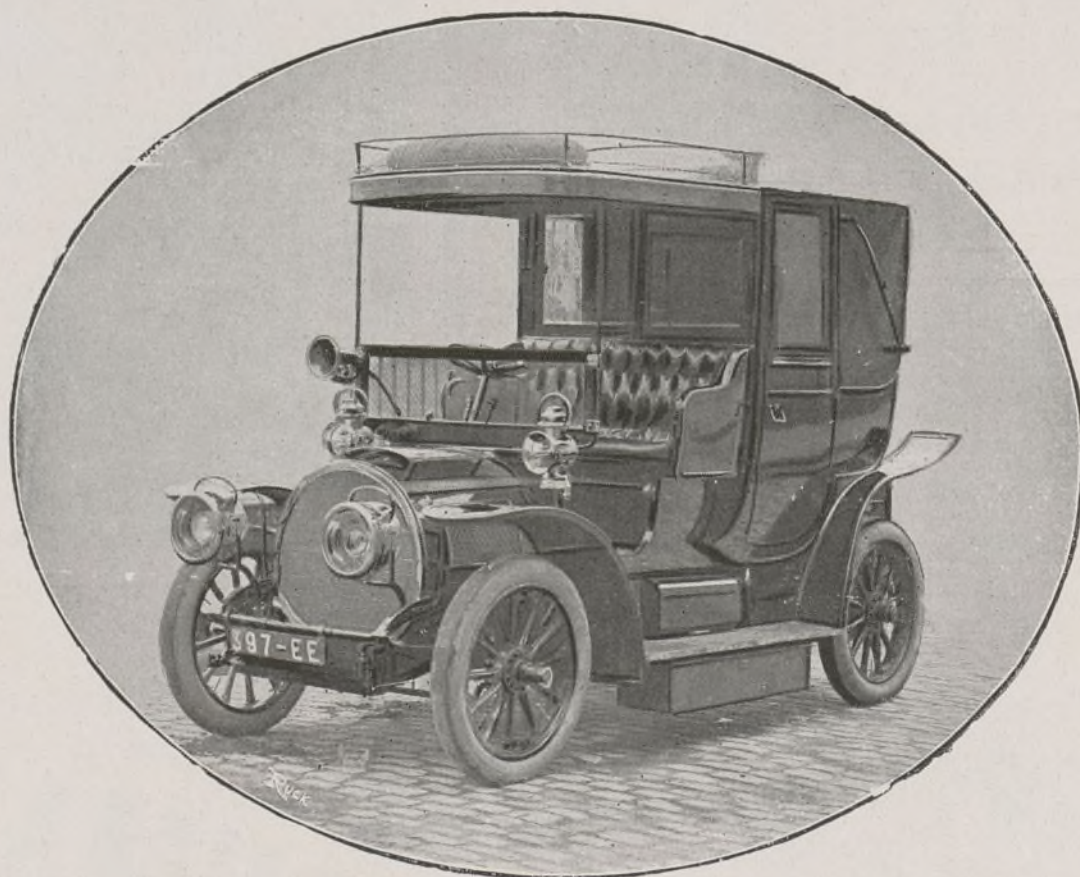
9 & 11

Rue Stendhal
PARIS



Berline de Voyage (Grand Tourisme)
15-20 HP

Les VOITURES à vapeur GARDNER-SERPOLLET ont obtenu au dernier SALON un légitime succès



Landaulet (Ville et Tourisme)
11-15 ou 20 HP

DEUX OPINIONS :

LE CRITIQUE :

Lorsqu'on étudie les détails extraordinairement ingénieux de ce mécanisme qui, à lui seul, représente le département de la vapeur dans notre industrie, on admire l'inventeur jamais las, qui garde toujours en réserve de quoi nous forcer à lui crier bravo ! Cette voiture à vapeur, je le répète, une des plus originales trouvailles qu'ait encore forgées notre industrie...
...La nouvelle Serpollet, très simple et par suite fort bon marché, sera évidemment une des curiosités les plus courues du Salon, et j'en suis tout heureux pour l'acharné et brillant lutteur qu'est Serpollet.
L. BAUDRY DE SAUNIER

LE CLIENT :

Villa Lamermoor. — Genève, 29 décembre 1905.

Monsieur,
Je suis heureuse de venir vous dire que, depuis la livraison de ma machine automobile, je n'ai jamais eu la moindre panne. C'est un magnifique résultat, car elle n'a cessé de rouler depuis huit mois.
En vous félicitant, croyez à ma reconnaissance.
P.-S. — Envoyez-moi votre catalogue et améliorations.
M^{me} BARTON.

SANS COMMENTAIRES

1720-1760
CHOCOLAT LOMBART
Au Fidèle Berger
 CHOCOLATS
 BONBONS
 CONFISERIE FINE
 DRAGÉES-BAPTÊMES
 9, Boulevard de la Madeleine
 USINE ET BUREAUX
 75 Avenue de Choisy
 PARIS

APPAREILS INDUSTRIELS
 A PRODUIRE
Froid et Glace
 PROCÉDÉS
RAOUL PICTET
 PARIS: 28, Rue de Grammont
 ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS

Victor Raubin
 A l'occasion des étrennes, vous
 prie de lui faire l'honneur de
 visiter sa Collection de repro-
 duction de Meubles et Bronzes
 du XVII^e et XVIII^e siècle.
 226, BOUL. ST-GERMAIN.

LES CAPSULES D'**APIOL**
 DES DES
JORET & HOMOLLE
 GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
 SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
 Le Fl. 4'50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE
 (Service d'Hiver)
RELATIONS entre PARIS et la COTE d'AZUR
 Trains rapides de nuit (1^{re} classe, — Wagons lits.
 Lits-salon et salon à 2 lits complets)
PARIS-NICE EN 15 HEURES
 Nombre de places limité
 Départ de Paris les Mardis, Vendredis et Dimanches.
 Départ de Nice les Lundis, Mercredis et Samedis.

RÊVE D'OSSIAN
 PARFUM PÉNÉTRANT

L. LEGRAND
 11, Place de la Madeleine
 PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
 CAPITAL: 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

Les Pères Chartreux
 expulsés de France fabriquent
 maintenant à TARRAGONE
 (Espagne) leur liqueur bien
 connue.
 + + + Cette fabrication se
 continue selon les procédés
 dont ils ont gardé le secret.
 + + + La forme seule de la
 bouteille a changé.
 + + + Regardez-la bien pour
 ne point la confondre.
 + C'est cette bouteille qu'il
 faut exiger en demandant
 la liqueur fabriquée à
 Tarragone par les PÈRES
 CHARTREUX.

 Publicité et Clichés HUGGER, MINART & Co.
 4, rue Scribe, Paris

GOUTEZ
 les délicieuses
 CONSERVES
 de la
 MARQUE
"LA CALIFORNIE"
 Etiquettes jaunes. — IMPORTATION
 DIRECTE
 10, Faubourg Poissonnière
 PARIS.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
 Boîte: 2'50 franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

 **Machines à découper**
 au pied et à la main
 Bois, Scies, Dessins et Accessoires
 pour le découpage
TOURS A BOIS ET A MÉTAUX
 de tous Systèmes
 BOITES pour la PYROGRAVURE
 le CUIR et l'ÉTAIN repoussé

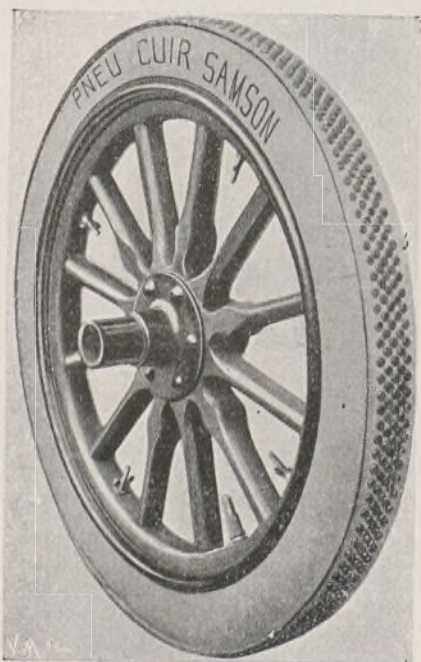
TIERSOT & C^{ie}
 16, Rue des Gravilliers
 SUCCURSALE: 61, Rue des Petits-Champs

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téli. 231-27
 6^de Spécialité pour DEUIL

 **VEILLEUSES FRANÇAISES**
 FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
 Successeur de son Père
 Toutes les boîtes
 portent en timbre ses
 JEUNET, INVENTEUR
 (Se trouvent dans toutes
 les bonnes maisons d'Épicerie et
 de Quincaillerie)

 **Luxuriance des SEINS**
 EN 2 MOIS
 par les **PILULES ORIENTALES**
 Les seules qui développent, raffermissent,
 reconstituent les SEINS, effacent les
 saillies osseuses des épaules et donnent au
 Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
 pour la santé. Approuvées par les célé-
 brités médicales. — Résultat durable.
 FLACON AVEC NOTICE: 6 fr. 35 FRANCS.
 RATIE, Ph^{ie} 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
 DÉPÔTS: Bruxelles, Ph^{ie} SAINT-MICHEL;
 Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

GANTERIE VAUBAN **GRENOBLE**
 Lots Réclame ainsi composés:
 3 paires Gants pour Dames blanc noir ou couleur.
 2 paires Gants cuir Russe ou Chevreau extra.
 1 paire Gants Suède long. 8, 12 et 16 boutons.
 Chaque lot envoyé fco cire mat-poste de 5 fr. S'ad. César CLOT.



Maisons à
 BERLIN
 BRUXELLES
 LONDRES
 MILAN

PNEUMATIQUES CUIR SAMSON
 Breveté S. G. D. G.
 Imperforables — Antidérapants

Concours des Voitures de Ville pendant le Salon
 La 1^{re} de la Catégorie des Voitures à essence et la 1^{re} des voitures électriques étaient munies
 de **PNEUS CUIR SAMSON**

Maisons à
 BOSTON
 CHICAGO
 NEW-YORK
 GENÈVE

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
190

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^e, Rue Scribe, 4

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JANVIER
1906

Les Chroniques du Mois

A NOS LECTEURS

Le FIGARO ILLUSTRÉ commence, avec son premier numéro de l'année 1906, la publication des *Chroniques du mois*, qui se proposent de présenter, en un résumé, le mouvement intellectuel et artistique de Paris et d'ailleurs.

Nos lecteurs trouveront donc à cette place, désormais, des notes rapides sur *Le Théâtre*, *La Musique*, *Les Arts* et *Les Expositions*, *Les Livres*, *L'Hygiène*, *Les Sports*, *La Mode*, les événements les plus marquants de l'actualité, etc.

En publiant ces pages supplémentaires, qui, chaque année, seront reliées à la fin de notre volume, le FIGARO ILLUSTRÉ est convaincu de répondre à un désir de tous ses lecteurs, désir qui, d'ailleurs, au cours de la dernière année, lui fut communiqué par quelques-uns d'entre eux.

Au moment où le numéro, consacré aux *Souverains d'Europe*, voit le jour, qu'il soit permis au FIGARO ILLUSTRÉ d'exprimer sa gratitude à tous ceux, diplomates, artistes et écrivains, dont le concours lui fut si précieux et lui a permis de constituer un album riche de documents inédits. Il y eut de leur part à tous un élan spontané de sympathie, qui prouve avec quel intérêt bienveillant ils suivent son effort.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

LES OMBRES SUR LE MUR

LE BONHEUR DE L'ANNÉE

J'ai fait un rêve singulier, figurez-vous...

J'étais une espèce de Roi Mage. Hérode, m'ayant en secret mandé, m'avait dit : « Allez... et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'y aille aussi et que je l'adore. »

Je compris à demi-mot. Hérode ayant la réputation d'être un Roi qui s'ennuie, ma mission serait de chercher pour lui le plaisir, la joie, qui sait ? peut-être le bonheur.

Et j'étais dans Paris, interrogeant les passants, comme un compère de *Revue*. Mais les passants n'étaient pas tous de petites dames sans gêne et court vêtues. Au lieu de chanter, en réponse, d'agréables couplets, la plupart m'envoyaient promener.

La nuit tombait sur la ville. De redoutables véhicules, circulant à toute vapeur, rendaient impraticable la chaussée déjà glissante. Je suivis les boulevards. Mon costume oriental y fit quelque sensation parmi la foule compacte et bruyante. D'étranges feux qui s'allumaient et mouraient en cadence semblaient me faire signe au seuil des music-hall et des théâtres. Mais, la contenance affaissée, le visage pâle et les yeux tristes des hommes qui sortaient de ces établissements ou qui y entraient, m'en détournèrent.

Par bouffées, l'odeur de l'alcool et l'énerveuse musique des violons me frappaient au visage. L'atmosphère était

molle, langoureuse même, malgré la saison. Des cochers de fiacres, leur chapeau de cuir en arrière, se balançaient sur leur siège et, frôlant les trottoirs, invitaient les passants au luxe modeste du taximètre. Je préférai la marche, et délibérant quelle route serait plus favorable à ma recherche, instinctivement, je cherchai une étoile conductrice au ciel. Il était couvert de nuages. Une longue pluie, bientôt, se mit à tomber. Fatigué et transi, je ne songeais plus qu'à regagner ma patrie à l'aide d'un de ces fiacres obligeants. Mais, sourds maintenant à mon appel, ils filaient sous la pluie, vides et pleins d'orgueil. Leurs conducteurs riaient, sous le caoutchouc, de ma détresse. Et je murmurais en moi-même : « Hérode, Hérode, quelle folie fut la tienne de penser trouver le bonheur dans une ville et parmi des êtres aussi puérilement capricieux ! »

Je me trouvais, en ce moment, à la hauteur du Grand-Hôtel. Tout à coup, des promeneurs m'enlourèrent. Ils vociféraient, sous leurs parapluies : « C'est Mohamed el Torres, l'envoyé du Sultan ! » — « Messieurs, leur dis-je, vous vous trompez. Je suis un simple Roi Mage et je cherche le Bonheur. » — « Moi aussi ! » fit derrière moi un pauvre hère qui portait sous son bras deux petits chiens à vendre. J'allais interroger ce personnage sympathique, mais un remous me saisit, me roula. Avant d'avoir pu résister, je me trouvais dans une sorte de cage en verre qui, sous une poussée, céda, tourna, me jeta ébloui au milieu d'un café où des Parisiens des deux sexes se désaltéraient en commun, aux lancinants accords d'un orchestre tzigane.

Je m'assis. « Monsieur désire ? » s'enquit aussitôt un garçon. « Garçon !... je désire le bonheur. » Il fallait m'expliquer : « C'est Hérode, dis-je, qui m'envoie. Il s'ennuie et voudrait adorer quelque chose... Les consommateurs que je vois ici connaissent, si j'en crois leur mine, le secret que je cherche. Ne pourrais-je m'enquérir auprès d'eux ?... » — « Je vois ce que c'est, interrompit mon sagace auditeur, monsieur est journaliste, monsieur fait une enquête. Si monsieur veut patienter quelques instants, il va voir défiler ici les Ombres de l'année. » Je m'étonnais. Il ajouta : « Une idée du patron, pour la réclame. Tout ce qui s'est fait curieusement remarquer dans l'année, les morts et les vivants, soupe chez nous la nuit du 31 décembre. Monsieur pourra les interroger... »

En effet, l'orchestre bientôt se tut. Les lampes électriques vacillèrent, puis s'éteignirent. Et, du fond du café, je vis venir à moi la cohue silencieuse des ombres.

La plupart paraissaient soucieuses ou défiantes. Toutes se bécotaient. Volant à leur rencontre, je posai une première question. Les ombres se détournèrent. Sans perdre courage, je fis disposer à la hâte, sur une table, des consommations de premier choix. Les ombres se rapprochèrent. Mais, pareil à l'astucieux Ulysse, j'écartais avec mon parapluie ces fantômes avides et ne permis à chacun de saisir son verre qu'après qu'il eut parlé.

— Si je savais, me dit un vieillard, en quoi consiste le bonheur, soyez assuré, monsieur, que je ne vous le dirais pas. Tout le mal nous vient de trop parler. On ne fait rien à Paris que pour en parler. Et cette confidence même, j'ai tort sans doute de vous la faire...

Le bonhomme me parut sentencieux. J'avais une

femme, jeune, en qui sa tournure désinvolte me fit supposer une actrice. Elle souriait, et bien que son beau front portât une tache de sang qu'on aurait pu prendre aussi bien pour une touche trop vive de fard, je l'abordai avec confiance :

— Le bonheur, monsieur, fit-elle, n'est point une chose de notre temps. Toutes les pièces de théâtre finissaient bien, jadis. On était plus honnête et moins sérieux. Aujourd'hui, voyez : la saison s'est ouverte par un suicide au Vaudeville ; je me suicidais dans la Marche Nuptiale ; on se suicide au Gymnase, à la Renaissance. C'est une épidémie. Craignons qu'elle ne gagne les Variétés... Mais interrogez plutôt cette ombre svelte et un peu penchée : c'est un auteur dramatique.

— Oh ! moi, commença l'auteur dramatique, je ne conçois le bonheur que sous la forme de l'argent. Le talent, la gloire, la fièvre des premières, que le bourgeois nous envie, plaisanterie ! si on ne gagne pas d'argent. J'en ai gagné. Mais le public ne goûte plus mes drames. Cette fin d'année a été mauvaise pour moi. Alors, vous comprenez, on m'a parlé d'une grosse affaire de pneumatiques, je vais voir ce que c'est...

Deux ombres parurent, se tenant par le bras ; la première, encore adolescente, vêtue du costume militaire ; l'autre était un peu courte, mais alerte et joviale, et portait l'habit noir.

— Sire, dis-je au jeune homme, que j'avais reconnu, on vous fête, on vous acclame, vous êtes aimé d'un peuple généreux. Votre majesté doit goûter sans mélange les charmes du pouvoir...

— Il n'est pas sans désagréments, sourit Alphonse XIII. J'aimerais avoir des ministres de mon âge. L'automobile, toujours, ça serait le bonheur... Que ne suis-je né simplement grand d'Espagne ; cela m'aurait suffi...

Me tournant vers le compagnon du roi :

— Et vous, monsieur, l'intimité des souverains fait-elle votre bonheur ?

— Je l'ai cherché longtemps, répondit le Président de la République. J'y crois encore, au seuil de la retraite. Je vous confierai, entre nous, que je commence une admirable collection de timbres-poste...

Nul ne satisférait donc ma curiosité ! Chacun situait le bonheur ou dans le passé, ou dans l'avenir, toujours dans l'oubli de sa propre fonction. J'eus un geste de dépit ; mais, au même instant, j'aperçus une ombre au visage épanoui, dont toute la personne semblait dilatée d'aise. Lui saisissant les mains avec angoisse, je m'écriai :

— Seriez-vous joyeux, monsieur ?

— Parbleu ! Figurez-vous que je lance une affaire... pour l'exploitation de mines d'aluminium... dans la lune ! Et j'ai trouvé dix mille gogos... La bêtise humaine, mon cher, voilà la source de la joie !

Une quinte de rire l'interrompit. Je me détournai avec dégoût. Une vieille dame, de mise fanée, les épaules un peu rentrées, se bécotaient vers la sortie. Je la hélai :

— Et vous ?

— Je suis l'année passée...

— Ah ! madame, vous ne refuserez pas de me dire...

— Ouf !... fit-elle, et disparut.

Une jeune fille la suivait, qui me parut la chasser devant elle. Elle était long-voilée, fraîche et parfumée.

— Vous êtes le bonheur ! affirmai-je en lui barrant la route.

— Je commence à peine, murmura-t-elle.

— La foule est au dehors, pressée contre les vitres... Elle vous attend avec mille questions. Souffrez qu'en son nom je vous interroge, mademoiselle. Aurons-nous du bonheur pour l'année prochaine?

Ses yeux ambigus me sourirent, puis elle mit un doigt sur ses lèvres et, d'un bond léger, franchit le seuil, dans la nuit.

Plein de songes philosophiques, plein d'inquiétude sur la réponse qu'il faudrait porter à Hérode, j'étais demeuré seul, Roi Mage sans étoile, au milieu du café.

— On ferme ! dit le garçon .

JACQUES COPEAU.

Les Livres

[illegible]

M. CH. MOREAU-VAUTHIER nous devait de compléter ses précédentes études par le livre qu'il vient de publier : *L'Homme et son image*. S'il s'applique à déterminer les caractères par où se signalent tels ou tels personnages surpris en leur évolution sociale, il cherche surtout un prétexte à présenter dans un ordre voulu, et avec une ingénieuse méthode, les portraits les plus fameux que l'art de tous les temps ait produits. Le difficile était de choisir, afin de fournir une synthèse à peu près complète de l'image de l'homme. Disons de suite que le livre est très réussi, encore qu'on pourrait souhaiter un texte un peu plus abondant, un peu moins réduit à la mesure sommaire.

✱
✱ ✱

Le Livre que publie M. HENRI VEVER, et que nul mieux que lui n'était préparé à écrire, *La Bijouterie française au XIX^e siècle* arrive à son heure. Si nous sommes longtemps demeurés sans le recul nécessaire pour embrasser en ses multiples évolutions, l'art du bijou en France, depuis 1800, nous avons désormais un recul suffisant pour suivre à travers les années, le fil directeur du goût public. Point n'est besoin de rappeler la place importante qu'occupe le bijou dans les fastes du goût français ; mais ce qu'il peut être bon de signaler, c'est que nulle production ne semble avoir conservé une tradition plus précise, en dépit d'écarts apparents, et cela sans doute parce que



ÉPISEDE DU SIÈGE D'ANVERS
d'après une aquarelle du Duc de Nemours (1832)
(Gravure extraite du Duc de Nemours)

cet art est pratiqué et défendu par de véritables dynasties, où les fils succèdent aux pères. En recueillant des souvenirs de famille autour de lui, M. HENRI VEVER, eût pu écrire une histoire du bijou suffisamment exacte ; mais M. VEVER a voulu faire mieux : collectionneur émérite et bibliophile impénitent, il a voulu que son livre eût toutes les qualités d'un livre patiemment et fortement documenté, et que la lecture en fût en même temps vivante comme une chronique écrite sous la palpitation même des faits ; il a fouillé, fouillé partout où il a pu. Il est arrivé ainsi à



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
avec une parure de perles
Extrait du Livre de La Bijouterie au dix-neuvième siècle,
de H. Veber

tère qui emprunte à chaque époque une note nouvelle et participe pour ainsi dire à la vie sociale. Tour à tour, nous voyons ressusciter le Consulat et l'Empire, la Restauration, Louis-Philippe, la Révolution de 1848, les Expositions de 1849 et 1851, et dans un prochain — ou deux prochains volumes — l'auteur nous conduira de 1851 à 1900.

Il faut savoir gré à M. HENRI VEVER de s'être imposé cette lourde tâche, et il convenait de l'en féliciter, au moment où il en met au jour la première partie si brillamment réalisée. Son livre est imprimé par M. JULES AUGRY, directeur des ateliers de gravure et de typographie Georges Petit; c'est dire qu'il s'agit bien d'un livre de bibliophile.

*
* *

Parmi tous les bons livres dont la maison MAME a marqué la fin de son effort annuel, il en est un auquel il convient de réserver une mention spéciale, parce que, par le sujet dont il traite, et par la qualité de son auteur, il appartient plus aux ouvrages de bibliothèque qu'aux volumes d'étrennes. Je veux parler du *Duc de Nemours*, la belle monographie historique que M. RENÉ BAZIN, le célèbre romancier des *Oberlé*, a écrite en s'aidant de documents tout à fait inédits mis à sa disposition par le duc d'Alençon. Il s'agissait là de parler le langage de la vérité et de battre en brèche un certain nombre de légendes, d'autant plus rebelles à se laisser renverser qu'elles prirent racine, il y a nombre d'années, sans que rien vint gêner leur épanouissement.

M. RENÉ BAZIN a montré que l'historien, chez lui, égalait le romancier ; avec une sincérité et un respect profonds, il a dit ce qu'il convenait qui fût dit. L'éminent académicien a su, dans ce bel ouvrage, chef-d'œuvre de style pittoresque, d'éloquence mâle et forte et d'information précise, évoquer magistralement l'héroïque et noble figure du second fils de Louis-Philippe, dont la vie peut être donnée comme un exemple de dignité, de courage et de fermeté.

C'est un très beau et très noble livre. C'est aussi, vous le pensez bien, une édition d'un luxe rare, avec ses trente-six

gravures et ses quatre héilogravures, merveilleusement reproduites. C'est là de l'histoire, présentée de la façon la plus attrayante.

* *

Depuis six ans, les éditeurs ROGER et CHERNOVIZ ont entrepris la publication de *La Sainte-Bible polyglotte*, contenant le texte hébreu original, le texte grec des septante, le texte latin de la Vulgate, la traduction française de l'abbé Glaire, avec les différences de l'hébreu, des septante et de la Vulgate, des introductions, des notes, des cartes et des illustrations archéologiques, d'après des documents authentiques, par M. F. VIGOUROUX. C'est là un ouvrage, fort bien présenté, dont les bibliophiles et les savants attendent la fin avec une attention impatiente. Cette année, le sixième tome vient d'être publié : il contient la prophétie d'Ezechiel, qui mourut un siècle avant la conquête de Babylone par Cyrus, mais après la ruine de Jérusalem et de son temple ; les deux livres, l'un historique, l'autre prophétique, de DANIEL, dont l'authenticité n'est plus niée que par les rationalistes ; les prophéties d'Osée, le contemporain d'Isaïe, vers l'an 784 avant Jésus-Christ ; la prophétie de Joël,



ADORATEURS LEVANT LES YEUX
VERS LES IDOLES
Gravure extraite de la Sainte Bible polyglotte, tome VI.

le second des petits prophètes dans la Vulgate, qui eut pour occasion une terrible invasion de sauterelles suivie d'une grande famine ; et d'autres livres encore d'Amos, d'Abdias, de Michée, de Jonas, de Nahum, d'Habacuc, de Sophonie, d'Aggée, de Zacharie, etc.

La traduction de l'abbé GLAIRE, où le texte est serré de si près, est d'une lecture qui vous donne parfois l'impression d'une farouche chanson de geste, et les notes de l'abbé VIGOUROUX jettent une lumière intense sur toute cette vie d'Orient, dont les reliques interrogées par la science et les archéologues sauront nous faire connaître comme la palpitation intime de cet antique passé. Le tome VI continue brillamment la série de la Bible polyglotte, qui sera achevée dans deux ans.

❖

M. HENRI GALLI vient de donner le second volume de son histoire de la guerre russo-japonaise : Il y traite les événements graves dont le souvenir s'évoque par le seul nom des endroits où ils se produisirent : Port-Arthur, Moukden, Tsoushima, Portsmouth. Rempli de documents qui permettent de reconstituer les épisodes de la guerre, presque jour par jour, l'ouvrage fort intéressant de M. GALLI est illustré en couleurs de compositions de MM. BOMBLED, MALESPINE ET DE LA NÉZIÈRE.

*
* *

J'imagine que dans un siècle on recherchera comme très précieux les albums que les humoristes qui nous sont contemporains offrent à la joie des petits et des grands. Mais il n'en est pas qui méritent mieux de vivre que ceux de BENJAMIN RABIER. Celui qu'il publie cette année, *Ecoutez-moi*, réunit des pages amusantes au possible, où le dessin s'explique de lui-même, sans nécessité absolue de légende ; c'est un chef-d'œuvre de gaieté simple et d'innocente espièglerie ; et puis BENJAMIN RABIER a une façon à lui de faire rire les bêtes, qui est infiniment drôle, pour les gens intelligents.

PH. EMMANUEL GLASER.

Le service de la Librairie du FIGARO se charge de fournir tous les volumes analysés dans la chronique ci-dessus.

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)

Les Souverains d'Europe

GUILLAUME II

ALLEMAGNE



GUILLAUME II compte parmi ses ancêtres trois généraux illustres : GUILLAUME D'ORANGE, FRÉDÉRIC II et l'amiral COLIGNY. Les victoires de son père ont illuminé son enfance. Il mène son peuple en soldat vers un but qu'il croit ordonné par Dieu : tout le prédestinait à ce rôle.

Sa foi en lui-même est ardent. « Je vous conduis à des jours magnifiques ! » s'écrie-t-il dès le début de son règne. Depuis, cette conviction n'a jamais faibli.

Son modèle et son idéal, il les cherche parmi ses aïeux que son imagination transfigure. Il se compare au GRAND-ELECTEUR : « Comme » dans cet ancêtre, écrit-il » à son précepteur, je » retrouve en moi une » volonté indomptable, la » volonté de poursuivre » jusqu'au bout le chemin » que j'ai reconnu être » bon. » A côté du GRAND-ELECTEUR rayonne dans sa mémoire attendrie le souvenir de GUILLAUME I^{er}. « Si ce haut seigneur, » s'écrie-t-il, avait vécu » au moyen-âge, il serait » devenu un saint, et des » pèlerins de tous les pays » auraient prié sur ses » reliques. »

Ces exemples glorieux que son cerveau amplifie, son cœur brûle de les égaler. Il sait que Dieu le voit, l'aide, le soutient. A Lui seul il doit des comptes.

« En dépit de l'océan de papier et d'encre que mes

» ennemis répandent pour induire mon peuple en erreur, je » suis appelé par Dieu à qui seul je rendrai des comptes. »



S. M. GUILLAUME II

Dessin original de M. FELIX BORCHARDT.

Signature autographe
de S. M. GUILLAUME II

Wilhelm
F.R.
1905.

Voici d'ailleurs le credo politique de l'empereur écrit de sa propre main :

Le Roi l'est par la grâce de Dieu. Par suite il n'est responsable que devant le Seigneur. Ce n'est que sous ce point de vue qu'il a le loisir de choisir son chemin et son action. Cette responsabilité terriblement pesante que le Roi porte pour son peuple lui donne

*Mein Gottes Gedenken ist das König,
dieses ist mir und dem Kaiser allein
verantwortlich für den Frieden und
für die Ruhe und die Gerechtigkeit
wollen diese für alle seine Verantwortungen,
wollen das König für sein Volk leiten, steht
auf und mir Antwort auf seine Verantwortung
für die Untertanen. Das ist mir die Verantwortung
im Volk von der Verantwortung der Verantwortung für
das was für mich die Verantwortung ist für
das Reich und die Gerechtigkeit*

Wilhelm
J.R.

aussi un titre à la fidèle collaboration de ses sujets. Par suite un chacun dans le peuple doit être pénétré de la conviction qu'il est lui aussi, pour ce qui le concerne, responsable de la prospérité du pays.

Etant seul responsable devant Dieu des destinées de son peuple, GUILLAUME II agit seul. Malheur à qui s'oppose à l'œuvre sacrée ou qui la compromet par ses maladresses ! L'empereur le brise sans hésitation. Les ministres deviennent entre ses mains des instruments qu'il prend ou rejette à sa guise, d'un geste hautain.

GUILLAUME II a condensé dans une formule saisissante le but de son effort personnel :

« L'Océan qui bat nos plages, vient nous rappeler que » nulle part, sur ses flots les plus lointains, une décision » importante ne peut être prise sans l'Allemagne et sans » l'Empereur allemand. Si notre peuple a vaincu et versé son » sang, sous la conduite de ses chefs, ce n'est pas pour se » laisser pousser de côté dans les moments décisifs de la » politique extérieure. Employer, s'il le faut les moyens les » plus tranchants, sans avoir d'égards pour personne, tel est » mon devoir, tel est mon plus beau privilège. »

*
* *

Voilà un empereur qui ne doit pas être commode... Eh bien ! non. L'homme est charmant.

Mari tendre, affectueux, prévenant, qui consacre à l'Impératrice chaque matin la première heure de sa journée, « la

plus belle de toutes » a-t-il dit lui-même, père de famille modèle, ami sûr et délicat, ce travailleur infatigable est de plus un boute-en-train.

L'empereur se lève chaque matin à six heures. Sa toilette, qui dure trois-quarts d'heure environ, achevée, il se rend dans le petit salon de l'Impératrice. Après un déjeuner substantiel composé de thé, de viandes rôties, de jambon et d'œufs, il se met à la besogne, dépouille son courrier, annote des rapports, signe des nominations. Deux candidats d'égal mérite lui sont présentés : l'un est le fils d'un haut fonctionnaire. L'empereur écrit en marge : « D'abord le fils de la veuve ! »

Entre huit heures et dix heures du matin, GUILLAUME II reçoit le grand maréchal de la cour, le chef du cabinet civil, le chef du cabinet militaire. Il écoute leurs rapports, prépare les listes d'invitation, ordonne l'emploi des journées, révisé même les menus.

A dix heures si le temps est beau, l'empereur et l'impératrice montent en voiture et se promènent pendant une heure. Si le ciel est couvert, s'il pleut, l'empereur se rend à son manège et fait une heure de cheval.

Après une journée bien remplie, souvent à onze heures du soir, il se remet encore au travail, veille jusqu'à une heure avancée. Son sommeil lui-même est troublé par les préoccupations politiques. A côté de son lit, un crayon et du papier blanc lui permettent de noter en toute hâte les idées originales qui viennent tout à coup hanter son cerveau. Souvent, au matin, plusieurs pages se trouvent noircies.

Travaillant tout le jour, dormant six heures par nuit, comment l'empereur peut-il supporter pendant des années une vie aussi accablante ? GUILLAUME II possède un appétit solide qui lui permet de réparer ses forces et de lutter contre l'épuisement nerveux. On a écrit que les déjeuners et les dîners, à la cour de Berlin, étaient composés avec un souci constant de l'économie. Ce n'est pas tout à fait exact. Les plus simples d'entre eux coûtent à la maison royale (qui sait calculer) sept marks cinquante par personne.

GUILLAUME II mange de préférence des viandes hachées, préparées avec des sauces très pimentées et des choux. Quelques-uns des plats en faveur à la cour de Prusse paraîtraient bien insolites à des estomacs français.

A ce régime qui brave les lois de l'hygiène, un corps même endurci par les exercices physiques peut difficilement résister. Aussi, le vieux médecin LEUTHOLD, appuyé avec vigueur par l'impératrice, a-t-il engagé une lutte à outrance contre son illustre client. Pour leur faire plaisir, et après l'avertissement sérieux de 1903, l'empereur a consenti pendant quelques mois à boire de la limonade, à se priver de café et à renoncer à ses chers cigares. Mais il n'a jamais voulu restreindre le temps consacré au travail.

Le joug qu'il se refuse à subir, il l'a imposé aux siens, avec tendresse et bonne humeur. Il réalise dans sa famille le personnage du bon tyran que Renan aimait. Je ne parle pas de l'impératrice qui est en adoration devant son mari et dont il respecte d'ailleurs la volonté, comme une égale. Mais ses enfants lui parlent en l'appelant : *Majesté*. GUILLAUME II leur a inculqué le sens du respect hiérarchique.

C'est le prince EITEL-FRÉDÉRIC qui semble être le préféré de l'empereur. GUILLAUME II, ce lyrique qui transfigure le passé, exagère le présent et illumine l'avenir, n'est pas du tout le pontife solennel que l'on pourrait croire. Il adore le mot drôle et raffole de l'esprit alerte. EITEL-FRÉDÉRIC joyeux luron aux réparties promptes et de tempérament fort accommodant a su enjôler son père. Autour de l'empereur, les rieurs ont toujours beau jeu. Le prince de BULOW nous en

fournit un exemple. Après l'obéissance de CAPRIVI et la sécheresse un peu surannée du prince de HOHENLOHE, son optimisme joyeux, la finesse de ses réparties, la délicatesse attique de son esprit bien délié devinrent pour l'empereur une distraction et un réconfort : « Joueur de flûte aux pieds de CÉSAR », murmurent les envieux.

N'est-ce pas GUILLAUME II qui a su redonner un peu de vie et de gaieté à cette Cour de Prusse figée dans son étiquette? N'est-ce pas l'empereur qui a restauré les danses anciennes que jouvenceaux et jouvencelles de la noblesse prussienne vont apprendre chez la mère WOLDEN, connue pour son ineffable grossièreté?

C'est l'empereur qui a organisé à Berlin et à Sans Souci de grandes fêtes costumées où lui-même se déguisa en gentilhomme du temps de FRÉDÉRIC II.

Chez le comte de BULOW des soirées intimes se tiennent depuis quelque temps. Il y règne la plus grande liberté de langage, et les problèmes les plus graves y sont examinés, débattus, parfois même résolus. L'empereur y puise quelques conceptions nouvelles. Mais l'impératrice attachée à la tradition et peu voltairienne d'esprit s'est effarouchée et a cessé d'y venir.

Si GUILLAUME II, se délasse l'esprit dans ces entretiens, c'est à la chasse et sur son yacht, qu'il apaise sa nervosité, qu'il triomphe du surmenage.

Le 3 Novembre, dans le Grunewald, les invités de l'empereur se réunissent pour fêter Saint-Hubert par une belle chasse à courre. Le sanglier une fois forcé, l'hallali sonné

GUILLAUME II donne le coup de grâce et distribue à chaque chasseur une branchette de chêne. Le vainqueur de la chasse, celui qui le premier a jeté la bête par terre porte le toast impérial, dans un hanap d'argent massif, qui contient un demi-litre de champagne. Il s'écrie : « A Sa Majesté l'empereur et roi, notre très gracieux Seigneur — Horrido! » et vide parfois la coupe d'un trait.

C'est sur le yacht *Hohenzollern* que l'on apprend le mieux à connaître l'empereur, à sonder la profondeur de ses desseins politiques. Sur ce joli bâtiment aucune étiquette ne règne et l'empereur s'y livre presque tout entier. Chaque convive jouit de la grâce d'être assis au moins une fois à côté de lui, pendant les repas qui charment la traversée. Les causeurs brillants bénéficient de plusieurs tours de faveur.

GUILLAUME II a apprécié en ces termes l'utilité de ses croisières :

« Celui qui, debout sur le pont, sous le ciel de Dieu » constellé d'étoiles, est rentré en lui-même, ne méconnaîtra » pas la valeur d'un tel voyage.

» Je voudrais souhaiter à beaucoup de mes compatriotes » de vivre de pareilles heures, pendant lesquelles l'homme se » demande des comptes sur ce qu'il a voulu et sur ce qu'il a » accompli... On peut alors être guéri du défaut de s'exagérer » son mérite et chacun de nous en a bien besoin. »

CHARLES BONNEFON

AUTRICHE- HONGRIE

FRANÇOIS-JOSEPH I^{er}



On peut hardiment affirmer qu'il n'y a pas de souverain qui ait plus conscience de la majesté de son rang suprême et qui agisse plus conformément à ses exigences dans toutes les circonstances que le vénéré chef de la famille des Habsbourg. Et en même temps aucun n'est plus humain, parce que plus simple, que lui!

Antinomie psychologique apparente qu'il serait impossible de s'expliquer si on ne connaissait pas son culte du devoir, les événements douloureux de son existence. Deux sources qui fournissent principalement les éléments de son caractère et qui le rendent si sympathique. Car le monde lui sait gré de la dignité impressionnante avec laquelle il domine les agitations du jour et l'admire sincèrement à cause de la résignation courageuse qui ne l'abandonne jamais, même au milieu des coups les plus terribles du destin.

Il faut constater là évidemment un effet de l'atavisme. Si le petit-fils de l'empereur-roi FRANÇOIS I^{er} ne pouvait être que sensible et rempli de bonhomie, le fils de l'archiduchesse SOPHIE, la dévouée gardienne du duc de REICHSTADT moribond et la femme intelligente par excellence, doit posséder assez de scepticisme à l'égard des hommes et de leurs faits et gestes, pour le mettre à l'abri de tout emportement optimiste ou pessimiste.

D'ailleurs il a fallu qu'il passe par l'école des déceptions cruelles dès son avènement au trône. Au lieu d'être une fête éclatante pour toute la monarchie, comme FRANÇOIS-JOSEPH l'avait certainement entrevu dans ses rêves d'héritier présomptif, cet avènement fut transformé par les troubles de 1848 en

une scène en quelque sorte diplomatique, soustraite aux regards de ses sujets futurs. Il eut lieu, — précédé de l'abdication de l'empereur-roi FERDINAND et de la renonciation au trône de l'archiduc FRANÇOIS-CHARLES, père de FRANÇOIS-JOSEPH, — le 2 décembre de l'année citée, dans la forteresse d'Olmütz, Vienne étant à peine reprise à l'insurrection et la Hongrie s'étant décidée à défendre sa Constitution, même par les armes, tandis que Milan et Venise attendaient frémissantes les armées libératrices de CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne!

En face de complications aussi sérieuses, que pouvait le souverain âgé de dix-huit ans, sinon recourir aux lumières de ses conseillers, à vrai dire moins choisis qu'imposés par la force des choses? De là les erreurs du début de son règne qu'il n'a pu corriger plus tard qu'aux prix des plus grands efforts et sacrifices. Ses succès d'alors eux-mêmes ne lui profitèrent guère : la victoire de Novare lui valut l'inimitié irréductible des Piémontais, l'asservissement de la Hongrie à l'aide de l'intervention de la Russie le brouilla avec cette dernière, et l'humiliation infligée à la Prusse en 1852 en fit aux yeux des Allemands le champion de leurs idées unitaires.

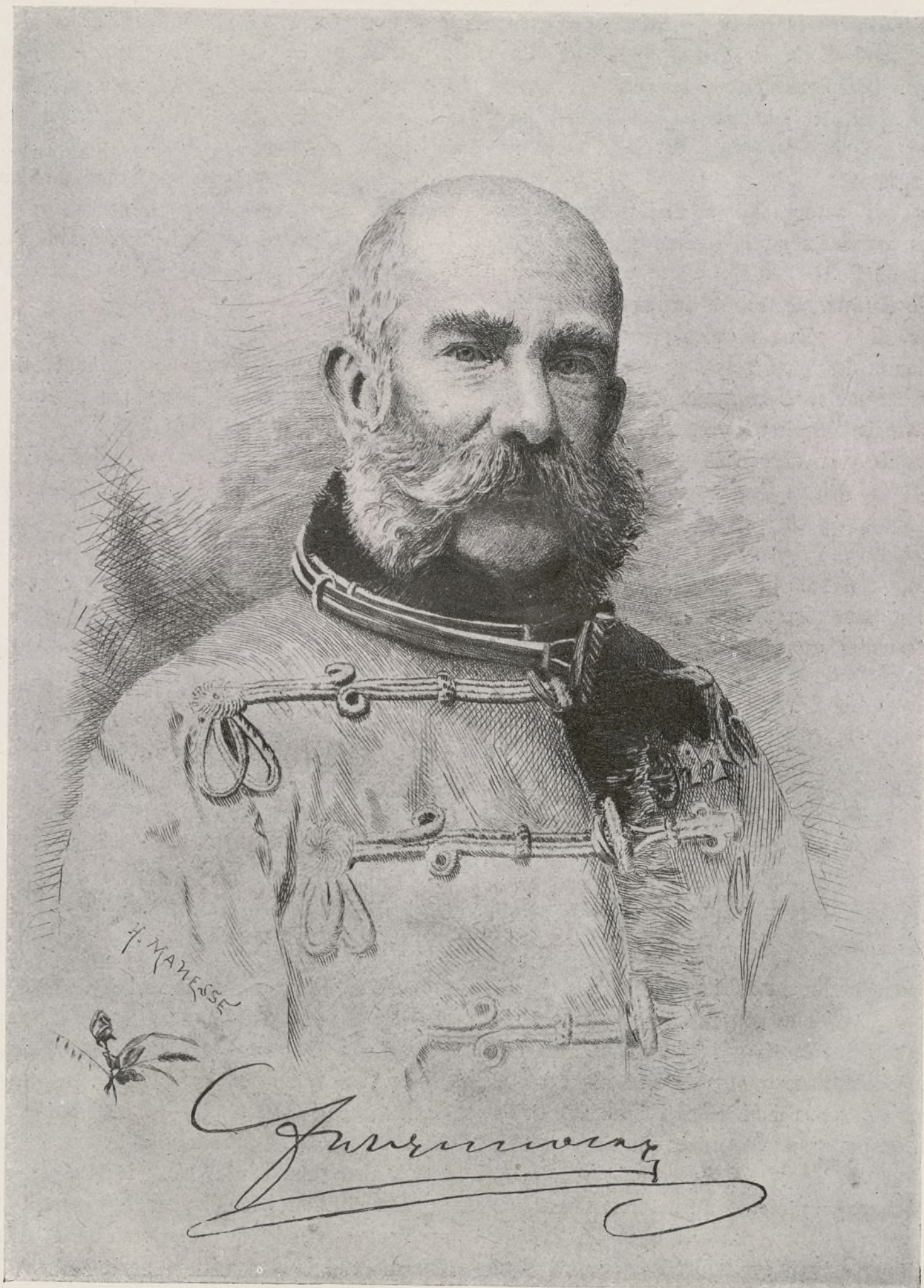
Mais avant que les orages ainsi amoncelés n'éclatent, FRANÇOIS-JOSEPH eut le bonheur de goûter les indicibles joies de son idyllique amour avec la princesse ELISABETH DE BAVIÈRE. Leur mariage, célébré le 24 avril 1854 à Vienne et la naissance de leurs enfants : les archiduchesses SOPHIE, GISELE, et de l'archiduc-héritier RODOLPHE, permirent successivement au souverain de laisser libre

cours à ses penchants de clémence à l'égard des condamnés politiques.

Afin de rompre complètement avec le système absolutiste, ce furent cependant les revers essayés en 1859 par ses armées

pour prouver son attachement au sol hongrois, ne voulut donner ailleurs jour à son dernier enfant, l'archiduchesse MARIE-VALÉRIE, qu'au château royal de Bude!

La réconciliation des HABSBOURG et de l'Autriche avec



S. M. FRANÇOIS-JOSEPH I^{er}

D'après une eau-forte de M. MANESSE. — Au bas du portrait, la signature autographe de l'Empereur

dans les plaines lombardes que FRANÇOIS-JOSEPH prit pour prétexte. Ayant placé à la tête de son gouvernement le chevalier de SCHMERRLING, il accorda bénévolement une Constitution franchement libérale à la monarchie, mais dans laquelle malheureusement les droits historiques de la Hongrie n'étaient pas respectés du tout. Si le nouveau conflit qui en résulta ne s'envenima pas outre mesure, il faut l'attribuer à la perspicacité dont fit preuve le souverain à ce moment en s'en remettant à l'habileté du baron de BEUST, son chancelier, à la sagesse et à la droiture de FRANÇOIS DEAK, le simple député hongrois, investi de toute la confiance de ses concitoyens. Dans l'œuvre de pacification qu'ils entreprirent et qu'ils menèrent à bonne fin ensemble, en créant le dualisme, c'est-à-dire l'Autriche-Hongrie modernisée, il revint une part notable à l'impératrice-reine ELISABETH aussi, qui

les Hongrois, scellée par le couronnement de FRANÇOIS-JOSEPH comme roi de Hongrie (le 8 juin 1867), répara rapidement les pertes que la monarchie avait éprouvées un an auparavant dans la guerre contre l'Italie et la Prusse alliées, malgré les victoires remportées par l'archiduc ALBRECHT et l'amiral THEGATHOFF à Custozza et Lissa. Maintenant l'empereur-roi eut tout le loisir de venir visiter Paris à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867, d'assister à l'inauguration du Canal de Suez, d'aller en pèlerinage à Jérusalem. En 1873 ce fut au contraire lui qui convia le monde à un tournoi pacifique dans le cadre de l'Exposition Universelle de Vienne, qui lui doit spécialement sa transformation, le démantèlement de ses bastions, ses embellissements, son agrandissement continu.

Au congrès de Berlin, l'Autriche-Hongrie, représentée par

le comte JULES ANDRASSY, reçut le mandat d'occuper la Bosnie-Herzégovine, pour y rétablir l'ordre, tâche qu'elle remplit à la satisfaction générale. En outre la Hongrie s'y chargea du travail considérable de rendre le Danube navigable aux Portes de Fer. Il fut terminé en 1896 et les fêtes inaugurales firent suite aux solennités que les Hongrois consacrèrent cette année-là à la commémoration millénaire de leur arrivée en Europe. FRANÇOIS-JOSEPH les présida entouré de tous les membres de la famille régnante et en ayant passé des mois entiers dans sa jeune capitale hongroise Budapest, — la Reine du Danube !

Si l'on analyse finalement les traits caractéristiques de son long règne, on est frappé avant tout par les tendances démocratiques qui s'y manifestent et s'y développent, en commençant par l'abolition du servage pour se terminer par l'introduction en Autriche-Hongrie du suffrage universel. Une telle évolution lente, constante et logique est déjà assez surprenante dans une monarchie. Mais avoir signé les lois politico-ecclésiastiques, — au moins pour la Hongrie, où elles instituent le mariage civil, l'égalité des religions, — est pour un Habsbourg un acte de libéralisme éclairé que l'Histoire inscrira sur les pages les plus éclatantes de ses annales. Il mérite d'autant plus d'y figurer qu'il n'a été inspiré que par le désir d'éloigner tout vestige de séparation morale entre les habitants d'origine et de mœurs hétérogènes d'un même pays.

A côté de la réalisation de réformes politiques aussi considérables, parler de la prospérité de l'Autriche-Hongrie ou des progrès qu'elle a faits sur tous les terrains de l'activité humaine pendant le règne de FRANÇOIS-JOSEPH, serait en quelque sorte superflus : « *Qui peut le plus peut le moins,* » dit le proverbe, et FRANÇOIS-JOSEPH a prouvé maintes fois la véracité du dicton. Qu'il suffise de remarquer seulement que malgré cet accroissement des forces vives de la monarchie, les efforts de son souverain ne visent que la conservation de la paix générale, le maintien des meilleurs rapports avec toutes les puissances.

On voit par ce qui précède que FRANÇOIS-JOSEPH est une personnalité d'autant plus belle que loin de s'étaler avec orgueil elle est belle tout simplement. Tout en déchirant les fibres les plus sensibles de son cœur de mari, de père et de frère, le sort tragique de ses affections les plus chères ne lui a pas fait oublier un seul instant qu'avant tout il se doit, de par la grâce de Dieu, au bonheur de ses sujets, qu'il est destiné à être cité devant le tribunal incorruptible des siècles futurs.

Conception sublime de la souveraineté qui lui assure dès aujourd'hui, en attendant sa place au Panthéon de l'Humanité, l'admiration sincère et respectueuse de l'Univers.

A. DE BERTHA

BELGIQUE

LÉOPOLD II



Un monarque bien de son époque, portant plus volontiers le chapeau boule que la couronne et le veston que le manteau de cour... Pourquoi pas ? Si l'habit ne fait pas le moine, un veston ne défait pas le roi !

Cette absence de pose et d'apparat qui dénote un esprit et un caractère, commande à toute sa vie passée au milieu d'une cour réduite volontairement à sa plus simple expression, cadrant à merveille avec la simplicité de ses goûts.

LÉOPOLD II s'affirme homme de labeur avant tout, d'une activité desservie par une extraordinaire résistance cérébrale que ni l'âge ni le travail ne parviennent à vaincre.

Chaque jour, l'aurore le voit se lever au premier chant des coqs de Laeken, les plus

matinaux de la banlieue bruxelloise, car LÉOPOLD II a fait du Palais de Laeken sa résidence favorite.

La petite tenue de général endossée et lestée d'une tasse de thé ou de chocolat, Sa Majesté achève au saut du lit l'examen des pièces apportées la veille par « le guide », qui part régulièrement de Bruxelles à six heures et demie du soir. Aussi, dès neuf heures, ces pièces, annotées en marge de sa belle et large écriture, sont-elles rentrées à Bruxelles et réparties entre les différents intéressés : ministres, secrétaires généraux de l'État du Congo, chefs des départements de sa Maison....

Puis le roi sort, suivi d'un chasseur à la lourde carrosserie emplie des journaux français, anglais, allemands, américains et belges du jour, car il tient à se tenir au courant des grands et



S. M. LÉOPOLD II.
D'après un buste en marbre de M. JEF LAMÉLUX.

Ayuntamiento de Madrid

menus faits, non seulement de son pays, mais encore de l'étranger.

Cette promenade-lecture terminée, le roi procède au dépouillement du courrier, toujours volumineux, emporté de Bruxelles par « le breack », à six heures du matin.

Un verre de vieux porto dégusté, l'auguste travailleur monte en selle et fait un temps de galop, d'ordinaire au long de l'avenue de Meyse, son œuvre, « la route de l'avenir », comme il l'appelle, double avenue de deux cents mètres de largeur, à l'aller et au retour distincts.

La chevauchée se continue vers le château de Bouchout où, frère affectueux, il rend visite à sa sœur, l'infortunée princesse CHARLOTTE.

Il s'en retourne ensuite par le canal et les installations maritimes où il se rend compte de l'état du bassin en construction, destiné à recevoir son yacht l'*Alberta*.

Rentré au palais, d'autres pièces et rapports l'attendent : le contenu de « la charrette » partant de Bruxelles à dix heures du matin.

Le travail se continue en déjeunant. Déjeuner très sommaire mais substantiel, arrosé d'un grand verre de bordeaux. Le roi fait preuve de la plus excessive sobriété; les joies de la table le laissent indifférent. Ses repas se prennent en tête-à-tête avec son officier d'ordonnance ou son secrétaire particulier; parfois, Sa Majesté invite l'un ou l'autre personnage avec lequel elle souhaite s'entretenir.

L'après-midi nouvelle promenade, mais le plus souvent le roi monte dans son coupé-automobile qui, quinze minutes après, le descend au palais de Bruxelles, puis Sa Majesté accorde ses audiences.

A la tombée du jour l'auto-car ramène le roi au palais de Laeken où, vers six heures et demie, le dîner est servi.

Après ce dernier repas le roi se plonge dans la lecture, plus de journaux et de revues, la *Revue des Deux-Mondes* surtout, que de livres, trouvant plus expéditif de « feuilleter » le spécialiste le mieux à même de pouvoir l'édifier sur la question qui le préoccupe. Le *Times* fait presque à lui seul les frais de sa lecture du soir, c'est une vieille habitude anglaise que le roi tient de son père, LÉOPOLD I^{er}.

Il est généralement dix heures quand le roi songe à prendre un repos sans conteste bien mérité. Car lequel de ses sujets déploie en une journée activité comparable à la sienne?



Présentation de sergent de S. A. R. le prince ALBERT, en présence de S. M. LÉOPOLD II, d'après le tableau de M. ABRY, placé au mess des Grenadiers à Bruxelles

Tour à tour ingénieur, financier, mécène, architecte colonisateur, économiste, homme d'État, rien de ce qui peut contribuer au bonheur et à la prospérité du pays ne laisse indifférente sa noble ardeur patriotique.

Par exemple, il exige de son entourage un effort égal au sien. Il déteste les esprits lents et veut être compris tout de suite, donnant, par surcroît, exemple de modestie. Lui parle-t-on de ses travaux, il se défend : « Ce sont des essais, des tentatives... il faut faire ce qu'on peut... »

A l'inverse de son père, LÉOPOLD II n'eut jamais grande prédilection pour Ardenne. Il en a fait cependant grâce à ses développements et embellissements successifs, et de par Ciergnon et Villers-sur-Lesse, l'un des plus splendides domaines seigneuriaux de l'Europe, pouvant rivaliser avec ceux de Valencey, de Chambord, de Chenonceaux.

Aujourd'hui, cependant, LÉOPOLD II semble affectionner davantage ce séjour pittoresque et projette même d'y prendre parfois ses vacances. Quoi qu'il en soit, c'est la villégiature d'Ostende qu'il prête à toute autre. L'aile large de ses pensées peut mieux se déployer devant l'immensité de la mer et s'y trouve plus à l'aise que sous les ombrages ardennais.

Au surplus, n'est-il pas le créateur du vrai Ostende balnéaire, de l'Ostende d'aujourd'hui en qui la renommée universelle salue la reine des plages.

L'auguste baigneur mène au bord de la mer une existence sans faste, la vie simple par excellence, respecté, aimé de tous. Ne s'est-il pas proclamé, lors de la pose de la première pierre des installations maritimes : « l'ami de tous les Ostendais »?

Et voici son royal ordinaire : à sept heures départ à pied pour Blankenberghe, retour en tram, déjeuner frugal puis départ pedestre pour Middelkerke et retour idem, ce qui met sur les dents, ou mieux, sur les talons, l'officier de semaine qui l'accompagne, ainsi que les deux gendarmes en bourgeois qui représentent son habituelle garde de corps.

Parfois l'un de ces pedestrians « malgré lui » dût, au retour, prendre un repos forcé. Alors le roi, tout fier, de s'écrier avec un large rire à son aide-de-camp : « Encore un que j'ai mis sur le flanc ! » Il est vrai qu'une sérieuse gratification vient consoler la mise à pied momentanée du suivant trop peu entraîné.

L'un des principaux sujets d'étonnement pour les nombreux étrangers de passage à Ostende, reste d'ailleurs le mépris de l'étiquette, la confiance et la belle humeur avec lesquels le premier citoyen belge se promène sur la digue et la plage.

Les étrangers, les Allemands surtout n'en reviennent pas de voir Sa Majesté se montrer en public sans panache, sans habits chamarrés, sans cordon et sans plaques... Les Russes ne sont pas moins confondus de voir la royauté aller à l'aventure sans armes, sans garde protectrice, sans défense.

Et, de fait, le souverain s'est éclipcé. La couronne, laissée au palais de Bruxelles, est remplacée par un large et commode panama, l'uniforme doré a fait place à la redingote. Un aide-de-camp tient lieu d'état-major. Et ce monarque, si sympathique en sa simplicité, accomplit sa quotidienne visite à la digue ou à la plage comme le plus humble des villégiateurs, rendant leur salut à ceux qui ont l'indiscrétion de le reconnaître. Rien ne lui plaît davantage que de passer incognito à travers les groupes, d'entendre ce qui se dit, de voir ce qui se fait, de jeter son mot sur ce rythme lent qui lui est particulier, accompagné d'un regard si bienveillant et si fin surtout, un brin moqueur, d'une moquerie allant parfois jusqu'à la causticité!

Au premier rang des distractions sportives du roi il faut classer ses croisières sur l'*Alberta*, un yacht svelte, à coque verte et blanche, admirablement aménagé, à bord duquel

Sa Majesté bat les mers sous pavillon anglais. L'*Alberta*, en effet, est affilié à un club de Londres officiellement reconnu, ce qui lui procure certains privilèges réservés aux seuls navires de guerre.

Ayant pris goût aux promenades en mer, le roi voulut varier ses impressions : après les flots glauques de la mer du Nord, la nappe d'azur de la Méditerranée.

En 1896, il se rendit acquéreur de terrains dans la rade de Villefranche; d'abord, au joli hameau de Passable, un jardin au bord de l'eau bleue avec embarcadère pour son yacht et pavillon de repos. Ensuite neuf hectares sur le versant du Soleia où devait s'élever le château. Mais le roi, mû par le plus généreux des sentiments, a changé la destination de ce coin merveilleux de nature. Il vient d'en faire don à son médecin en titre, le Dr THIRIAR, à charge d'y installer le sanatorium rêvé d'abord sous les ombrages du parc Tervueren. Ce sanatorium, dans la noble pensée du donateur, est réservé aux officiers belges qui ont mis vaillamment leur jeunesse et leur santé au service de l'État du Congo. Rentrés dans la mère patrie, usés par le climat ou les fièvres, ces vaillants collaborateurs de la grande œuvre royale pourront ainsi se reposer de leurs fatigues parmi les fleurs, les parfums, les rayons dans un véritable éden qui, pour les réacclimater, servira d'idéale transition entre le soleil africain et les brumes de Belgique.

LÉOPOLD II a été surnommé « le Roi bâtisseur »... Bâtisseur, il l'est à l'égal du roi LOUIS DE BAVIÈRE — qui s'est jeté dans un étang. L'exemple, toutefois, ne sera pas suivi jusqu'à la noyade, malgré l'amour du souverain belge pour ces lacs en miniature dont il a pittoresquement inondé Laeken, Tervueren, Boistfort et Groenendaël.

Le roi, dont le sens artiste est très affiné, adore la nature; la seule bâtisse n'accapare point toutes ses prédilections, il professe un vrai culte pour les arbres et sait le prouver à l'occasion.

Le service des Domaines venait d'achever une coupe sombre dans la forêt de Soignes, quand le roi survint à l'improviste. Un garde-général, heureux et fier, fit aussitôt remarquer à l'auguste promeneur combien certain chêne, qui venait d'être abattu et ébranché, possédait de beauté, de vigueur, de santé.

Mais le roi, sourcils froncés :

— Il était encore plus beau au milieu de la forêt, monsieur ! Et lui tournant le dos avec une brusquerie voulue, le royal protecteur des sites continua sa route, laissant le garde ahuri à sa difformité professionnelle.

Inaugurant l'Exposition d'Art ancien bruxellois installée dans les locaux agrandis du Cercle artistique et littéraire, un des membres du comité faisait observer à l'auguste visiteur que les nouveaux salons avaient été édifiés dans les jardins du Cercle, de façon à ne pas devoir toucher à un arbre. Le roi s'en montra ravi, puis, se tournant vers le bourgmestre, qui l'accompagnait : « Il est regrettable que l'on fasse si souvent des fagots des arbres de nos boulevards. »

— Quand ils sont malades, Sire.

— Avouez qu'on les y aide, et alors ils meurent. Ainsi, ne s'avisait-on pas de faire passer deux conduites de gaz à travers les racines de l'arbre de la Liberté, place du Palais ! L'arbre dépérissant, nous en avons fait couper des branches pour les planter dans le parc de Laeken, ce qui fait que l'on y compte aujourd'hui trente-quatre rejetons du défunt peuplier symbolique. »

Trente-quatre !.. De quoi pourvoir d'arbres de la liberté tous les pays qui en sont privés, depuis la sainte Russie jusqu'à la mécréante Turquie !

Ce roi omniscient désire que rien ne lui soit étranger et se tient au courant de tous les progrès modernes; aussi ne s'est-il pas contenté d'être un yachtman sans peur, il a voulu se montrer non moins intrépide chauffeur, et sans doute ce tempérament infatigable, ami des nouveautés, guette avec impatience la découverte du ballon dirigeable !

En attendant, c'est dans sa majestueuse auto de vingt-quatre chevaux pouvant brûler ses quatre-vingt dix kilomètres à l'heure, que Sa Majesté opère ses voyages en sa bonne ville de Paris, où il séjourne si volontiers incognito, sous le veston court et le feutre mou du comte de RAVENSTEIN.

Il va, vient, se promène sans suite compliquée, comme le premier parisien venu, au Bois, dans la banlieue, sur les boulevards; il suit les courses, va au théâtre... Une légende s'est même créée qui en fait une manière d'héritier du tendre HENRI IV, le roi vert-galant par excellence.

Cette légende ne trouble aucunement l'humour, la bonhomie et le dédain du protocole de ce monarque débonnaire. Jugez-en : certain matin, flânant au boulevard, en compagnie de son aide-de-camp, le roi s'arrête soudain devant un kiosque de journaux, rive son monocle et se penche vers l'éventaire. Il fixe longuement une image étalée devant lui. C'était l'une des illustrations de cette fameuse « Galerie contemporaine, musée des sires » signée LÉANDRE. L'image figurait, vu de dos, un auguste personnage à la barbe neigeuse étalée en éventail, et dont l'une des mains serrait à la taille une minuscule danseuse coiffée de larges bandeaux plats comme en portent les vierges de BOTTICELLI. LÉOPOLD II analyse, intrigué... Son aide-de-camp attend, anxieux; soudain le roi, avec ce sourire indéfinissable qui le caractérise, se tournant vers l'officier, lui dit : « Voilà qui va bien ennuyer ce bon monsieur VALÈRE MABILLE. »

Au cours de certains travaux de restauration des galeries du rez-de-chaussée du palais de Bruxelles, le roi, de passage à Paris, téléphone à son peintre décorateur pour lui donner rendez-vous le lendemain à dix heures dans la salle d'Apollon, au Louvre.

En compagnie de l'artiste, Sa Majesté arrête son choix sur l'une des neuf portes de la salle célèbre dont il désire voir reproduire certains motifs d'ornement. Chaque porte, comme on sait, est dédiée à l'une des Muses.

— Et, surtout, orthographiez bien le nom ! insiste en terminant l'hôte royal du palais de Bruxelles, soulignant d'un malicieux sourire sa recommandation. Or, voulez-vous savoir quel nom se trouvait inscrit sur la porte désignée : celui de la Muse de l'histoire, Clio !

Comme on le voit, LÉOPOLD est le premier à rire de ces imaginations; quelqu'un de son entourage, faisant allusion aux racontars de certaine petite presse : « Laissez-donc, émit gaîment le roi, ne vous occupez pas de cela, c'est de la nourriture pour les imbéciles ! »

En résumé, nature complexe que celle de LÉOPOLD II, très roi mais très homme aussi... Toutefois, le roi l'emporte !

Son autorité, son intellectualité universelle, sa hauteur de vues, sa dévorante activité, son énergie indomptable ne le font-il pas de taille à pouvoir gouverner les plus grands empires de l'Europe ? Alors, quoi de surprenant à ce que se trouvant à l'étroit dans cette Belgique dont il touche les frontières quand il étend les bras pour bâiller, quoi de surprenant à ce que ce monarque géant ait songé à ajouter en rallonge imprévue et splendide à son royaume de Procruste, — le Congo !

THÉO HANNON.

FERDINAND I^{er}

BULGARIE



Le successeur du prince ALEXANDRE DE BATTENBERG au trône de Bulgarie est le dernier fils de feu le prince AUGUSTO DE SAXE-COBOURG ET GOTHA et de la princesse CLÉMENTINE D'ORLÉANS, fille de LOUIS-PHILIPPE, roi des Français.

Le prince FERDINAND est le frère du prince PHILIPPE, dont le mariage avec la princesse LOUISE DE BELGIQUE ne fut pas heureux; du prince AUGUSTE, veuf de la princesse LÉOPOLDINE, fille de DOM PEDRO II, empereur du Brésil; de la princesse CLOTILDE, veuve de l'archiduc JOSEPH D'AUTRICHE-HONGRIE.

Fils préféré de sa mère, il reçut d'elle une grande culture, une éducation raffinée, un esprit séduisant, et brochant sur le tout, une volonté indomptable défiant tous les obstacles pour atteindre le but.

Il avait vingt-six ans lorsque, le 7 juillet 1887, il fut élu à l'unanimité prince de Bulgarie par l'Assemblée nationale, réunie à Tirnovo, ancienne capitale des tsars Bulgares. Sa mère le décida et il accepta son élection. Les circonstances difficiles où se trouvait la Bulgarie abandonnée alors par toutes les puissances ne l'effrayèrent pas. Il accourut au peuple qui l'appelait et lui consacra sans réserve son intelligence, son activité prodigieuse, sa fortune personnelle et les admirables qualités politiques et diplomatiques qui lui venaient de sa naissance et des conseils de son auguste mère.

Dès le premier jour le prince témoigna à son peuple une confiance en sa vitalité qui lui conquit tous les cœurs. Il assura ainsi à la dynastie nouvelle les concours les plus précieux et les attaches les plus profondes dans le pays. Par son action soutenue il contribua au développement du pays qu'il avait fait sien. Les chemins de fer, les ports, les routes, la participation officielle aux expositions internationales d'Anvers, de Paris, de Chicago, de Liège ont mis très en vue la Bulgarie qui ne demande qu'à vivre libre en travaillant, sous l'égide de son souverain. La situation économique de ce pays a éveillé l'attention sympathique de l'Europe qui voit aujourd'hui en lui un instrument pacifique de premier ordre.

L'intérêt que le prince FERDINAND porte à l'instruction publique, aux arts libéraux et aux diverses branches de



Cliché Pictor (Vienne)

PRINCE FERDINAND DE BULGARIE

l'activité nationale de la Bulgarie est connu de tous, et les Bulgares lui savent gré de tout cela et encore plus de la direction éclairée des grandes questions de politique internationale dans l'étude desquelles il est passé maître.

Sa passion prédominante est l'armée nationale, sachant bien qu'un pays n'est pas respecté s'il n'a pas une armée forte, disciplinée et patriotique.

Mais son œuvre capitale a été d'avoir su réconcilier la Bulgarie avec tous les États, notamment avec la Russie. Les fréquents voyages que le prince fait dans les capitales européennes ont été suivis de très heureux résultats, dont le plus intéressant est à coup sûr le crédit moral dont la Bulgarie jouit dans le monde civilisé.

Tout récemment encore, le prince FERDINAND était l'hôte de la République française. Les fêtes officielles données en son honneur, l'accueil particulièrement empressé qui lui a été fait par toutes les classes de la société française, dans ce Paris qu'il connaît en vrai parisien, ont témoigné une fois de plus des liens d'amitié qui unissent la France à la Bulgarie.

La visite du prince au Creusot a prouvé que le souverain bulgare, conscient de ses glorieuses origines et de ses aïeux français, tient à aiguiller l'activité nationale de la Bulgarie dans les voies les plus modernes.

De son mariage avec la princesse MARIE-LOUISE DE BOURBON-PARME, morte en janvier 1899, le prince de Bulgarie a trois enfants : BORIS, prince de TIRNOVO; CYRILLE, prince de PRESLEV et la princesse NADEJDA. Il les a fait élever au milieu de son peuple pour être dignes de leur glorieuse patrie.

Le prince Ferdinand de Bulgarie, toujours superbe de prestance et très élégant, a pris un peu d'embonpoint qui lui sert à porter admirablement l'uniforme militaire. Sa figure du plus pur type bourbonien rappelle la mâle figure du roi HENRI IV. Malgré sa grande activité physique, il est tourmenté de la goutte qui lui joue souvent de mauvais tours. C'est ce mal méchant qui l'a immobilisé pendant son dernier séjour à Paris, et l'a empêché, après sa visite officielle, de mener la vie boulevardière qui lui est si chère.

FERRARI

CHRISTIAN IX

DANEMARK

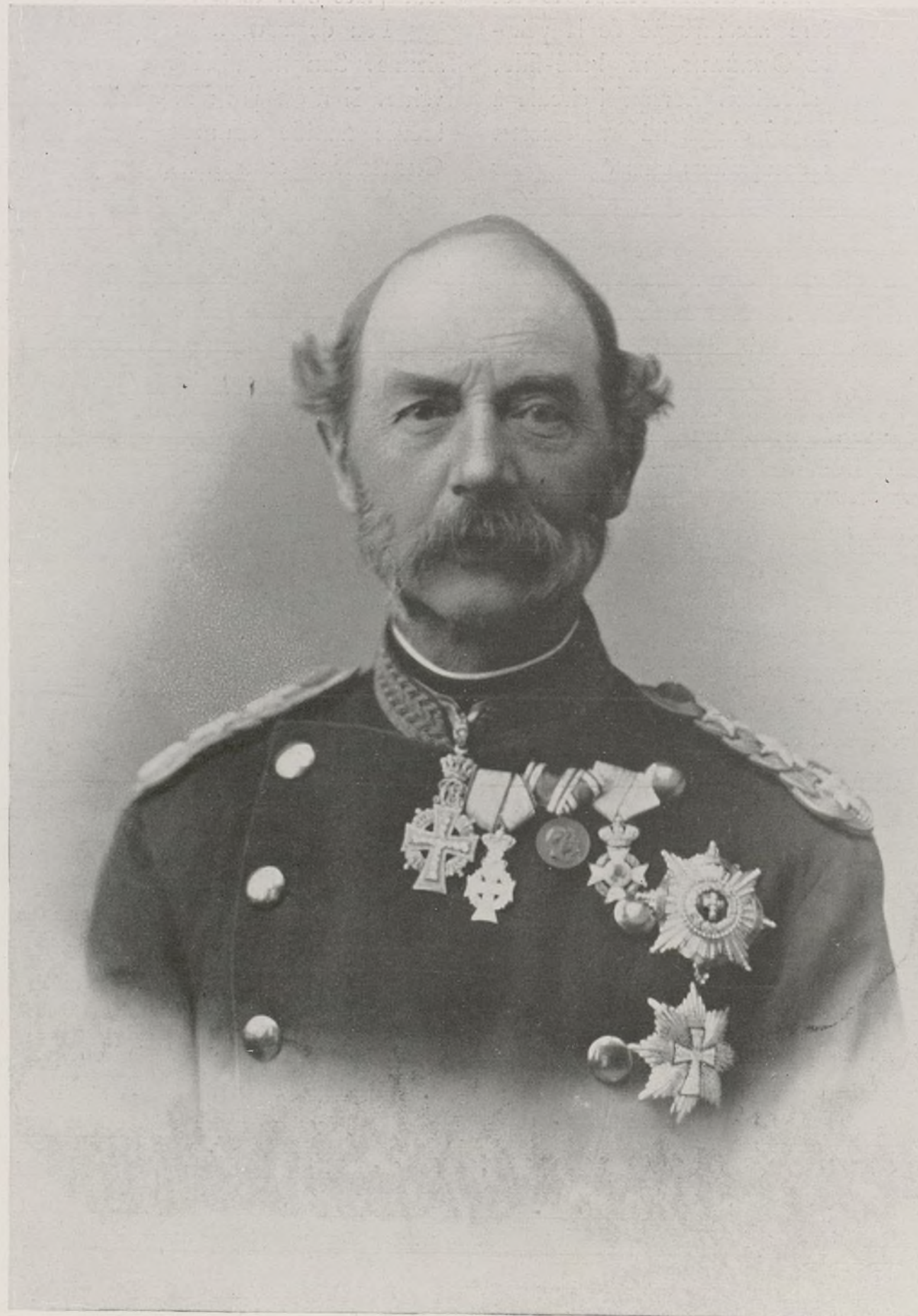


Sur la porte d'entrée du château de Bernstorff qui partage avec celui de Fredensborg l'honneur d'être habité pendant la belle saison par la famille royale de Danemark, se lit l'inscription :

Honesto inter labores otio sacrum

Cette devise peut s'appliquer à la vie de CHRISTIAN IX. Doyen d'âge des souverains d'Europe — son fils, GEORGE I^{er} de Grèce, en est le doyen de règne — il s'est depuis plus de quarante ans consacré à la tâche de roi, se délassant du travail dans les joies douces et simples de la famille. C'est aujourd'hui un patriarche. Tel un tronc robuste qui pousse en tous sens des rejetons, il s'entoure d'une nombreuse lignée; sa descendance porte au loin le nom danois.

En sa jeunesse il ne s'attendait pas à régner. Officier aux gardes, le prince CHRISTIAN DE GLÜCKSBURG, dont les revenus étaient modestes, contracta à vingt-quatre ans un mariage d'inclination avec la princesse LOUISE DE HESSE, nièce, par sa mère, de CHRISTIAN VIII qui régna de 1839 à 1848. Le successeur de ce dernier, FRÉDÉRIC VII, n'avait pas de proche héritier. Par le traité de Londres, du 8 mai 1852, les Puissances ratifièrent une convention conclue entre les membres de la maison royale de Danemark, avec l'assentiment du Rigsdag. Aux termes de cette convention, la couronne devait passer à la princesse LOUISE; celle-ci renonça à ses droits en faveur de son mari qui lui-même était arrière-petit-fils de FRÉDÉRIC V (1746-1766).



Cliché Elfelt (Copenhague)

S. M. CHRISTIAN IX

Le couple princier menait à Copenhague, au Palais Jaune où résident actuellement le prince et la princesse VALDEMAR, une existence très simple. Excellente mère, la future reine LOUISE dirigeait avec beaucoup de soins l'éducation de ses six enfants, dont trois, (la reine ALEXANDRA, l'impératrice DAGMAR, le roi GEORGE) occupent des trônes en Europe. Comme une princesse des contes, elle travaillait souvent, assise à une fenêtre de ses appartements, à des ouvrages de couture. Rien de bourgeois, pourtant, dans les allures du prince et de la princesse de GLÜCKSBURG. Pendant un court séjour qu'il fit à Paris, en 1857, le prince charma la Cour des Tuileries par son élégante tournure et sa souveraine distinction. La princesse, très délicatement jolie, se montrait, à l'occasion, soucieuse de l'étiquette, pénétrée d'un juste sentiment du rang. Elle pouvait se vanter de posséder le pied le plus fin, le plus aristocratique qui fût en Europe.

Le 15 novembre 1863, CHRISTIAN DE GLÜCKSBURG assumait, en de tristes circonstances, les devoirs de la royauté. Une guerre désastreuse avec la Prusse et l'Autriche laissait la nation épuisée. Le Danemark qui avait connu des jours de gloire et de puissance, n'espérait plus jouer aucun rôle. Grâce aux brillantes alliances contractées par les enfants de CHRISTIAN IX, ce petit pays a vu se relever son prestige. Le « Château de la Paix » (Fredensborg) célèbre par les réunions de souverains qui s'y tiennent chaque année, attire l'attention du monde politique, convaincu que derrière ses murs sont élaborés bien des projets et recelés bien des secrets diplomatiques.

Mais le public, admis à visiter le



Le roi CHRISTIAN IX et le prince CHARLES DE DANEMARK, actuellement roi de Norvège, sortant du château de Fredensborg



Sur le banc, de droite à gauche : la Princesse THYRA, fille du Prince FRÉDÉRIC, héritier présomptif du trône de Danemark ; une dame de la Cour ; le Prince FRÉDÉRIC ; le public. Plage de Charlottenlund.

FIGARO ILLUSTRÉ

parc de Fredensborg, s'intéresse surtout à la touchante vie de famille, unique dans l'histoire des Cours, que mènent en ces lieux le vieux roi et ses enfants. Parfois le monarque, toujours droit,

solide, se montre à ses sujets qui le saluent respectueusement lorsqu'il passe dans les allées bordées d'arbres imposants. Par les beaux jours d'été il s'assied sur un banc de pierre ; ses arrière-petits-enfants jouent à ses pieds. A la gaieté de leurs éclats de rire se mêle la mélancolie des souvenirs, car, il y a peu d'années, sous ces magnifiques ombrages, Sa Majesté avait pour compagnons de promenade l'empereur ALEXANDRE III et la bonne reine LOUISE...

Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans CHRISTIAN IX fut un excellent cavalier. Il a dû renoncer à l'équitation, mais il conduit encore d'une main ferme le breack où prennent place ses hôtes impériaux et royaux auxquels il fait admirer les environs charmants de Fredensborg et de Bernstorff.

Le long de la route que bordent d'un côté le Sund, de l'autre, d'élégantes villas, la voiture se reconnaît de loin à l'éclatante livrée rouge des laquais. Souvent les princes et souverains se mêlent aux piétons ; ils stationnent de préférence sur la jolie plage de Charlottenlund, envahie par des habitants de Copenhague en villégiature.

Dans sa capitale, depuis la mort de la reine, le roi paraît rarement en public sans être accompagné de la princesse VALDEMAR, née MARIE D'ORLÉANS, sa belle-fille, pour laquelle il a une très vive affection. Lorsqu'il circule à pied à travers la ville, deux superbes chiens lui font escorte.

Il s'acquitte de ses multiples occupations sans égard pour son grand âge, car il a confiance en sa vigoureuse constitution et il inquiète ses médecins par son dédain des conseils de prudence que ceux-ci croient devoir lui donner. A quatre-vingt-sept ans il préside le Conseil des Ministres, donne audience aux représentants étrangers, inaugure des monuments, prononce des discours. Les jours d'audience publique, tout

individu proprement vêtu peut se présenter au Palais Royal. Point n'est besoin de titres particuliers ni de recommandations pour être introduit par le chambellan de service auprès du « Père du peuple » et lui soumettre une requête.

Assez souvent, l'après-midi, le roi s'exerce au tir à l'arbalète. Il dîne à six heures et, grand amateur de musique, assiste dans son avant-scène du Théâtre-Royal, à des représentations d'opéra ou de ballet. Lorsqu'il passe la soirée au Palais, il fait avec des dignitaires de la Cour une partie de billard ou de whist. Dernièrement la mort du grand-chambellan de feu la reine, M. DE CASTENSKJOLD, l'a privé d'un de ses plus chers et meilleurs partenaires.

Aux deux anniversaires de la naissance et de la mort de la reine, les 7 et 29 septembre, le roi CHRISTIAN se rend, avec plusieurs membres de sa famille, à Roskilde, le Saint-Denis danois, pour déposer des couronnes sur la tombe de la souveraine.

L'attachement aux vieux serviteurs est un des beaux traits de son caractère. Il assiste en personne à l'enterrement d'anciens fonctionnaires. Les chambellans et dames d'honneur de la reine ont été par lui maintenus à la Cour et conservent leur place à la table royale.

Peu de souverains jouissent d'une popularité égale à la sienne. Son inépuisable charité et son affabilité la lui ont valu. Il n'est pas rare que des ouvriers chargés d'une nombreuse famille donnent à un de leurs fils le prénom de CHRISTIAN et sollicitent un auguste parrainage, faveur qui est accordée et s'accompagne d'un cadeau au filleul.

Tous ces exemples de bonté font chaque jour plus profonds l'amour et la vénération qui entourent la vieillesse souriante du beau-père et grand-père de l'Europe.

MARTINE RÉMUSAT



Le Roi GEORGES de Grèce, accompagné de la Princesse DAGMAR de Danemark, une de ses nièces, se promenant sur la petite plage de Charlottenlund.

ALPHONSE XIII

ESPAGNE



Dès que son jeune roi lui parut accompli, l'Espagne nous l'envoya. Elle épiât de loin notre sympathie, notre enthousiasme. Pourtant, le peuple ni la cour n'étaient sans appréhensions, car ce petit roi est un peu casse-cou et suffisamment entêté.

Il écoutait mal les recommandations, tout enivré de son départ, secouait la tête et riait. La reine-mère, à part son cœur, songeait : « Pourvu que rien ne lui arrive, grand Dieu !... S'il allait prendre froid... je ne serai pas là pour le surveiller... et puis le monde est plein d'anarchistes !... » Mais elle « crânait » un peu, sous l'œil des vieux ministres, sachant ce que se doit une maman de roi. Et tous oublièrent leurs craintes à la première rumeur triomphale qui, des portes de Paris, atteignait déjà leurs oreilles.

Il semblait que notre sœur latine eût formé du meilleur de son vieil idéal l'adolescent qu'elle nous présentait. La France, cependant, l'accueillit, le reconnut pour un des siens. Car sa mine est avenante, joviale, naïve, un peu sensuelle. Il porte

bien l'habit, à la française, en gentil officier. Ses gestes ont une grâce spontanée et légèrement enfantine... Paris, sur son passage, se réhabituaît en un jour à crier : Vive le roi !... Et, quand elle aperçut sur son visage un sourire calme, très naturel, où brillait ce mépris de la mort qui est si bien de chez nous, la France, décidément amoureuse, l'acclama comme un héros national.

Ce culte de la tenue, qui est aussi une des formes de l'honneur, appartient en commun aux deux nations voisines, à tel point que CORNEILLE ou HUGO, en empruntant à la terre ibérique Don Rodrigue ou Hernani, en firent des créations françaises. L'aisance chevaleresque d'ALPHONSE XIII, pour suivre une antique et noble tradition, ne se guinde pas, cependant, sur des exemples surannés. Il reste en tout moderne. Sa prestance est pleine de laisser-aller. Il a remplacé la « morgue » par le « chic », et la gaité, enfin, est le principal attrait de sa physiologie, comme la simplicité est le charme le plus profond de son caractère.



GEORGES de
compagné de la
AGMAR de Da-
e de ses nièces,
nt sur la petite
arlottenlund.



Gravure ALBERT BONNIER, de Stockholm

Le Château royal de Stockholm

Tableau de S. A. R. le prince EUGEN

A considérer quelques instants la vie et les occupations d'ALPHONSE XIII, on imagine aisément que le jeune roi se soit posé pour principe et règle de conduite cette formule : *Faire tout au mieux...* Les philosophes prétendent que l'homme foncièrement vertueux n'accomplit pas un acte qui ne puisse être pris pour exemple et tourné en maxime. On ne sait si de telles leçons influencèrent le jeune roi, lui inspirèrent l'ambition que toutes ses pensées servissent de norme à la justice, tous ses actes de limite à la perfection. Mais on le voit s'appliquer à développer ses dons personnels (surtout la vigueur et l'audace, dont il est fort épris) ceux qui sont de son âge et de son temps, et les aptitudes et les goûts qui lui furent transmis par ses ancêtres.

Ceux-ci, BOURBONS et HABSBOURG, ont de tout temps mis la chasse au-dessus de tous les autres plaisirs, — passion dont se plaignit plus d'une reine d'Espagne parce qu'elle faisait désertir à l'auguste époux le palais pour la lande ou la forêt. Autant que ses aïeux, autant qu'ALPHONSE XII, son père, ALPHONSE XIII est un fervent de ces magnifiques chasses à courre qui réunissent au Prado, à la Granja, à Aranjuez la fleur de l'aristocratie castillanne. Que ce soit pour poursuivre l'ours dans les montagnes de Santander, ou simplement pour abattre des pigeons au tir de la *Casa del Campo*, à Madrid, ou du Bois de Boulogne, à Paris, le jeune Nemrod montre une ardeur égale. Nos amateurs ont pu apprécier la *maestria* de sa tenue et l'excellence de son coup d'œil en le voyant, lors de son passage à Paris, sur le terrain de notre stand, abattre avec sang-froid huit pigeons sur neuf.

Tout heureux de sa jeunesse, de sa force, qu'il voulut d'abord affermir afin de mieux supporter les fatigues du dur métier de roi, ALPHONSE XIII s'est adonné dès son enfance aux sports les plus variés. Non pas qu'il tombât dans ce travers, reproché à plus d'un grand, de cultiver exclusivement ses capacités physiques. C'est une heureuse harmonie qu'il poursuit. Et les deux heures qu'il consacre quotidiennement à l'étude des langues et des sciences — programme bien moderne — ne lui sont pas les moins précieuses. On le trouva toujours disposé à accueillir la leçon des maîtres que la sollicitude de son entourage appelait auprès de lui. M. SANTA-MARIA DE PAREDES enseigne à Sa Majesté le droit, M. BRIEVA l'histoire, M. MERRY DEL VAL, frère du cardinal secrétaire du Vatican, l'anglais, M. ARRILAYA les sciences et un Français, M. LEGROS, la littérature de notre pays.

Si les sciences captivent surtout l'esprit du jeune souverain, celui-ci n'en est pas moins très volontiers requis par les lettres et les arts et, si l'on ne connaît point encore de sonnet ou de drame inédits d'ALPHONSE XIII, on a vu celui-ci plus d'une fois, en voyage ou bien à la promenade, crayonner en hâte sur un carnet quelque site favori.

Mais ce sont là, dit-il, jeux d'enfant, dont il ne veut même pas qu'on parle. A vrai dire, plus que le renom d'un dessinateur habile, la gloire de beau cavalier, de tireur impeccable ou d'intrépide automobiliste lui tient au cœur.

Les Madrilènes connaissent bien l'hippodrome de Rio Frio où l'on peut surprendre le roi caracolant et galopant, sautant haies, fossés, rivières, le plus souvent monté sur l'un des deux magnifiques coursiers dont lui fit présent, pour son couronnement, la reine MARIE-CHRISTINE.

Cependant, comme il était inévitable, la grande ferveur d'ALPHONSE XIII pour les sports hippiques s'est vu supplantée par la frénésie, la folie de l'automobile, à la grande terreur de la reine-mère dont l'attachement aux moyens de locomotion plus pacifiques du passé s'est pourtant relâché récemment. Si vif est l'enthousiasme du jeune homme qu'il convertit les plus tièdes!... Ce royal chauffeur ne possède pas moins de

quinze machines de tailles et de modèles différents dont il connaît, comme un homme de l'art, les mécanismes divers et les avantages particuliers. Enveloppé d'un ample cache-poussière et coiffé de la casquette classique, le buste légèrement incliné, le visage souriant et la main bien assurée sur sa direction, il s'abandonne à ce vertige bien connu de la vitesse auquel ne sauraient le faire renoncer ni les supplications de son entourage souvent alarmé... ni les objurgations des agents de police.

Un jour qu'il traversait en grande vitesse une ville du Midi, il s'entendit rudement interpellé par la voix de l'autorité : « Votre nom, votre adresse ? » lui criait-on. Il répondit sans s'émouvoir : « ALPHONSE XIII DE BOURBON, ROI D'ESPAGNE, palais de Miramar », et continua sa course. Quelques jours plus tard on aurait pu le voir, entre Saint-Sébastien et Irun, lutter de vitesse avec le Sud-Express.

On voit, dans maint conte oriental, le souverain quitter sa pourpre et, sous un déguisement, s'en aller par les villes et les campagnes, se renseignant sur la vraie vie et sur les vrais besoins de ses sujets. Un génie le porte à travers l'espace et nulle distance ne l'attarde.

Monté sur sa légère automobile, le jeune roi d'Espagne peut se croire revenu à ces temps légendaires. Il se porte, suivant sa volonté, au quatre coins d'un royaume, jadis inconnu de ses pères. Et, comme son désir de s'instruire et de bien faire n'a d'égal que sa cordialité, dans les champs, sur les routes, à la porte des auberges, le visage protégé par le masque aux verres bleus, il interroge son peuple et, de la plus modeste aventure, sait tirer un enseignement profitable. Un récit populaire, gracieusement romanesque, le montre révélant tout à coup son incognito à quelqu'humble aubergiste pour lui jeter sa bourse et lui dire : « A dater de ce jour, votre auberge portera mon nom. Vous l'appellerez : la Taverne du Roy ». A un autre vieillard



Cliché Russell and Sons (London)

mécontent du régime et qui s'en plaint à lui : « Le roi n'oubliera pas vos bons conseils, dit-il, mon ami ». Et il le quitte ébahi et les mains pleines d'or. Enfin, ne le voit-on pas, un autre jour, voiturant dans son automobile des vieilles femmes et des enfants qu'il a rencontrés sur la route, et s'amusant beaucoup de cette aventure !

Qu'un brillant assaut d'escrime le mette aux prises avec de jeunes seigneurs, ses anciens compagnons de jeu, ou qu'une solennité officielle le rapproche de vénérables souverains ; qu'il se délasse, le soir, dans une partie d'échecs avec sa tante, l'infante ISABELLE, ou de billard avec le marquis de RODRIGA ; qu'étreint par la passion nationale il suive ardemment un combat de taureaux et communie, dans la lumière et le mouvement, avec l'âme enivrée de son peuple, c'est partout et toujours la même bonne grâce, tempérée de dignité, et cette fine courtoisie qui lui ont conquis tous les cœurs qui l'approchèrent. ALPHONSE XIII a compris qu'une grande simplicité achève la vertu, qu'elle est

surtout nécessaire aux Grands, qu'elle est la fleur de la culture. Elle procède à la fois d'une grande bonté et d'une grande fermeté d'âme. C'est elle qui, lors de la récente catastrophe des réservoirs, à Madrid, le faisait se mêler aux ouvriers pour diriger le sauvetage. Elle est, pour sa personne, une égide plus impénétrable que le bouclier d'Athènes. On raconte que visitant un jour, à Barcelone, le faubourg de Sarria, l'un des plus mal famés, ALPHONSE XIII donna soudain l'ordre de disperser la double haie de policiers qu'on avait disposée là pour sa sécurité. La foule l'entoura, le coudoya, l'acclama. Précieuse minute où ce roi, encore enfant, dut comprendre qu'il y a, comme dit SHAKESPEARE, dans la personne du véritable *Prince* — du *Premier* de la nation — quelque chose qui, de soi-même, exige qu'on le serve : l'*Autorité*...

FRANÇOIS HARDI.

GRANDE- BRETAGNE

EDOUARD VII



ÉDOUARD VII, président héréditaire du Royaume-Uni, est à la fois le plus démocrate des monarques et le plus auguste des souverains. Vivante incarnation de cette formule, banale à force de vérité : « Angleterre, pays des contrastes, » il sait allier à la bonté et à la simplicité séduisante qui le font adorer de tous ses sujets, la majesté royale ; il a, semble-t-il, pour ancêtres directs notre HENRI IV, de populaire mémoire, et LOUIS XIV, tel que nous le représente la tradition. Du reste, la cour de Saint-James rappelle, par plus d'un côté, le Versailles du Roi Soleil : aux jours de gala, aussi bien à Buckingham Palace qu'à Windsor Castle, la foule brillante des courtisans se presse dans les appartements aux murs tendus de tapisseries séculaires, et les hautes glaces sans tain qui connurent la silhouette légère des STUART, reflètent vaguement les uniformes chamarrés, les blanches épaules étincelantes de diamants et de pierres rares, évoluant religieusement suivant les rites d'une étiquette immuable. Pourtant, l'objet de ce culte n'est autre que le souriant « country gentleman » de Sandringham, le « laird » jovial de Balmoral, le chef d'État moderne en redingote et en huit-reflets, qui sait, comme pas un, trouver le mot juste, la phrase aimable et sympathique, allant droit au cœur des représentants élus des villes, des bourgs ou des campagnes, lorsqu'au cours de ses voyages par le royaume, il reçoit paternellement délégation après délégation. Étonnez-vous après cela que la fidélité au Roi, le « loyalism » comme on dit ici, soit avec le *credo*, la base inébranlable sur laquelle repose l'éducation morale des petits anglais ! « Un Dieu, un Roi. » : aucune devise mieux appropriée ne saurait être gravée au fronton des écoles et des collèges de l'empire britannique. Mais j'irai plus loin et je ne craindrai pas d'affirmer que le dogme du « loyalism » est le seul dont les petits anglais, devenus grands, n'admettent jamais la discussion : le Roi, symbole de la patrie, est la patrie elle-même.

La providence, qui s'occupe des affaires de notre planète bien plus que nous ne nous l'ima-

ginons, a voulu que le successeur de la grande reine dont s'enorgueillit l'Angleterre contemporaine, fût digne d'une telle reine, digne d'une telle mère.

Prince cultivé, ami des Arts, des Lettres et des Sciences, ÉDOUARD VII s'intéresse à tout ce qui touche, de près ou de loin, à la prospérité de son peuple. Je n'ai pas à insister sur le rôle que joue Sa Majesté dans la direction des affaires du royaume ; observateur scrupuleux de la Constitution anglaise, il n'est d'aucun parti ce qui lui permet de témoigner à tous les partis une égale bienveillance ; peut-être a-t-il dans son for intérieur une préférence personnelle pour l'élément libéral du pays ? C'est une rumeur qu'aucun acte précis n'a jamais justifiée.

L'influence du Souverain sur la politique étrangère de la Grande-Bretagne ne saurait être mise en doute un instant, mais les événements de ces dernières années, présents à toutes les mémoires, me dispensent d'énumérer les titres glorieux qu'invoque notre génération pour donner à ÉDOUARD VII le surnom de « Peacemaker ».

L'étude des problèmes compliqués de la politique étrangère et des questions économiques et sociales auxquelles le Roi s'intéresse tout particulièrement, ne suffit pas à remplir l'existence active de Sa Majesté. Pour vous donner une idée exacte de la vitalité débordante d'ÉDOUARD VII, il me suffira de vous résumer brièvement l'emploi d'une de ses journées.

Levé de bon matin, le Roi déjeune entre neuf et dix heures ; il passe une partie de la matinée, lorsqu'il est à Buckingham Palace, à travailler avec les officiers de sa maison ; tour à tour, il reçoit le « Keeper of the Privy Purse » (trésorier), le « Private Secretary » (secrétaire particulier) et le « Master of the Household » (intendant) ; il discute avec eux de l'administration de son domaine privé ; il donne ensuite audience soit à ses ministres, soit aux fonctionnaires les plus éminents de la couronne, vice-rois, gouverneurs coloniaux, officiers généraux ; soit aux ambassadeurs des puissances accréditées à sa Cour, soit à ses parents ou à ses amis. Entre temps, il sort à pied ou en voiture, pour prendre un peu d'exercice au grand air. Vers une heure et demie, il lunche : menu délicat mais simple ; le Roi est tempérant dans toute



Cliché Lafayette (London)

S. M. la Reine ALEXANDRA

dans le costume de MARGUERITE DE VALEIS que, Princesse de GALLES, elle portait à un bal travesti

Ayuntamiento de Madrid

la force du mot ; il fume de préférence le cigare, mais avec modération.

L'après-midi le trouve encore devant son bureau : il fait lui-même sa correspondance familiale — ce qui, en raison de sa nombreuse parenté disséminée par le monde entier, représente un travail considérable. A quatre heures il sort pour aller faire un tour dans Hyde Park, ou visiter ses parents et ses amis. Le soir il dîne vers huit heures et demie, et quand il est à Londres, il termine le plus souvent sa soirée dans un théâtre ou, durant la « season », à l'Opéra.

Lorsqu'il habite l'une de ses résidences de campagne, ou qu'il honore de sa présence la demeure seigneuriale de l'un de ses grands vassaux, il passe la journée en plein air, se donnant de tout cœur à sa distraction favorite, la chasse. Il y a quelques années encore, ÉDOUARD VII chassait à courre ; il préfère aujourd'hui tirer la « grouse » et le lièvre. Si j'ajoute que le Roi est un fidèle sujet de Sa Majesté Automobile et qu'il compte parmi les principaux éleveurs des Îles Britanniques — ses couleurs ont remporté, personne ne l'ignore, maintes victoires sur le turf anglais — j'aurai, sauf erreur, épuisé la liste très courte des sports auxquels il s'adonne.

Le soir, le Roi ne dédaigne pas de jouer au bridge avec ses invités ou avec ses hôtes, et souvent la partie se prolonge fort avant dans la nuit. ÉDOUARD VII est grand joueur ; il est aussi beau joueur, comme il sied au premier gentilhomme du royaume.

Linguiste distingué, comme tous les membres de la famille royale, il parle à la perfection l'allemand, le danois et le français pour lequel il montre une prédilection marquée. N'est-il pas le plus parisien des parisiens ? Il paraît donc tout naturel que, depuis son avènement, le français soit devenu, de plus en plus, le langage préféré de la cour. Il est intéressant de noter cette modification d'habitudes anciennes, car chacun sait la place prépondérante qu'occupaient, sous le régime précédent, la langue et la littérature allemandes, non seulement dans les conversations de la reine VICTORIA avec ses enfants, mais



Cliché Lafayette (London)

S. M. ÉDOUARD VII

aussi dans la vie journalière de l'entourage immédiat de la souveraine.

Le Roi lit les œuvres les plus diverses et ne cache pas son admiration pour les écrivains de notre pays. Il aime par dessus tout leurs récits de voyages et leurs ouvrages historiques.

Cette rapide esquisse fait-elle de Sa Majesté ÉDOUARD VII un trop grand ami de la France ?

Après tout :

« Honni soit qui mal y pense. »

JOSEPH COUDURIER



S. M. ÉDOUARD VII en 1862

D'après une photographie
donnée par le Prince de Galles à M. ZIEM
et portant au verso la signature autographe reproduite ci-contre

Albert Edward.
Dunbar
Le 12 Octobre 1862.

Ayuntamiento de Madrid

PROVERBES DU JOUR DES ROIS



Beaucoup d'étoiles visibles le jour des Rois
beaucoup d'œufs au poulailler



Vigiles des Rois
Bon temps pour battre sa femme

Dessin inédit de GEORGE DELAW

PROVERBES DU JOUR DES ROIS



S'il fait beau le jour des Rois
Ble jusqu'au toit



Si les Rois sont clairs
La Chênevière vient sur les toits

Dessin inédit de GEORGE DELAW

GRÈCE

GEORGES I^{er}

L'Histoire nous apprend que le prince GUILLAUME, troisième fils du roi CHRISTIAN de Danemark, né à Copenhague le 12 décembre 1845 fut élu roi de Grèce par l'assemblée nationale, accepta la couronne hellénique en vertu du Protocole signé à Londres en mai 1863 par les trois puissances protectrices : la France, l'Angleterre et la Russie et monta sur le trône le 25 mai de la même année sous le nom de GEORGES I^{er}.

Si de plus, nous consultons le *Gotha*, nous voyons que le roi est chef suprême des armées de terre et de mer de Grèce, amiral de la marine danoise et chef du premier régiment russe. Grand officier de tous les ordres étrangers, GEORGES I^{er} est apparenté à presque toutes les cours d'Europe. En 1867, le 15 octobre, à peine âgé de 22 ans, il épousait à Saint-Petersbourg la grande duchesse OLGA CONSTANTINOWNA dont il eut par la suite cinq fils et deux filles dont l'aînée, la regrettée princesse ALEXANDRA, mariée au grand duc PAUL, est morte d'une fièvre de lait deux ans après son mariage.



Cliché Boehringer (Athènes)

S. M. GEORGES I^{er}

Cliché Boehringer (Athènes)

De gauche à droite :

S. A. R. le Prince NICOLAS
S. A. R. la Princesse MARIE
Prince ALEXANDRE
S. M. le Roi de GRÈCE
Princesse SOPHIE
S. M. la REINE
S. A. R. le Prince CONSTANTIN
Prince GEORGES
Princesse HELENE
S. A. R. le Prince GEORGES
S. A. R. le Prince ANDRÉ
S. A. R. le Prince CHRISTOPHE

Entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, le Roi est un vrai patriarche, très simple, le plus démocratique de tous les souverains, très accueillant, aimant à causer avec le peuple, sortant seul accompagné d'un aide-de-camp, presque un LOUIS-PHILIPPE en un mot. Mais à côté de cela, le Roi, quand il le faut, est à cheval sur l'étiquette; un ex-ministre de France, M. DE MONTHOLON, a dit que l'étiquette est si bien réglée à la cour d'Athènes que le protocole n'y laisse rien au hasard et ne se trouve jamais en défaut. Pour montrer combien le Roi des Hellènes pousse le souci de l'étiquette, rappelons une anecdote peu connue dont un excentrique anglais fut la cause.

On rapporte qu'un fils d'Albion demanda un jour à lui être présenté en costume de ville. Comme un refus formel lui fut opposé, l'Anglais récalcitrant insista, prétextant qu'il s'était présenté dans la même tenue à sa propre souveraine. Le Roi, pour arranger les choses, accorda l'audience souhaitée... mais au jardin du palais, conciliant ainsi les exigences de l'étiquette avec les obligations royales.

Le Roi est l'homme le plus régulier de son royaume. Levé de bonne heure il est couché à minuit et son exemple est suivi par toute la famille royale. A neuf heures tout le monde déjeune ensemble puis on se sépare, chacun de son côté. Le roi s'enferme en son cabinet de travail pour dépouiller sa volumineuse correspondance et pour parcourir les nouveaux parus d'entre les vingt mille volumes que compte sa superbe bibliothèque, l'une des plus fournies en ouvrages historiques et artistiques. Plusieurs de ces ouvrages ont été d'une grande utilité au théâtre royal.

Toute la famille se trouve réunie de nouveau pour le lunch sans cérémonie auquel sont également conviés les membres de sa maison civile et militaire. Avant le mariage de ses enfants on parlait grec et anglais à la cour de Grèce; avec ses brus, le Roi s'entretient aussi en français et en allemand; mais la langue qui prédomine toujours dans les conversations royales est sans contredit le grec que le Roi parle avec facilité et une grande recherche d'expressions.

Après le lunch, promenade au jardin, de temps en temps sur la route de Phalère avec le général PAPADIA-MANDPOULO, qu'il accompagne quelquefois jusqu'au jardin zoologique, à la fondation duquel Sa Majesté, amie des bêtes, a largement contribué. Le Jardin des Plantes de Paris ne compte-t-il pas un lion donné par le Roi de Grèce?

Le Roi joint à une grande simplicité, comme nous l'avons dit plus haut, une grande pointe d'ironie à l'endroit principalement des faiseurs de discours qui abondent sous le soleil d'Attique. Nombreux sont les mécomptes de ceux qui entreprennent le panégyrique de Sa Majesté Hellénique et plus d'une fois le Roi s'est vu obligé d'interrompre net le flot de paroles d'un maire de village ou d'un préfet jaloux des lauriers de DÉMOSTHÈNE. Par contre il aime à s'entretenir amicalement avec les paysans qui ont toujours leur franc-parler avec lui. A ce propos on raconte qu'un villageois de Nauplie s'approcha un jour du Roi et lui tint à peu près ce langage : — Sire, nos politiciens sont des menteurs : ils nous promettent de nous amener l'eau et ne l'amènent point, ils promettent

de dessécher nos marais et ne les dessèchent pas. — Se retournant le Roi lui fit cette réponse typique : — Faites-moi maire et je ferai tout ce que vous voudrez. — La légende fait parler le paysan longtemps sur ce ton, mais j'avoue que j'ai peine à le croire.

Au théâtre « Hérode d'Attique en ruines » souvent le Roi a été vu causant, d'une manière affable et enjouée, avec des enfants qui s'amusaient. Une partie de l'année, l'hiver principalement et deux ou trois fois par semaine, le Roi reçoit en audience le corps diplomatique, les autorités civiles et militaires en grande tenue, et les particuliers inscrits sur le registre d'audiences en habit et cravate blanche. Ils sont introduits par un officier d'ordonnance auprès de Sa Majesté qui les reçoit debout dans son cabinet de travail. L'entrevue dure dix minutes au plus et chaque fois vingt personnes au moins défilent devant le Roi qui trouve pour chacune une parole aimable et de circonstance. Lorsque j'eus l'honneur d'être présenté au Roi, Sa Majesté voulut bien me dire tout l'intérêt qu'Elle portait à la lecture du *Figaro* dont les appréciations sur les affaires de Grèce contrastaient avantageu-

sement avec les articles tendancieux de certains journaux. Rien de ce qui touche à la politique mondiale n'est ignoré de Sa Majesté qui a sur tous les problèmes politiques et économiques une opinion très personnelle. En matière de politique intérieure, le Roi a toujours su tenir la balance égale entre les partis politiques tout en marquant sa préférence pour les hommes d'ordre et d'autorité, aussi peu sympathique aux courtisans qu'aux démagogues. L'influence personnelle du Roi sur les affaires diplomatiques de son royaume est considérable et il ne néglige aucune circonstance pour défendre auprès des souverains ses proches parents les droits méconnus de l'Hellénisme.

Grand ami des arts et des lettres, il a été le fondateur du Théâtre National en Grèce. Philanthrope, il n'est pas d'œuvre charitable à laquelle le Roi ne soit directement intéressé et ne contribue largement. Sa générosité est partout bien connue et Aix-les-Bains en a souvent vu la preuve. En un mot c'est le monarque du *xx^e* siècle.

DE VISÉ

WILHELMINE

HOLLANDE



Lorsque le gouvernement provisoire de Norvège, au lieu de proclamer la république que réclamaient quelques voix isolées, demanda au vieux roi de Danemark son petit-fils pour occuper le Trône Norvégien, il montrait en cela une connaissance profonde des besoins de la nation, de ses habitudes, et faisait preuve de sagesse et de prévoyance.

En effet, le sentiment royaliste, l'amour du peuple pour son roi, caractérise éminemment les habitants des trois petits états scandinaves.

On peut dire qu'il en est exactement de même pour la Hollande.

Cet attachement du peuple à la famille royale trouve une explication dans la forme très simple, quasi patriarcale que prend la vie dans ces étranges et relativement petites cités du Nord. En France, les sentiments qu'éveillait la pompe royale c'était plutôt l'émerveillement, l'orgueil, l'irritation, l'enthousiasme, le fanatisme, la haine. Le roi restait presque toujours lointain, inaccessible, presque comme un souverain d'Orient. Là-bas, rien de tel. La famille royale est la première famille bourgeoise du pays, sa vie est étroitement liée à celle de ses sujets. Dans ces capitales, qui sont de grandes villes de province, où tout le monde se connaît, où à l'heure de la promenade, dans la rue principale, des groupes se forment, des conversations s'échangent, la rencontre d'un prince, d'une princesse, d'un membre de la famille royale, le salut profond et respectueux qui marque son passage, ajoutent au sentiment de bien-être que donne la fin d'un beau jour quand, sur le ciel pâli, les réverbères s'allument et que l'on se sépare pour se retrouver tout à l'heure dans les salons, dans les théâtres.

Pour un peuple épris de ses maîtres, quelle heureuse chance que d'avoir vu naître la reine, de pouvoir la suivre pas à pas, assister à son développement, s'y identifier.

La Hollande possède en sa jeune princesse ce souverain idéal, ce charmant symbole du pouvoir suprême dans la

forme la plus tendre... La mort du dernier de ses frères appela WILHELMINE au trône, à l'âge de quatre ans. Avec amour, avec angoisse, la Hollande tout entière veillait au



chevet de la frêle princesse, unique rejeton de l'illustre maison d'Orange. Grâce aux soins avertis et infatigables de la reine EMMA, l'enfant, qui était délicate, s'aguerrit bientôt. Et, quand vint l'hiver, les Hollandais purent voir sur leurs canaux en fête évoluer les petits patins de la reine. L'été, elle courait avec son grand lévrier parmi ces beaux bois d'aulnes et de hêtres qui enveloppent La Haye. Et le peuple chérissait dans l'enfant blonde et rose la promesse des belles fêtes futures.

Déjà on parlait du couronnement, de la minute solennelle où la couronne antique serait posée sur cette jeune tête. En attendant, on fêtait chaque année l'anniversaire de cette souveraine en jupes courtes par des chansons et des danses, dans le voisinage du palais. Une année, la petite se trouvait souffrante et la joie un peu bruyante de ses sujets l'empêchait de dormir. Un familier de la cour ayant averti la foule que sa reine avait un peu de fièvre, les groupes aussitôt se défirent, se dispersèrent, les voix se turent, et le silence régna autour de l'auguste malade.

Chargée de l'éducation de cette future impératrice, le grand mérite de la reine-mère fut de comprendre qu'il faudrait la lui donner vraiment nationale, la modeler pour ainsi dire à l'image des hommes qu'elle aurait à gouverner, de ce peuple sensé, sobre, laborieux, économe, à la fois épris de liberté et passionnément attaché à ses traditions.

Comme toutes les races septentrionales qu'un climat rigoureux oblige à une existence volontiers recluse entre quatre murs, les Hollandais aiment leur foyer; ils purent admirer bientôt chez leur reine des qualités de bonne ménagère et de femme d'intérieur. Pour les jeunes filles hollandaises, WILHELMINE devint un exemple, à tout propos cité par leurs mères : la petite reine, été comme hiver, se levait à sept heures, faisait elle-même sa chambre, se chaussait, se coiffait sans l'aide d'aucune femme de chambre! Et de jeunes mères rentraient toutes glorieuses avec leurs fillettes qui, au cours d'une promenade, venaient d'être admises au jeu de la reine, dans le jardin public.

Car WILHELMINE, avec sa mère, est visible à toute heure du jour sur les promenades de la capitale. La reine EMMA, soucieuse de la faire entrer en contact avec ses futurs sujets, parcourt avec elle les quartiers ouvriers, la force à coudoyer des groupes de grévistes qui suspendent, étonnés, leurs conciliabules, en apercevant la royale enfant au sourire un peu effrayé.

Tous les après-midi sont consacrés à l'étude de l'histoire du peuple hollandais, de ses mœurs, de ses institutions, de son merveilleux essor colonial. De bonne heure WILHELMINE joignit à cette étude celle des langues étrangères. Elle les parle toutes avec aisance, excepté l'anglais. On s'est souvent redit à la cour de La Haye l'anecdote suivante... C'était dans les premières années de WILHELMINE, bien longtemps encore avant qu'elle envoyât quérir dans les mers du Sud, sur l'un de ses navires, le vieux héros auquel elle s'honora de donner asile... Un soir, causant avec le

ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, la jeune reine crut devoir témoigner de sa sympathie envers les anglaises, « toutes les anglaises... » mais elle se reprit, et ajouta, avec une candeur où perçait quelque malice : « toutes les anglaises qui ne sont pas institutrices. »

Bientôt, les grands cheveux blonds de WILHELMINE durent être noués en chignon. Ce fut un attendrissement général. L'enfance royale sur laquelle la Hollande avait veillé avec tant d'amour venait de s'achever. On songeait déjà au couronnement.

C'est à Amsterdam qu'il eut lieu. Les beffrois s'emplirent de carillons. La plaine, tout alentour, rayonnait. L'aile des moulins, sur les polders semblait plus légère et plus folle. Jusqu'au fond de la Groningue et de la Frise, la nouvelle fut quérir des convives pour la fête. Et vers le Zuyderzée, des petites bourgades qui s'étagent de Monnikendam au Helder, on aperçut s'avancer sur la plaine plate, au long des canaux qui reflétaient ces hiératiques processions, les blondes filles de Volendam, coiffées du bonnet à deux ailes, avec leurs gars courtauds et forts; et celles de Marken, aux longues tresses mitrées d'or, larges des hanches et les bras nus.

Comme si l'état de siège eût été déclaré, quinze jours avant la cérémonie, les vivres s'entassaient dans les maisons et sur les places. Des estrades furent dressées; les murs se couvrirent de riches tentures, d'énormes oriflammes orangées. Et la foule se vêtit, s'enrubanna joyeusement de la couleur nationale. Quatre millions de Hollandais s'écrasaient dans les rues qui mènent à l'église neuve d'Amsterdam, le jour de grand soleil où WILHELMINE D'ORANGE, toute blanche, toute jeune, toute blonde, sortit du palais pour aller recevoir la couronne de ses pères. Une immense acclamation salua la reine. Des mains pleines de fleurs se tendirent vers cette enfant qui semblait un peu appartenir à tous.

Dès ce jour, la jeune souveraine commença sa vie de chef d'État. Elle la consacre avec ardeur au bien de son peuple. Dès le matin, elle lit elle-même son courrier, indique les réponses. Puis elle reçoit les ministres et donne audience à ses sujets. Au Conseil elle prend souvent la parole et toujours prête aux discussions la plus grande attention.

L'après-midi la rend à ses loisirs de femme heureuse. Elle sort avec son mari, va voir sa mère qu'elle adore et qui vit retirée dans une jolie villa de La Haye. Les soirées se passent, le plus bourgeoisement du monde, en intimes causeries.

Quand un étranger vient passer quelques jours à La Haye, une des premières questions qui lui soit adressée, c'est : « Avez-vous vu la reine ? » Et l'on comprend aisément l'attachement naïf et profond qu'inspire à son peuple cette reine, douée de toutes les qualités de sa race, lorsqu'on l'a vue passer sur une place de sa bonne ville ou sous les ombrages de Scheveningen, jeune et robuste, dans le riche costume national, entourée de respect et pareille en sa sérénité à la déesse tutélaire de ce temple de la paix que les peuples unis viendront édifier à La Haye.

AGNÈS C.

VICTOR-EMMANUEL III

ITALIE



Le roi VICTOR EMMANUEL III a désormais une réputation établie d'esprit pratique et moderne, de souverain libéral, d'homme de science et de philanthrope. Lorsqu'il monta sur le trône, le jeune roi dit : « Je veux que » mon règne ait une empreinte spéciale et » différente de celle de mes ancêtres. »

Quelle était la pensée du roi d'Italie en caractérisant ainsi son avènement ?

Chef de la nation depuis quelques années seulement, le temps et peut-être aussi les circonstances lui ont manqué pour faire des choses grandes et durables. Mais ce qu'il a montré déjà prouve clairement que VICTOR EMMANUEL n'est pas un mégalomane, qu'il ne rêve ni conquêtes ni expansions politiques.

Il n'approuva jamais la politique de CRISPI, qui incarnait pour ainsi dire la mégalomanie italienne. On se rappelle ce trait, non dépourvu de hardiesse et de caractère, quand encore jeune prince, lors des folles aventures africaines, il quitta Florence où il commandait le corps d'armée et accourut à Rome pour conjurer son père de se débarrasser de son fatal ministre, qui conduisait l'Italie à la ruine.

Doué d'un sens vraiment démocratique et humanitaire, c'est uniquement dans le champ économique qu'il rêve des conquêtes ; et son plus vif désir, son aspiration constante, c'est l'amélioration sociale de la nation. Je sais positivement que c'est lui qui poussa GIOLITTI à purger Naples des mauvais éléments qui l'infestaient. Il était désolé de voir une population aussi sympathique, aussi intelligente, à la merci de quelques vauriens qui la déshonoraient.

On a dit bien des fois que VICTOR EMMANUEL a pris pour modèle GUILLAUME II. Ce n'est pas tout à fait exact. S'il admire l'activité, l'énergie de l'empereur d'Allemagne, il n'en approuve pas la nature impulsive. Dressé dès l'enfance au travail, à la discipline et au devoir, l'activité est la qualité que le roi apprécie le plus, et il entend qu'elle soit pratiquée spécialement par ceux qui ont des responsabilités publiques, comme les ministres et les fonctionnaires.

Rien dans la physionomie du roi VICTOR EMMANUEL III ne rappelle les traits si caractéristiques de son grand-père ou de son père. Le jeune souverain a le visage régulier, le front haut, le nez droit, le menton volontaire mais sans exagération, la bouche fine, les yeux rêveurs, la moustache mince et courte, blonde, se relevant en croc.

Visage sympathique en somme et sans afféterie ; une figure de jeune officier énergique, ne plaisantant pas avec la discipline, un peu dur envers soi-même pour avoir le droit d'être sévère avec les autres. La taille serait plutôt au-dessous de la moyenne si la longueur du buste ne l'avantageait.

Habitué au grand air, se levant tôt, mangeant et buvant peu, partageant sa vie, quand il n'était que prince de Naples, entre ses devoirs d'officier supérieur, des croisières prolongées à bord de son yacht, la chasse, les soirées, on peut dire que le roi d'Italie, après une enfance délicate et une adolescence rigoureusement militaire, a réussi à se faire une vigueur et une santé que la nature ne lui avait pas données. Aussi sait-il aujourd'hui supporter la fatigue sans que jamais son médecin habituel en conçoive la moindre inquiétude. Dès que les circonstances le lui permettent, il s'échappe, heureux comme un écolier en vacances, de la modeste palazzina qu'il a préférée

comme habitation personnelle aux appartements officiels du Quirinal et, avec la reine, comme un nouveau marié tout fier de son bonheur, ou un modeste petit bourgeois, il s'en va, par les routes blanches, hors de Rome, vers son domaine de Castel Porziano, ou bien fuyant les escortes officielles, semant en chemin les cyclistes chargés de veiller sur sa personne, il s'élance, grisé de vitesse, de toute la rapidité de son automobile vers Civita-Vecchia, il s'y embarque sur son yacht et va s'oublier pendant quelques jours à Monte-Cristo, entre le ciel et la mer, dans l'espace infini qui le console des règlements étroits du cérémonial.

Chez VICTOR EMMANUEL pas de pose, aucun désir de briller, la volonté absolue de passer inaperçu, de vivre à sa guise, sans faste, sans réclame. La réclame surtout l'horripile. Dès son avènement au trône, il a impitoyablement fermé le bureau des maîtres des cérémonies aux journalistes de tout calibre.

Autre dissemblance avec GUILLAUME II, VICTOR EMMANUEL évite autant que possible de parler en public ; quand le discours ou le toast est absolument nécessaire, il se borne à quelques phrases, à quelques mots.

On s'est étonné de son peu de sympathie pour les gens de lettres, les musiciens, les gens de théâtre, les avocats. On raconte, par exemple, que recevant un jour le poète romancier GABRIELE D'ANNUNZIO, le roi ne lui parla ni de poésie ni de romans, mais exclusivement de la vie militaire. Le fait est vrai, mais il ne faudrait pas en conclure que VICTOR EMMANUEL manque de goût littéraire. Seulement, sa nature sérieuse ne lui permet pas d'apprécier beaucoup la littérature contemporaine. Mais c'est un passionné de DANTE, de SHAKESPEARE, de VICTOR HUGO et il lit très volontiers les ouvrages traitant d'économie politique, de questions sociales. Toutefois, à la littérature il préfère encore les sciences ; ses études de prédilection sont l'histoire, l'archéologie et, tout spécialement, la numismatique. Depuis des années il travaille à une œuvre considérable, qui doit paraître prochainement, sur les monnaies



S. M. VICTOR EMMANUEL III

Dessin original de M. P. FRANC LAMY

Da qualche anno
non cerco che monete medio-
valli e moderne di zecca italiana;
ho dovuto abbandonare la
raccolta delle monete classiche,
poiché ho veduto che solo col
limitare il campo delle mie
ricerche, potevo sperare di
riunire una raccolta di pezzi.

FIGARO ILLUSTRE

VICTOR EMMANUEL était allé comme prince héritier représenter la cour d'Italie aux obsèques du tzar ALEXANDRE III. Au retour il s'arrêta à Berlin. GUILLAUME qui, d'accord avec la reine MARGUERITE, voulait donner au futur roi d'Italie une princesse allemande et lui en avait déjà parlé autrefois sans succès, revint résolument à la charge et lui dit qu'il fallait se décider. VICTOR EMMANUEL, un peu outré de cette insistance, lui répondit textuellement : — Je me marierai quand je voudrai et avec qui je voudrai; en tous cas, pas avec une princesse allemande.

Il avait vu à la cour de Russie la princesse HÉLÈNE dont il voulut faire sa femme, malgré bien des hostilités!

Tout comme les simples mortels, le futur roi d'Italie voulut faire un mariage d'inclination; Il est aujourd'hui heureux époux et heureux père. L'idylle des premiers temps a conservé son parfum, sa sérénité; aucun nuage n'est venu en obscurcir le ciel.

Devenu roi à l'improviste, rappelé d'une croisière d'amour avec sa compagne dans le frais épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté, il exhala sa douleur de n'avoir pu recueillir le dernier soupir de son père, tombé victime d'un « atroce méfait », dans une proclamation qui est restée comme un modèle de mesure, de tact et de dignité. Après avoir affirmé son respect pour la Constitution, il ajoutait : « La gloire de » mon grand aïeul fut d'avoir donné aux Italiens l'unité et » l'indépendance; la gloire de mon père fut de les avoir » jalousement gardées; le but de mon règne est tracé par ces » impérissables souvenirs. »

On fit toutes sortes de pronostics sur le nouveau règne. On crut à un regain de militarisme. Il n'en fut rien. Il se courba respectueux devant le Statut, étudia les questions, lut les rapports des ministres et leur donna sa signature. Il eut certainement une grande influence sur l'orientation nouvelle de la politique de l'Italie. Le ministère ZANARDELLI, qu'il forma lui-même et qui fut son premier, répondait à ses sentiments intimes. Par une évolution lente, patiente, il a su inspirer à ses ministres la politique dont les résultats ont été si heureux pour les deux nations latines.

FÉLIX

Vittorio Emanuele

Autographe de S. M. le Roi d'Italie

italiennes. C'est une œuvre longuement caressée et dont il est fier à juste titre, comme il est également fier de l'initiative qu'il a prise en fondant « la Chambre internationale d'Agriculture » qu'il a dotée de riches revenus.

Si VICTOR EMMANUEL n'a pas en grande considération les poètes du jour, en revanche il a montré en avoir beaucoup pour les hommes de science tels qu'un GUGLIELMO MARCONI, qu'il a beaucoup encouragé dans ses travaux sur la télégraphie sans fil.

Dès l'adolescence, VICTOR EMMANUEL fit preuve d'une volonté concentrée, réfléchie, mais hardie et capable de rompre en visière avec les règles de la convention. C'est principalement dans le choix de la future reine d'Italie qu'il montra qu'il avait du caractère. Voici un détail qui est inédit.

ALBERT I^{er}

MONACO



Le jeudi 3 Octobre 1889, lorsque le Conseil d'État de Monaco réuni extraordinairement par ordre du Prince dans la salle Grimaldi au Palais, eut prêté serment de fidélité au nouveau souverain, ALBERT I^{er}, entouré de sa maison militaire et civile et du Conseil d'État, s'avança sur la plate-forme du grand escalier au bas duquel se découvraient les Monégasques assemblés, les uns en habit noir, les autres en veston, les autres en redingote, selon leur condition, mais tous portant au bras gauche le brassard national blanc et rouge. Le baron DE FARINCOURT, gouverneur général, descendit alors plusieurs marches et dit d'une voix forte :

« Autrefois, les Princes de la maison GRIMALDI tenaient au jour de la proclamation solennelle de leur avènement à se voir entourés de la grande famille monégasque que vous représentez ici, et dont ils sont depuis neuf cents ans les chefs incontestés et vénérés. Le prince ALBERT I^{er}, notre bien aimé Souverain, a voulu relever cette coutume séculaire et patriarcale en vous appelant aujourd'hui dans le palais autour

duquel vous êtes nés, afin de recevoir de vous le serment traditionnel dont la teneur répond bien réellement, je le sais, aux sentiments de respect filial, de dévouement, de patriotisme que vous ont légués vos pères et qui débordent de vos braves cœurs.

» Monégasques, vous reconnaissez pour votre légitime Souverain le prince ALBERT I^{er} ici présent, vous lui jurez obéissance et fidélité comme le doivent de bons et fidèles sujets. » L'assistance criait : « Je le jure! » Le Prince visiblement ému, rentra dans la salle du Palais.

Le règne de celui que les Monégasques acclamaient avec tant d'enthousiasme ne devait pas être décevant : le fils de CHARLES III et d'ANTOINETTE DE MÉRODE exerce le pouvoir depuis plus de seize ans et jamais les affaires de l'heureuse Principauté n'ont été plus prospères.

Il faut dire aussi qu'il n'est point un souverain banal, ce prince dont la *Revue des Deux-Mondes* publia de savants articles, dont l'Académie des Sciences suit avec intérêt les recherches et accueille les travaux avec joie. On sait en effet que le prince de Monaco a consacré la majeure partie de sa vie à



Cliché Boyer

S. A. S. le Prince de MONACO
et M. MASSENET

exposer, devant un public étonné et ravi par les merveilles révélées avec une si simple mais si forte éloquence, ce qu'il avait fait, et comment et pourquoi il l'avait fait, toute son œuvre et toute sa foi? Et serait-il possible de rapporter en quelques lignes les principaux résultats de son labeur et tout ce que la science lui doit? Qui ne se souvient de l'avoir entendu soit à Paris, soit à Marseille, dans l'ancienne salle de l'Académie de Médecine ou à la Sorbonne, raconter telle ou telle de ses expéditions, tandis que des projections illustraient son récit? Ainsi nous avons appris comment on sonde les profondeurs sous-marines, comment on recueille à plusieurs kilomètres en dessous de la surface de l'Océan, un peu de vase, un peu d'eau, des minéraux singuliers, des organismes improbables, des échantillons hallucinants d'une faune et d'une flore mystérieuses, dont le biologiste tirera, n'en doutez point, sinon la solution des problèmes, du moins une belle parure neuve pour les énigmes de l'univers. Ce n'est pas tout. Les bénéfices de l'Océanographie ne se réduisent pas à donner matière à quelques hautes spéculations. Il y en a de plus immédiates : le régime des mers, l'existence et les lois des courants, les coutumes des poissons sont des choses utiles à connaître. Et tandis que le biologiste s'exaltera à contempler le protoplasma d'un infusoire, la barque évitera l'écueil et le pêcheur emplira ses filets.

C'est au prince de Monaco que l'on doit, en grande partie, l'achèvement de la carte générale bathymétrique des Océans. En 1899, le Congrès de Géographie de Berlin avait chargé une commission, dite de nomenclature sub-océanique, d'établir pour le prochain Congrès au plus tard, une carte rectifiée des profondeurs des mers. La commission, composée de savants de tous les pays se réunit en avril 1903 sous la présidence de S. A. S. le Prince de Monaco. Or, comme l'on commençait à discuter le premier projet présenté, un membre de la commission de nomenclature donna lecture d'une lettre par laquelle le président de la commission exécutive du Congrès se déclarait incapable de publier la carte générale en question, faute de crédits suffisants. Le prince de Monaco s'offrit alors à

l'Océanographie, qu'il a fait sien pour ainsi parler, en l'enrichissant de découvertes admirables, cette science fondée naguère par les expéditions du *Talisman*, de MILNE EDWARDS, et dont la France, depuis, à l'encontre des autres pays, semblait s'être tout à fait désintéressée. Est-il besoin de rappeler ces vingt-cinq années d'efforts, ces voyages, ces croisières incessantes, ces communications, ces brochures, ces conférences enfin, où lui-même venait

en couvrir les frais, et au mois de janvier de 1904, il déposait à l'Institut les vingt-quatre feuilles de la carte générale complètement achevée.

L'an passé, l'Océanographie est devenue science parisienne grâce à une libéralité nouvelle. Il y a désormais, trois mois par an, des cours publics où des maîtres de la Sorbonne et du Muséum étudient la géographie des fonds, des courants, des lois générales : la faune, la flore, la morphologie et la biologie sous-marines.

Mais c'est à Monaco même qu'est, selon le mot d'ALBERT I^{er}, « le foyer de l'idée océanographique » ; c'est là que, dans un musée grandiose, sont déjà réunis des collections uniques, des documents introuvables ailleurs, où les savants du monde entier sont invités à venir puiser.

La science, si elle occupe, comme nous l'avons marqué, la majeure partie de sa vie, n'absorbe cependant pas toute l'activité du Prince. Personne n'ignore la place qu'il fait aux arts, et que le théâtre de Monte-Carlo, où furent exécutées pour la première fois, avec une splendeur incomparable, la *Damnation de Faust*, des œuvres de FRANCK, SAINT-SAËNS, MASSENET, pour ne parler que des maîtres français, est justement considéré, à l'heure actuelle, comme un des facteurs principaux du mouvement musical contemporain.

Enfin, ALBERT I^{er} gouverne aussi avec sagesse. Possédant une fortune personnelle, il ne veut point de liste civile. L'État qu'il dirige est riche : le chiffre de ses recettes ordinaires est supérieur d'environ 25,000 fr. au chiffre des dépenses ordinaires. Et quant aux autres ressources de la Principauté, elles sont entièrement employées à des œuvres telles que le *Musée océanographique*, déjà cité, l'*Institut de la Paix*, bibliothèque renfermant des documents relatifs au droit international, aux statistiques des guerres, à la solution des conflits entre les peuples, au développement des idées pacifiques, — telles encore que l'admirable Hôtel-Dieu, hôpital modèle

à propos duquel le Prince dit un jour à notre ami Emile Berr :

« Il me paraissait logique et nécessaire que dans un pays qui ne semble avoir été créé que pour la richesse et le plaisir, la souffrance ne fût point oubliée; en face du luxe de la vie heureuse, il m'a paru sage et humain de créer une sorte de luxe de la charité; j'ai voulu que si, pour les riches il n'était nulle part aussi agréable d'être bien portant qu'en ce pays, il fût consolant pour les pauvres aussi d'être malade ici plutôt qu'ailleurs... »

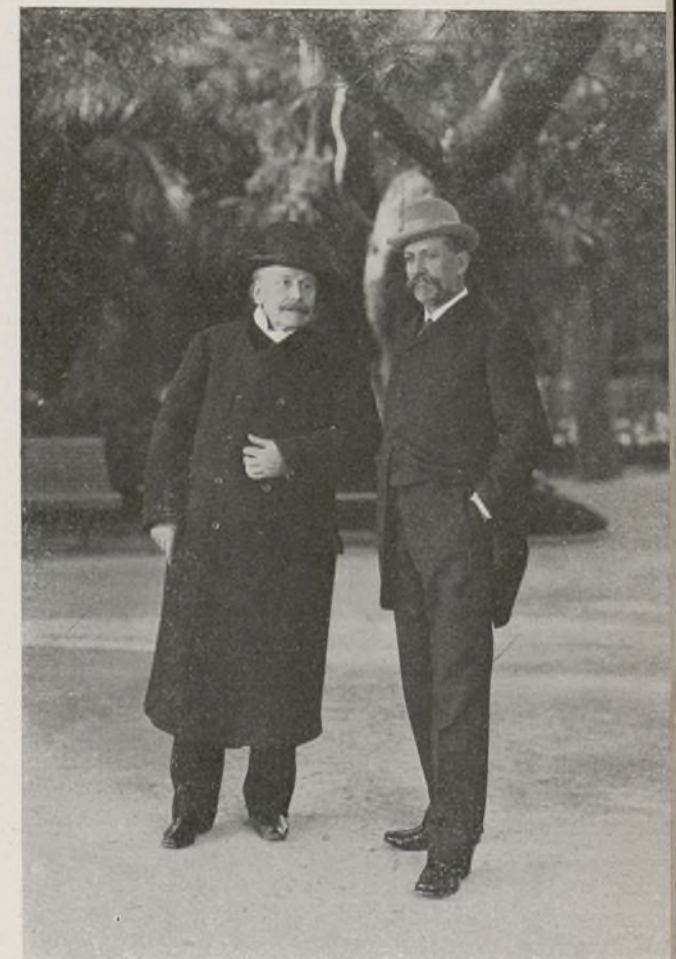
De sorte que nul prince ne semble mettre plus habilement et plus généreusement son intelligence, sa fortune et sa puissance au service de l'humanité.

GUSTAVE DENYSSE



Cliché Boyer

S. A. S. LE PRINCE DE MONACO



Cliché Boyer

S. A. S. le Prince de MONACO et M. MASSENET

NICOLAS I^{er}

ch. Kuntzmueller (Baden-Baden)

S. A. R. NICOLAS I^{er}

Le souverain de la Montagne Noire ou Monténégro, ce petit pays, si grand par son histoire, est né en 1841.

L'enfance du Prince se passa à Niegoch, berceau de la dynastie régnante, et à Cettigné, capitale de la principauté, où il fit ses études. En 1852, son oncle DANILO envoya le jeune prince à Trieste où, pendant trois ans, il fréquenta assidûment les écoles allemandes; puis, après une année passée au pays natal, le prince NICOLAS vint à Paris, au lycée Louis-le-Grand, où il fit de brillantes études. Notre langue, notre littérature, n'eurent bientôt plus de secrets pour lui.

Le Prince conserve le meilleur souvenir de son séjour en France, et c'est toujours avec joie qu'il accueille nos compatriotes, qu'il est heureux de recevoir dans le palais de sa petite capitale.

Lors de l'assassinat du prince DANILO par un fanatique, à Coettaro, le 13 août 1861, le voévode MIRKO PETROVITCH, frère du Prince si tragiquement disparu, laissa le trône à son fils. Le prince NICOLAS quitta Paris en hâte et, quelques jours plus tard, l'élève de Louis-le-Grand entra dans sa capitale, salué par les acclamations enthousiastes de son peuple.

Depuis quarante-cinq ans, l'amour des Monténégrins pour leur souverain est devenu de plus en plus profond, et c'est de la vénération qu'ils professent à son égard. Les initiales du Prince sont brodées en or sur la coiffure (capitza) de tous les habitants de la Tsrnagora.

Marié à la princesse MILÈNA, dont l'intelligence et les qualités de cœur sont si hautement appréciées, le prince a trouvé auprès de cette femme admirable des conseils précieux dans les moments critiques.

Nombreuse a été la lignée princière qui comprend neuf enfants vivants : trois fils et six filles.

Par les mariages que ces derniers ont contracté, le prince de Monténégro est allié à plusieurs grandes cours d'Europe.

La gracieuse reine HÉLÈNE d'Italie est, en effet, une princesse de la Montagne Noire; une autre, la princesse ZORKA, porterait la couronne de Serbie si une mort prématurée ne l'avait enlevée à l'affection des siens, le roi PIERRE de Serbie demeure inconsolable de cette perte; enfin les princesses MILITZA, STANA et ANNA sont respectivement grande-duchesse NIKOLAIÉVITCH de Russie, duchesse de LEUCHTENBERG et princesse de BATTENBERG. Les princesses XÉNIE et VÉRA habitent encore le palais de Cettigné.

Le prince héritier DANILO a épousé la princesse JUTTA de Mecklembourg-Strelitz; le prince MIRKO, la princesse NATHALIE CONSTANTINOVITCH, de la famille OBRENOVITCH.

Le jeune prince PIERRE termine actuellement ses études.

Au début de son règne, le prince NICOLAS dut combattre pour conserver à ses braves Monténégrins la liberté qui est leur plus cher trésor. Les batailles héroïques qu'il soutint à la tête de son peuple conduisirent celui-ci à la victoire et les luttes que les Monténégrins durent engager pour leur indépendance ont ajouté les plus belles pages à l'histoire des Balkans et du serbisme.

La paix définitivement assurée, le Prince, grand civilisateur, a doté son pays d'utiles institutions.

NICOLAS I^{er} vient d'accomplir, de son plein gré, une profonde modification dans la vie politique du Monténégro en lui octroyant une Constitution, basée sur les données modernes et en rapport avec les aspirations nationales.

Aussi l'enthousiasme est grand pour l'autocrate d'hier qui a délégué une partie de ses pouvoirs à ses dévoués sujets qui ne trouvent pas assez de « zivios » dans leurs poitrines pour crier leur joie et leur reconnaissance. J.-L. BRUNET

NORVÈGE

HAAKON VII

Comme les peuples heureux, les bons Princes n'ont pas d'histoire. Aussi lorsque, il y a un mois, le prince CHARLES de Danemark monta sur le trône de Norvège, les biographes et les chroniqueurs furent bien en peine de trouver dans la vie passée du prince un aliment à la curiosité publique; il ne circule guère d'anecdotes que sur les personnalités qui ont avant tout souci de l'opinion de leurs semblables et s'ingénient, dans tous les instants de leur existence, à soutenir le rôle qu'elles ont une fois adopté. Il n'en pouvait être ainsi avec le prince CHARLES de Danemark dont le perpétuel souci a été de développer normalement sa nature et de vivre sa vie en pleine indépendance, mais aussi en pleine simplicité, en absolue intimité.

Les seules indications que le passé du roi HAAKON puisse donner sur sa nature et sur sa personnalité se trouvent dans la carrière qu'il avait primitivement embrassée et dans le délicieux roman de son union à la toute gracieuse princesse MAUD, sa cousine, la plus jeune des filles du roi EDOUARD et de la reine ALEXANDRA. Ces indications nous révèlent d'ailleurs une personnalité charmeuse par sa simplicité même et son amour de la vie saine et libre.

C'était la tradition, à la cour danoise, que les cadets devinssent marins : Le prince CHARLES n'eut donc pas à choisir sa carrière, étant, dès le berceau, voué à l'Océan. Mais, cette fois, la tradition se rencontra avec la vocation très marquée du Prince. La mer est, en effet, une puissante école d'individualisme;

les dangers auxquels elle expose ses fervents, la solitude qu'elle leur impose les contraignent à compter avant tout sur eux-mêmes comme sur leur plus sûr, leur plus fidèle compagnon. Pourtant, elle ne mène pas à l'égoïsme, car sa puissance contraint ses dompteurs à la solidarité et, par là, à l'estime, à la confiance, à la sympathie réciproques. Elle les habitue à s'entraider sans réserves, à choisir leurs amitiés et à placer leur sympathie en toute liberté et par affinité profonde. Elle leur inspire, en outre, le culte de l'énergie raisonnée, l'amour de la liberté et, par antithèse, le goût du foyer.

C'était bien là ce qu'il fallait au prince CHARLES pour développer ses diverses qualités naturelles, qui dérivent toutes de sa grande et franche simplicité. Tous ceux qui ont vécu auprès de lui à cette époque de sa jeunesse, louent sans réserve sa nature saine, son caractère chevaleresque. C'était un ami fidèle, dévoué, reconnaissant sans limites de la plus légère délicatesse, du plus faible service. C'était aussi un marin consciencieux, esclave de son service. Par dessus tout, c'était le camarade soucieux de faire oublier sa haute origine et d'obtenir la substitution de la cordialité au respect. On raconte même sur cet impérieux désir d'égalité des traits d'une extrême délicatesse : on sait, par exemple, que, plusieurs années de suite, il refusa le grade de capitaine, estimant que sa situation de membre de la famille royale ne lui donnait aucun droit à un avancement plus rapide que celui de ses camarades. Cette anecdote, absolument authentique, révèle un état d'esprit bien différent de celui qui règne dans certaines cours où les Princes naissent officiers



S. M. la Reine MAUD

et atteignent parfois les grades supérieurs plus vite que leur majorité.

On sait aussi que ses années de mer l'ont accoutumé à regarder droit devant lui dans toutes les circonstances de la vie, à prévoir le danger pour le mieux combattre, à diriger les événements au lieu de se laisser dominer par eux. Du reste, le roi HAAKON ne cache pas la reconnaissance qu'il a vouée à la mer et à la marine, ses grandes éducatrices; ce fut l'objet de son discours aux officiers de la marine royale danoise, au cours de la fête d'adieux que ceux-ci donnèrent à leur ancien camarade, la veille de son départ pour la Norvège. Cette page énergique et charmante est à citer toute entière :

« Chers camarades,

» Je vous remercie pour tout le temps que j'ai passé parmi vous. Vous m'avez appris à voir beaucoup de choses sainement et naturellement. J'ai une série de beaux souvenirs des heures délicieuses et des rudes épreuves que nous avons vécues ensemble, et c'est de tout cela que je vous remercie.

» Mais, avant tout et surtout, je vous remercie de m'avoir toujours traité en homme et non en prince, de m'avoir permis de demeurer moi-même au milieu de vous.

» Maintenant, chers camarades, je vais vers une tâche qui sera lourde et pleine de responsabilité; j'aurai à songer à de bien graves choses; je n'aurai plus, comme autrefois, l'occasion de parler avec vous de nos communes occupations; je n'aurai plus le temps de me consacrer à tout ce qui jusqu'ici a captivé mon intérêt.

» Mais l'éducation que j'ai reçue dans la marine me sera certainement un bon ballast, et quelle que soit la marche des événements pour moi, quelle que soit l'étendue de notre séparation, c'est mon espoir que nous nous rencontrerons toujours en camarades et que vous voudrez bien toujours me traiter comme un des vôtres. »

Outre la préoccupation des devoirs royaux, on trouve ici, comme dans toute la vie du Prince, le même souci de franchise, de simplicité, cette crainte de l'étiquette qui dénature toute expression des sentiments et interpose entre le monarque et le reste des vivants l'infrangible rempart du respect conventionnel. Avant d'être prince, le roi HAAKON veut, comme jadis le prince CHARLES, rester un homme; il ne consent pas à renoncer à l'amitié, à la franchise, à la liberté; il a droit à la vie, aux saines émotions de la réalité. Et ce sont là autant de sentiments qui uniront intimement le Roi à ses sujets et lui gagneront tous les cœurs, dans un pays dont la population est aussi foncièrement, aussi dignement égalitaire et libérée de préjugés, de conventions factices. Si les Norvégiens sont déjà fiers d'avoir comme roi un marin, eux qui ont dans leur hérité les Vikings, rois de la mer, et les audacieux découvreurs de l'Amérique, ils ne seront pas moins heureux, comme compatriotes d'Ibsen, en constatant le soin que met leur roi à être et à demeurer lui-même malgré son élévation à la dignité suprême.

Ils seront plus charmés encore de constater la gracieuse simplicité de leur reine et le souci d'indépendance qu'à travers toute sa vie elle a conservé de son heureuse jeunesse au château de Sandringham. Il leur arrivera souvent sans doute de rencontrer le couple royal en promenade paisible dans Kristiania, ou parcourant les délicieux environs de la capitale, l'hiver sur leur skis, l'été à cheval ou même à bicyclette, car le roi et la reine sont passionnés pour les sports, et leur élévation au trône ne saura certainement pas les écarter de leurs délassements favoris. Ils y seront encouragés par le culte fervent voué par toute la Norvège



Cliché de Mittet et C^{ie}

S. M. HAAKON VII

aux sports de plein air, comme à tout ce qui peut contribuer au développement normal et harmonieux de la personnalité et de l'indépendance physiques et morales.

Du reste, cette sympathie profonde n'existe pas seulement dans les esprits, elle vibre surtout dans les cœurs, car nul n'ignore, en Norvège, que le roi a apporté dans sa vie sentimentale le même souci de franchise, d'indépendance et de volonté qui caractérise sa vie tout entière. Son mariage avec sa cousine, la princesse MAUD, a été dicté par une profonde et mutuelle inclination à laquelle toute considération politique ou dynastique est restée étrangère. Les deux jeunes gens se connaissaient depuis l'enfance, grâce aux fréquents séjours des jeunes princesses anglaises au château de Fredensborg. Et de cette amitié d'enfants, au cours de leur adolescence, naquit insensiblement l'amour, un amour qui sut triompher de tous les obstacles et vaincre toutes les objections, parce qu'il avait comme base profonde une connaissance mutuelle parfaite de leurs idées, de leurs goûts, de leurs sentiments et de leur conception de la vie. Ce fut d'ailleurs la reine ALEXANDRA qui s'aperçut la première du terme définitif vers lequel évoluait depuis si longtemps leur vive affection; c'est elle-même qui prit leur cause en mains et assura leur bonheur.

Depuis bientôt dix ans, ce jeune couple vit un délicieux rêve d'amour, encore embelli par la naissance, en 1903, du charmant petit prince ALEXANDER, aujourd'hui kronprins sous le glorieux nom d'OLAV. Et toute la Norvège, fidèle à son culte pour la sincérité des sentiments, entoure déjà d'un affectueux respect ces deux nobles figures, souveraines vraiment, au sens le plus humain, l'une par la grâce, l'autre par la volonté, et qui auréolent de leur radieuse jeunesse son trône millénaire.

MAGNUS SYNNESTVEDT.

Haakon

Signature autographe
de S. M. HAAKON VII

PAPAUTÉ



Les cardinaux qui voulurent donner pour successeur à LÉON XIII un Pape essentiellement apostolique et religieux, ne pouvaient mieux choisir que la personne du cardinal SARTO; ces deux qualités il les possède à un degré éminent.

PIE X est en effet le prototype du bon évêque, du vrai Pasteur des âmes; il administre ses diocésains de Rome avec la même bonhomie et le même zèle qu'il administrait ceux de Venise.

Très simple dans ses goûts, il n'eût pu supporter le faste séculaire de la Cour pontificale, aussi l'a-t-il simplifié graduellement et, s'il ne dépendait que de lui, le nombre des cardinaux de Curie serait-il déjà réduit de deux tiers. Dès qu'il fut Pape, on vit de suite qu'il serait tout l'opposé de LÉON XIII; le premier jour, rompant avec l'ancienne tradition d'après laquelle le Pontife doit manger seul, il voulut avoir à sa table ses secrétaires, ainsi qu'il en avait coutume. De même il a conservé ses autres habitudes durant sa vie épiscopale.

Au lendemain de son élection, le nouveau Pape fit voir qu'il pouvait se passer de serviteurs attachés à sa personne; aucun valet de chambre pour dormir dans l'antichambre, le réveiller et l'aider à s'habiller. A la surprise de l'entourage, le lendemain de la première nuit passée dans l'appartement pontifical, on vit PIE X sortir de bonne heure de sa chambre, tout vêtu et rasé de frais, sans qu'aucun serviteur eut été appelé. Il en est de même encore aujourd'hui.

Dans les premiers temps, il sentait beaucoup le poids de la tiare; il étouffait dans l'atmosphère du Vatican, comme alourdie par l'étiquette et le cérémonial; sa santé parut en souffrir.

Quand étant au Conclave, il se défendait contre ceux qui l'engageaient à accepter le Pontificat, il était sincère, car cette charge suprême lui semblait au-dessus de ses forces. Aux trois cardinaux SATOLLI, VANNUTELLI VINCENZO et FERRARI, archevêque de Milan, qui plus que les autres insistaient, c'est sur un ton énergique que le cardinal SARTO leur déclara qu'il ne voulait pas être élu, et cela pour trois raisons majeures : 1^o qu'il ne connaissait d'autre langue que l'italien et ne se sentait pas l'étoffe d'un diplomate; 2^o qu'il n'avait administré qu'un petit diocèse, que, par conséquent, il ne possédait pas les capacités requises pour une aussi grande administration; 3^o qu'il ne pourrait pas s'habituer à rester perpétuellement enfermé dans le Vatican.

Cette franche déclaration répondait à la nature, au caractère de l'homme.

Mais l'on s'habitue à tout, dit le proverbe, et PIE X s'est habitué, lui aussi, à la prison dorée du Vatican. Seulement, il s'est arrangé de façon à avoir la plus complète liberté de mouvements, en réduisant le cérémonial à sa plus simple expression, en écartant la suite des prélats, des gardes et, dès le premier jour, le Pape se promenait de long en large dans l'immense palais apostolique, sans la gêne et l'ennui des cortèges et des génuflexions.

LÉON XIII aimait à être l'esclave de sa propre Cour; PIE X s'en est complètement émancipé. Même les quatre cardinaux qui furent ses grands électeurs ne sont pas arrivés à le circonscrivre; s'ils ont jamais nourri l'espoir d'être tout au Vatican, cet espoir est bien déçu, car, aujourd'hui, ils comptent presque pour rien. Le plus désillusionné est peut-être le cardinal OREGLIA, qui, après le Conclave, considérait quelque peu

PIE X comme sa créature, comme une nature molle, facile à dominer. Son opinion a dû changer depuis.

Sous LÉON XIII la prélature romaine était une puissance; actuellement ce sont les Ordres religieux qui ont passé au premier rang; ils ont trouvé en PIE X un protecteur déclaré.

En bon évêque qu'il est resté, l'ex-patriarche de Venise, dès les premiers mois de son pontificat, s'appliqua à réformer les mœurs du clergé, les administrations paroissiales et diocésaines qui, çà et là, péchaient quelque peu par leur incurie. C'est ainsi qu'il ordonna la visite apostolique dans toute l'Italie, à la suite de laquelle plusieurs évêques ont été obligés de se démettre. Il a purgé Rome de nombreux prêtres peu recommandables et ravivé le zèle des autres.

PIE X n'est ni un lettré, ni un orateur, ni un linguiste. Les discours qu'il prononce, *coram populo*, dans les jardins du Vatican, sont des sermons pouvant à la rigueur faire honneur à un curé de campagne. Ses Encycliques, rédigées par lui, en italien, sont ensuite traduites par d'autres en latin; elles ne visent pas à l'éclat littéraire. Il parle une seule langue : l'italien, et encore mêlé de locutions du dialecte vénitien.

Les institutions académiques sont peu en faveur sous ce Pape et n'en reçoivent guère d'encouragements; il laisse mourir d'inanition une des plus célèbres et qui fut jadis florissante : l'« Arcadia ».

Sa seule prédilection est en l'honneur de la musique; aussi le maestro PEROSI est-il devenu l'oracle, l'astre du Vatican. Mais cette prédilection est encore restrictive, car en dehors du chant grégorien, il goûte peu les autres genres, surtout la musique moderne.

Dans la conversation privée, PIE X a la douceur, l'amabilité d'un SAINT FRANÇOIS DE SALES; il tient à paraître le *servus servorum Dei*, tandis que LÉON XIII cherchait à s'entourer d'une apparente majesté.

S'il n'eût choisi la prêtrise, PIE X eût fait un excellent père de famille, attaché au foyer. C'est uniquement pour sa grande bonté et sa tendresse que ses sœurs et tous ses parents ont une telle affection pour lui, car sa tendresse pour les siens n'en a pas fait un Pape népotiste. Il n'a jamais voulu que ses sœurs — ainsi qu'elles en auraient le droit — fussent inscrites au Livre d'or de la noblesse romaine, il préfère les voir continuer leur genre de vie patriarcale et modeste; de même ses autres parents, en Vénétie, dont aucun n'est dans l'aisance, n'ont bénéficié pécuniairement de la suprême situation de PIE X.

Très actif, et debout dès cinq heures du matin en toute saison, le Pape travaille jusqu'à neuf heures du soir, à part une heure ou deux de promenade et le temps, très bref, consacré aux repas. Il est vrai que les occupations religieuses prennent une bonne partie de son temps.

Bien qu'affligé d'intermittents accès de goutte, PIE X a le physique d'un homme bien trempé. Il contracta son mal à Venise, mais, depuis qu'il est à Rome, les accès sont devenus plus rares et moins forts, tellement que cette année, au dire des médecins, il en a été complètement indemne.

Frugal, mais non à l'excès, il aime les plats simples, la cuisine bourgeoise comme celle que ses sœurs lui ont préparée durant tant d'années, avec un petit faible pour le riz mélangé de petits pois.



Croquis d'étude
de M. C. DUVENT.



Croquis d'étude
de M. C. DUVENT.



S. S. PIE X
Dessin original de M. C. DUVENT

PIE X ne dédaigne pas le vin; quelquefois même il lui arrive de trinquer hors des repas, quand il reçoit des intimes. En voici un exemple :

Par une chaude journée d'été, un Père capucin, de ses amis, était venu lui rendre visite au Vatican. Le bon père suait sous sa pesante robe de bure; à chaque instant il s'épongeait le front où perlait la sueur.

— Tu as bien chaud, *mio caro*, lui dit le Pape.

— En effet, et j'ai soif; je boirais avec plaisir un verre d'eau fraîche.

— Bah, bah! un verre de vin te fera plus de bien; du reste, je boirai avec toi; j'ai soif aussi.

Le Pape sonna et fit apporter une bouteille et deux verres. N'est-ce pas la bonhomie même?

Ce trait peint absolument l'homme.

Une des raisons pour lesquelles PIE X a enlevé les chevaux aux gardes nobles, c'est que le bruit de leurs sabots l'énervait, surtout quand ils chevauchaient aux côtés de sa voiture. A Venise, le piaffement des chevaux est chose inconnue; le coursier, c'est la gondole qui glisse silencieuse sur le miroir de la lagune. On peut s'expliquer ainsi l'espèce d'aversion de PIE X pour le bruit.

Un jour, cependant, on rendit leurs montures aux gardes nobles. Ce fut à l'occasion de l'inauguration de la grotte de Lourdes, érigée dans le jardin du Vatican. On fit observer au Pape que, pour une telle solennité, les gardes nobles à pied feraient maigre figure. Il se rendit à cet avis. Mais les chevaux avaient été vendus; il fallut recourir à des coursiers de louage que les gardes nobles durent préalablement dresser et habituer aux allées du jardin.

Enfin, une caractéristique de PIE X est qu'il ne se plaint et ne gronde jamais. Encore en cela, il est l'anthithèse de LÉON XIII. Toujours d'humeur égale, on peut croire qu'il s'est habitué à être Pape et à vivre prisonnier au Vatican. La tiare est devenue moins lourde et, probablement, PIE X ne reprendrait plus la mitre épiscopale avec autant d'empressement qu'au début de son règne.

P. ZIEGLER.

Vaticano 5 Agosto 1903
Agli Egregi Signori Pietro Formani
e Olga Angeloni e loro figli
e al loro figlio da la Benignanza
avversaria e mezza i migliori
unforti
P. P. X

Autographe de S. S. Pie X

CARLOS I^{er}

PORTUGAL



En recevant dernièrement à l'Elysée les représentants de la presse portugaise venus en France à l'occasion de la visite officielle de S. M. le roi DOM CARLOS I^{er}, le Président de la République leur disait combien il avait été touché par la spontanéité et le caractère des manifestations dont il avait été l'objet durant son voyage à Lisbonne, et la joie très vive qu'il avait ressentie en constatant que cet accueil enthousiaste était mieux qu'un hommage personnel : l'affirmation ou, plus justement, l'explosion de sentiments depuis longtemps nourris par le peuple portugais à l'égard de notre pays. Et M. LOUBET, pour accentuer davantage sa pensée, ajoutait en souriant :

« Si le malheur voulait que, quelque jour, je fusse frappé d'ostracisme dans mon propre pays, c'est en Portugal que j'irais vivre. »

De tous les pays latins, en effet, le Portugal est celui qui a le plus d'affinités avec la France, et sa sympathie doit nous être d'autant plus précieuse qu'elle a toujours été désintéressée. Notre langue y est aimée et répandue; on y raffole de notre littérature et de notre théâtre, et c'est à notre école que les artistes portugais viennent puiser leurs plus heureuses inspirations. Aussi, ceux de nos compatriotes qui parcourent les provinces lusitaniennes ont-ils l'impression, dans l'atmosphère de chaude et sincère cordialité qui les enveloppe, de se trouver dans une « autre France. »

Ces sentiments ne sont pas seulement ceux du peuple. La Cour les partage et les encourage. Et nous devons rendre grâce à la princesse française aujourd'hui reine de Portugal, qui, en se faisant aimer par sa grâce simple, par son charme, par son attentive bonté, a fait aimer en même temps sa première patrie.

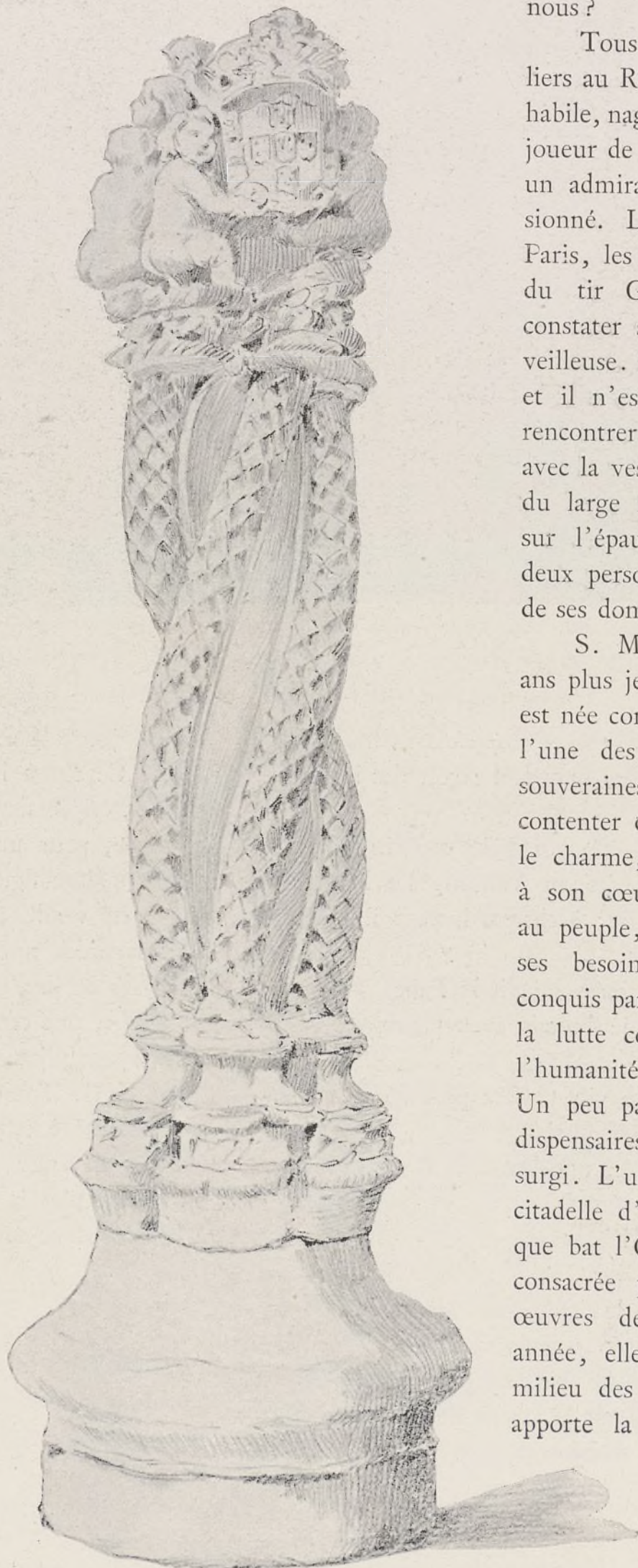
Le roi DOM CARLOS a quarante-deux ans. Il succéda à son père, le roi DOM LUIS, il y a juste seize ans.

De taille moyenne, mais de forte corpulence, le souverain doit à la constante pratique des sports d'avoir conservé une grande souplesse d'allures et une exceptionnelle endurance. Le visage éclairé par des yeux bleus très expressifs, est encadré par une chevelure blonde légèrement frisée; la moustache est longue et fine. Les caractères de la physionomie sont l'intelligence, la loyauté et la bonté. Préparé de bonne heure à ses devoirs royaux, DOM CARLOS I^{er} les remplit avec une rare conscience, une

grande largeur de vues, et un souci constant du mieux. Très érudit, le souverain s'est particulièrement distingué dans l'étude des langues et en parle un certain nombre avec une extrême facilité et une grande pureté. Les sciences naturelles ont également en lui un adepte fervent et l'on sait qu'il cultive les arts avec un rare bonheur. Ses dessins à la plume, ses aquarelles et ses pastels dénotent une âme véritable d'artiste, un don aigu d'observation, un goût très pur. Ce ne sont point passe-temps d'amateur, mais pages d'art. M^{me} la comtesse GREFFULHE en possède quelques-unes, fort importantes, dans son admirable galerie, qui tiennent brillamment leur place au milieu d'œuvres capitales de nos maîtres. N'est-ce point une page magistrale que ce Figaro si joliment campé et si expressif, qui est l'un des attrails de ce numéro et que S. M. le roi de Portugal, par une gracieuse attention, a spécialement composé et exécuté pour nous?

Tous les genres de sport sont familiers au Roi. Cavalier accompli, escrimeur habile, nageur intrépide, yachtman, souple joueur de tennis, le souverain est surtout un admirable tireur et un chasseur passionné. Lors de son récent séjour à Paris, les habitués du tir aux pigeons et du tir GASTINNE-RENETTE ont pu constater son adresse véritablement merveilleuse. La chasse est son plaisir favori, et il n'est pas rare, en Portugal, de le rencontrer, dédaigneux de l'étiquette, avec la veste nationale des paysans, coiffé du large feutre plat, guêtré et le fusil sur l'épaule, battant seul, avec un ou deux personnages de la Cour, les forêts de ses domaines, à la poursuite du gibier.

S. M. la reine AMÉLIE, de deux ans plus jeune que le roi DOM CARLOS, est née comme lui le 28 septembre. C'est l'une des plus attachantes figures de souveraines qui soit. Elle eut pu se contenter de régner par la beauté et par le charme, mais cela ne suffisait point à son cœur; elle est allée, souriante, au peuple, s'est intéressée à sa vie, à ses besoins, à ses souffrances et l'a conquis par la bonté. Sous son impulsion, la lutte contre les fléaux qui désolent l'humanité a été organisée en Portugal. Un peu partout, des sanatoriums et des dispensaires pour les tuberculeux ont surgi. L'une des résidences royales, la citadelle d'Outao, accrochée aux rochers que bat l'Océan, près de Sétubal, a été consacrée par la Reine à l'une de ces œuvres de philanthropie, et, chaque année, elle y va passer cinq jours au milieu des petites phtisiques à qui elle apporte la joie de sa présence et le



Amélie

Filori torse et ajouré du patio central du vieux palais royal de Cintra

Dessin original de S. M. la reine AMÉLIE

Ayuntamiento de Madrid



Dessin aquarellé de S. M. DOM CARLOS I^{er}

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

réconfort de son sourire. C'est l'image vivante et agissante de la Charité ; on la rencontre souvent dans les vieux quartiers de Lisbonne, gravissant à pied les rues étroites et tortueuses, seulement accompagnée d'une de ses dames d'honneur, et allant porter ici et là un soulagement à une infortune, une consolation à une douleur. Aussi, le peuple a-t-il voué à la souveraine un véritable culte.

Comme la reine AMÉLIE me demandait un jour, au cours d'une audience qu'elle avait bien voulu m'accorder, quelle était l'impression la plus agréable que j'avais recueillie à Lisbonne :

— Madame, répondis-je, ce qui me charme le plus en ce pays, c'est de voir combien Votre Majesté y est aimée. Mon cœur de Français s'en réjouit.

Les yeux de la reine brillaient :

— Oh ! si vous saviez, Monsieur, la joie que j'éprouve à vous entendre me dire cela ! Ce peuple est si bon...

Deux enfants, deux fils, espoir de la dynastie de Bragance, sont nés dans la famille royale. La reine AMÉLIE n'a voulu laisser à personne le soin de surveiller leur éducation et sa tendresse maternelle, unie au juste sentiment de l'orgueil national, les a noblement préparés aux graves devoirs qui leur incomberont un jour. L'ainé, l'infant LOUIS-PHILIPPE duc de BRAGANCE, aujourd'hui âgé de dix-huit ans, a été dernièrement chargé de la régence du royaume durant l'absence du roi DOM CARLOS ; il s'en est acquitté avec beaucoup de bonheur. Le second, l'infant DOM MANUEL, duc de BÉJA, a, dit-on, de rares dispositions pour les arts, notamment pour la musique. Tous deux sont de beaux jeunes hommes, grands, élancés, à la physionomie intelligente et douce.

La reine occupe les rares loisirs que lui laissent ses occupations de Cour, ses devoirs de mère et ses œuvres de bienfaisance, à peindre et à dessiner. Elle s'attache plus particulièrement à reproduire tout ce qui a un caractère national : vieux monuments historiques, fenêtres manuelles, portes finement travaillées de vieux monastères, objets de joaillerie religieuse, types régionaux, etc. Nous sommes heureux de pouvoir donner ici la reproduction d'une œuvre que Sa Majesté, à l'exemple de son auguste époux, a eu la gracieuseté de nous faire parvenir pour ce numéro : un dessin au crayon nous faisant connaître le pilori torse et ajouré du patio central du vieux palais royal de Cintra. Ce dessin fait partie d'une série très importante de croquis exécutés par Sa Majesté pour le bel ouvrage historique et descriptif de M. le comte de SABUGOSA sur le palais de Cintra. On sait de reste que ses aquarelles sont également de délicieux feuillet de lumière ; Sa Majesté nous a réservé la faveur grande d'en pouvoir reproduire une dans notre prochain numéro de Pâques.

La résidence d'hiver de la famille royale est le palais de Necessidades, assis sur l'une des collines de Lisbonne et dominant la rade admirable du Tage. Au séjour de Lisbonne, où la vie est nécessairement fastueuse et réglée par l'étiquette, la reine AMÉLIE préfère celui du château de la Penha, à Cintra. La Penha est l'œuvre du roi DOM FERNANDO, grand-père du roi DOM CARLOS. Pour mener à bien cette construction essentiellement originale, fantastique comme un rêve, où la moindre partie est une surprise pour les yeux, et où tout concourt à donner à l'ensemble un caractère de grande noblesse, le roi DOM FERNANDO a dépensé, sans compter, des millions. La Penha s'élève, non loin des ruines impressionnantes du château des Maures, sur un pic sauvage dominant toute la contrée et enserré dans une ceinture extraordinaire d'arbres magnifiques, de roches volcaniques énormes penchées sur l'abîme, de plantes tropicales. On y jouit d'un admirable panorama sur la mer, sur l'embouchure



S. M. DOM CARLOS I^{er}

Dessein original
de M. CARLOS REIS

du Tage, sur Lisbonne et, au nord, sur toute la campagne environnante.

La reine AMÉLIE aime, dans la Penha, la solitude poétique, le calme et la simplicité de vie, l'absence d'étiquette. C'est là qu'apparaît dans tout son charme le caractère enjoué de la souveraine. Les journées s'écoulent rapides et paisibles entre les soins qu'elle donne à ses fils, les parties de tennis et les promenades qu'elle fait à cheval dans le pays, quelquefois seule, généralement accompagnée du roi. La reine AMÉLIE est en effet une écuyère accomplie. Lorsqu'elle séjourne dans les domaines de Villa Viçosa, c'est un charme pour les habitants de la voir passer, par les belles matinées d'hiver, gracieuse dans le pittoresque costume de l'Alemtejo, et menant avec adresse les rapides et nerveux chevaux péninsulaires.

Tandis que Leurs Majestés habitent le château de la Penha, la reine DONA MARIA PIA, mère du Roi, et son second fils, l'infant DOM AFFONSO, — dont la résidence d'hiver, à Lisbonne, est le palais royal d'Ajuda, — séjournent dans le vieux palais de Cintra, aux originales cheminées coniques. Soldat dans l'âme, le frère du Roi se dépense dans tous les sports, équitation, yachting, chasse, automobilisme.

A la fin de l'été, la Cour va s'installer à Cascaës. La demeure royale est enchâssée dans les hautes murailles de la citadelle qui commande la barre du Tage ; mais, d'une terrasse du château surplombant la mer, une vue magnifique s'offre aux regards sur le Tage où volètent, comme des mouettes, les barques de pêche, sur l'Océan immense, sur le littoral où s'étagent les jolies villas de Mont-Estóril, Saint-Jean, Paço d'Arcos, Pedrouços et Belem, dont la tour de pierre finement ciselée se détache comme un diamant sur l'azur du ciel.

JULES CARDANE

CHARLES I^{er}

ROUMANIE



Contrairement à la plupart des souverains, nés et grandis dans le royaume de leurs ancêtres, CHARLES I^{er}, roi de Roumanie, a dû pour ainsi dire conquérir le sien ou tout au moins conquérir son peuple. Le prince CHARLES DE HOHENZOLLERN, fils de CHARLES-ANTOINE DE HOHENZOLLERN et de JOSÉPHINE DE BADE était en effet chef d'escadron à la suite du 2^{me} régiment de dragons de la garde à Berlin, lorsqu'il apprit par les journaux que la lieutenance princière et le gouvernement de Bucarest avaient soumis à un plébiscite son élection comme prince de Roumanie. A se rendre à l'appel de la nation roumaine, en dépit de sa famille, de l'Autriche, de la Russie, de la Turquie, le prince n'ignorait aucun des dangers qu'il allait courir. Il partit résolument, justifiant par l'énergie, par le sang-froid avec lequel il acceptait la lourde tâche, le suffrage qui la lui donnait. Il arriva dans un pays où tout était à faire. On était en 1866. Le désordre y était complet. Mais à force de sagesse, de générosité, de bravoure, de patience, il parvint à tout ordonner et l'affection sans bornes de ses sujets le récompensait largement de son magnifique labeur si la conscience du devoir accompli ne suffisait pas à balancer le poids d'une œuvre à laquelle il donna toute son intelligence et tout son cœur.

Il épousa en 1869 ÉLISABETH DE WIED, qui sous le nom de CARMEN SYLVA devait offrir au monde l'image merveilleuse de l'idéale souveraine, idéale et souveraine seulement parce qu'elle est la plus belle et la plus vivante des femmes, et qui — tandis que son héroïque époux ajoutait pendant la guerre russo-turque en 1877, à son renom de prince pacifique une gloire de grand capitaine, moissonnant sous les murs de Plevna les canons dont le bronze servirait à fondre sa couronne — prodiguait, elle, ses visites aux ambulances et dans les hôpitaux, assistait les blessés, les malades, les malheureux, les soignait, les consolait et par son dévouement, son abnégation, sa charité inépuisables, devenait la providence d'un peuple, la *Mère de la Patrie*, la « *Maman-Reine* » enfin comme on l'appelle souvent depuis avec une familiarité touchante.

En 1881, le Parlement roumain proclamait à l'unanimité l'érection de la Roumanie en royaume et conférait à CHARLES I^{er} le titre de roi de Roumanie, pour lui et pour ses héritiers. Le

couronnement eut lieu le 10 mai, les fêtes durèrent plusieurs jours. Il y a près de vingt-cinq ans de cela. Il y aura bientôt quarante ans que CHARLES I^{er} fut appelé par les Roumains. Bientôt des fêtes nouvelles proclameront, pour cet illustre anniversaire, une allégresse égale à celle de jadis. Car il aura été splendide, ce règne d'un prince, soldat valeureux, homme d'État perspicace et ferme, esprit vaste et haut caractère, dont le travail opiniâtre, la noblesse publique et la dignité privée n'ont cessé de régénérer la vie entière de son pays.

La paix intérieure rétablie, la paix extérieure assurée; une armée plus que décuplée, une marine marchande constamment augmentée, les routes nationales, les voies ferrées, les réseaux télégraphiques multipliés; des Facultés pour la médecine, le droit, les lettres, les sciences, la théologie, la pharmacie; des écoles, des collèges, des bibliothèques, des Académies, des fabriques, des usines; d'innombrables établissements d'assistance publique créés; une impulsion prodigieuse donnée au commerce, à l'industrie et à l'agriculture; l'encouragement magnifique des arts; des travaux grandioses entrepris, tel le port de Constanza; des monuments édifiés de toutes pièces ou restaurés, et sur toute chose, la grandeur d'âme simplement, profondément manifestée, voilà en quelques lignes son œuvre.

Il disait, au lendemain de son élection :

« Je suis venu créer un avenir, et non pas faire d'un passé que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître, le pivot de mon activité. »

Ces paroles et ce règne contiennent une grande leçon, et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que l'un des plus aimés, des plus respectés des monarques de notre temps est un prince qui déclarait se fier d'abord aux rayons de l'étoile en lui-même apparue plutôt qu'aux clartés incertaines de tous les phares héréditaires.

RAYMOND DÉJARDIN



Cliché Mandy (Bucarest)
S. M. CHARLES I^{er}

CARMEN SYLVA

Nulle reine n'attache et n'illumine l'imagination autant que celle-ci. Elle a vécu une vie abondante et nette et pareille au rêve d'elle-même qu'elle faisait en saluant pour la première fois la terre qui lui donnait une couronne. Poète, elle touchait à un rivage de poésie. Laborieuse et diligente, elle venait vers un peuple dont le passé ne portait que travail,

aspirations aiguës et luttes excessives contre la douleur des invasions. Et c'est d'une âme terriblement humaine, d'une main patiente et légère infiniment qu'elle s'unit à la nation qui voyait en son époux le roi CHARLES I^{er} le symbole même de sa sécurité... Un livre noble et beau, celui que M. GEORGES BENGESCO consacre à sa Souveraine, nous

raconte cette existence qui le long des heures noires ou claires a tissé d'un fil égal la trame de ses destins harmonieux. Chacun de nous garde en soi l'idéal de sa propre personnalité, forme plastique et merveilleuse dont nous arrivons rarement à accomplir tout le contour et qui demeure secrète et comme ensevelie. Tous les jours et bien avant le jour, la reine de Roumanie achève l'image triomphale.

Elle aime tout, la musique, le verbe allègre ou grave, la solitude aux pieds des sapins parmi les Karpathes somptueuses, ses chambres closes et hautes du palais de Bucarest où la rumeur distante des voitures devient le bruit rythmique de la mer, ses soirs devant le clavier de l'orgue sous la lumière rouge de deux lampes dardées, ses causeries avec des êtres brisés qu'elle écoute de toute sa ferveur; elle aime les toutes petites choses près des très grandes, et les larmes et les désespoirs qu'elle a traversés et qui ont tiré d'elle une si vive flamme, une si tenace curiosité de toutes les douleurs.

Sa belle avidité d'art restera incomparable. Comme les princesses de la Renaissance qu'elle loue sans cesse elle se projette sur toute la surface et dans toute la profondeur des mouvements et des idées et le spectacle est unique d'une dépense aussi continuelle et d'une richesse aussi nombreuse. Impulsive, vite éblouie, gagnée vite à des dessins qui sonnent la grandeur ou le bien, elle a pourtant l'instinct juste et ne commet d'erreur que dans la pitié et le pardon. A travers sa vie réelle, elle a goûté une vie fabuleuse dont les détails variés se mêlent à tous ses instants. Elle a eu de son rôle de reine une conception particulière qui se traduit en flots d'interminable sensibilité. Les infortunes et les détresses le savent bien et comment elle va tout au fond des âmes d'un seul cri, d'un seul geste divinateur, CARMEN SYLVA a inspiré à ses sujets un culte passionné auquel se joint l'orgueil qui rejaillit sur eux de son talent, de sa douce et innombrable gloire.

On sait que le grand malheur initial de cette reine fut la mort d'une fillette adorable, une enfant ensoleillée, apparition suave et vive, promesse passagère du bonheur naturel auquel les foyers les plus obscurs semblent avoir droit. Près de sa tombe élevée au sommet d'une colline et qui regarde onduler un large parc, la mère s'est laissée enseigner tout le secret des souffrances et des résignations...

Elle vient du Rhin, d'un château enchanté par le fleuve et l'horizon léger, et elle a apporté au pays des voévodes et des ballades d'or une fougue d'affection qui ne s'est jamais ralentie. Souvent encore lorsqu'elle contemple derrière elle la longue avenue des années vaillantes, tempétueuses ou blanches, la reine dit :

« Je vois toujours la Roumanie dans le soleil du premier jour où je l'ai vue. Le Danube s'étalait de turquoise et d'argent, les grandes silhouettes neigeuses des paysans trempaient dans le frisson de l'atmosphère rose. Des femmes qui filaient, droites et graves à leurs seuils, laissaient le fuseau tomber jusqu'à leurs genoux pour tendre leurs bras vers moi, pour m'accueillir. O les chers villages éblouissants, les routes sous les saules, les enfants aux yeux de fièvre et de splendeur, les pâtres enveloppés de manteaux velus, les douces villes interminables, avec vos maisons vertes et mauves, vos œillets et vos tournesols, tous je vous ai aimés dès ce jour-là, et je

*quelque chose qui romprait le silence de mon cœur lui ferait mal
quelque chose qui l'endormirait le ferait mourir. Quelque chose
qui l'aimerait le ferait espérer Et je supplie toute chose
de n'être rien pour lui, et de l'ignorer pour qu'il demeure
mystérieux et seul dans le lincoln que lui-même s'est
dissé.*

Carmen Sylva

Autographe de S. M. la Reine ÉLISABETH

Ayuntamiento de Madrid



S. M. LA REINE ÉLISABETH (CARMEN SYLVA)

Dessin original de M. N. GROPEANO

vous ai crié à tous : N'est-ce pas vous me permettrez de vous toujours chérir. »

Dès ce jour-là, cependant, elle put constater combien était confuse et rude la tâche qui s'imposait à elle. L'artiste, sans trêve, combattait la souveraine et, sans merci, la souveraine tentait d'anéantir l'artiste. Pour harmoniser les deux ardeurs en dispute, il fallut dévoiler la poète à ceux qui ne cherchaient que la reine, et à d'autres, se montrer reine malgré la poésie. Ce miracle de représenter une dualité contradictoire, CARMEN SYLVA l'a accompli. Sur tout le fastidieux souci du cérémonial, elle traîne avec grâce l'arôme des forêts, la saveur du vent et des tiges meurtries. Dans la nature, dans la musique, dans tous les tressaillements d'infini qu'elle éveille autour d'elle, elle découvre la loi et la forme de son devoir royal, dont elle ne songe pas plus à se plaindre qu'à s'affranchir.

Les journées de la Reine sont des journées de géant; l'orgue, le pinceau, l'aiguille, les audiences d'où l'on sort enivré par tant de lucide bonté et d'éblouissante intelligence, la plume, la machine Yost, l'entrevue avec quelque misère qui vient à elle incognito, tout cela prend un peu de sa chaleur et de son souffle, et cependant à tout cela, le lendemain, d'une ardeur sans pareille, elle est prête à crier : Me voilà!

HÉLÈNE VACARESCO.

NICOLAS II

RUSSIE



Le tsar NICOLAS II est monté sur le trône en 1894. Il succédait à son père ALEXANDRE III et était âgé de vingt-six ans. La même année, il épousait la princesse ALIX DE HESSE et la grâce apparue de la jeune souveraine adoucissait dans tout l'empire russe la profonde tristesse d'un grand deuil.

Il arrivait au pouvoir environné de toutes les sympathies. Tsarevitch, on l'aimait. Par son visage, il rappelait sa mère : il avait ses yeux bleus très doux. Et son cœur, épris de justice, était plein du sang paternel. On le savait instruit, ami des plus belles choses et des plus nobles rêves. On n'ignorait ni le fonds primitif, ni la soigneuse culture qui l'avait fécondé. De fait, ALEXANDRE III n'avait rien négligé

pour préparer son fils à la tâche suprême qu'il devait lui laisser un jour. Il le voulut — ce sont là ses propres paroles — « homme véritable, élevé pour les luttes de la vie dont les rois eux-mêmes et les empereurs connaissent les angoisses. »

NICOLAS II étudia surtout l'Histoire, la Géographie, l'Economie politique, le Droit, les Langues vivantes; puis les Sciences, pour lesquelles il manifestait des dispositions toutes particulières, Mathématiques, Physique, Chimie; puis les Lettres aussi, et l'un de nos maîtres les plus estimés, M. GUSTAVE LANSON, qui fut jadis le professeur de français du tsarevitch, pourrait dire comme il était goûté de son auguste élève lorsqu'il lui lisait, lui commentait, lui faisait apprendre quelque page des *Harmonies* ou des *Méditations*.

Il travaillait beaucoup, très régulièrement, curieux, énergique et docile. Il excellait de même aux exercices du corps : l'escrime, la boxe, le patinage, l'équitation. Enfin, un officier d'état-major l'initiait à l'art militaire. Et lorsqu'il eut ainsi atteint ses dix-huit ans, n'ayant guère quitté Pétersbourg que pour l'heureux séjour de Gatchina, à quarante-quatre kilomètres de Pétersbourg, où la Cour passait l'été, lorsqu'il eut appris tout ce qu'on peut savoir des hommes avant de les avoir éprouvés, il partit pour l'Extrême-Orient, ALEXANDRE III ayant souhaité qu'il s'en allât lui-même juger des mœurs et caractères des peuples, et s'exercer à déterminer, parmi tant de vérités humaines, la vérité la plus divine.

Lorsqu'il eut reçu la couronne, NICOLAS II se montra tel qu'il avait toujours été, simple et bon, et il s'appliqua dès lors, de toutes ses forces, avec toute sa conscience, à bien régner. Il ne plaignit jamais sa peine; il conserva, sans les modifier beaucoup, ses habitudes d'enfant exact et laborieux.

Levé à huit heures, il prend, à neuf heures, le thé avec l'impératrice. A neuf heures et demie il se rend à son cabinet



S. M. NICOLAS II

D'après une étude peinte de M. A.-Ph. ROLL.



S. M. l'Impératrice ALEXANDRA FEODOROVNA
D'après le portrait de M. GERVEX.

de travail, parcourt ou lit les grands journaux du monde entier, et donne à onze heures, après une petite promenade dans le parc autour du palais, audience à deux ministres par jour. Il reçoit également d'autres personnes — fonctionnaires, militaires, étrangers de marque, etc., qui sont introduites par groupes suivant un rigoureux protocole, non pas dans son cabinet de travail mais dans un grand salon affecté à cet usage. Le tsar qui en cette occurrence porte généralement le costume de colonel du régiment

PRÉOBRASJENSKY salue, se fait présenter les visiteurs, s'entretient quelques instants avec eux, sait pour chacun trouver sans peine le mot précis qui donne plus de prix encore à son affabilité charmante. Après quoi chacun se retire. L'empereur déjeune à une heure avec l'impératrice, puis fait avec elle dans le parc, une courte promenade en voiture. Ils rentrent. La réception reprend pour l'un et l'autre : des femmes de ministres, d'ambassadeurs, etc. pour l'impératrice ; des personnages de toute sorte pour l'empereur dont les audiences ne durent que jusqu'à quatre heures. A quatre heures il s'enferme dans son cabinet, seul jusqu'à huit heures, lisant les projets de lois, les rapports des gouverneurs des provinces, prenant directement connaissance des affaires de l'Empire. Il dîne à huit heures. Il est

bien rare alors qu'il n'y ait pas à la table de la famille impériale, quelques officiers, quelques membres de l'Université dont le commerce paraît particulièrement agréable aux souverains. A neuf heures, — à dix heures s'il y a du monde, — le tsar se retire et se remet à travailler jusqu'à minuit. L'impératrice souvent fait de la musique, de la tapisserie, ou dessine auprès de lui.

Très religieux, ils donnent à leurs sujets l'exemple d'une piété scrupuleuse, et vont à l'Eglise chaque dimanche.

L'empereur aime les arts. Dans les rares et brefs loisirs que lui laissait sa vie publique, une de ses distractions favorites était de faire exécuter à la Cour les plus belles pages de la musique française et de la musique russe, qu'il préfère à celles de l'École allemande, y compris les œuvres de WAGNER. Il est aussi collectionneur et recherche les beaux meubles anciens, qu'il connaît fort bien.

Excellent tireur, il ne se plaît guère pourtant qu'à la chasse à courre. L'autre, sans doute, est une source de mélancolie ; sans doute ne peut-il oublier le temps où libre adolescent sans souci, par les merveilleuses forêts attendant au parc du cher château de Gatchina, il chassait l'ours avec son frère le grand duc GEORGES et son père ALEXANDRE III.

L'heure est grave. Ce n'est ni le lieu ni l'instant d'établir à la hâte un jugement dont les bases incertaines ne peuvent encore être affirmées. Il est plus que jamais malaisé de devancer les événements, et d'en prophétiser l'histoire. Mais ce qu'on peut dire en toute certitude, ce qui, quoi qu'il arrive, ne serait nullement contesté, c'est que cet empereur est toujours apparu à ceux qui l'ont approché comme un « homme véritable », conscient, affectueux, sincère, auquel son bonheur, parmi les siens, les jeux de ses petites filles sur le gazon des pelouses, inspiraient l'immense besoin du bonheur universel, et qui méritait, par ses paroles et par un acte mémorable, le nom d'Empereur de la Paix.

RENÉ MAUGLAS

SERBIE



La vie que l'on mène au Konak de Belgrade se ressent des époques différentes de l'existence de PIERRE I^{er}. Né sur les marches du trône, le roi PIERRE à quatorze ans avait commencé la douloureuse épreuve de l'exil, qui toutefois ne put longtemps maîtriser la vivacité de son caractère, son irrésistible penchant pour tout ce qui était activité, vie intense, sport, amusement. A dix-neuf ans le prince PIERRE KARAGEORGEVITCH entra à Saint-Cyr et en sortit avec le grade de sous-lieutenant, à la veille juste de la guerre franco-allemande. Il prit du service dans la légion étrangère et supporta les souffrances de l'année terrible avec un inlassable stoïcisme, une bonne humeur jamais démentie, une noble vaillance mise au service du seul désir de servir sa patrie d'adoption. Prisonnier des Allemands, échappé, repris, échappé à nouveau, blessé, enfin réfugié en Suisse avec l'armée de BOURBAKI, le roi PIERRE, la paix signée, revenait à Paris et redevenait l'âme d'une élite de joyeux viveurs.

Lassé de ce tourbillon de plaisirs, le prince PIERRE, épouse la fille aînée du PRINCE DE MONTÉNÉGO, la pauvre princesse ZORKA, morte en donnant le jour au prince ALEXANDRE, le second fils du roi de Serbie. Confiné à

Cettigne, l'officier de 1870, le membre du Jockey-Club, l'habitué du Grand 16, se transforme en homme de science, avide d'apprendre, et consacrant aux lectures et à l'étude les longues heures qu'il est de bon ton à Cettigne d'employer en palabres et en parties de whist.

Devenu veuf, désormais sans attaches à la cour monténégrine, le roi se fixe à Genève où il se lie avec tout ce qui pense, calcule et travaille, sans pour



S. M. PIERRE I^{er}

Dessin original de M. CONSTANT LEGEN

cela cesser d'être bon sportsman et tireur émérite, qui gagna plus d'un prix au tir fédéral.

Au Konak de Belgrade un luxe très sobre, malgré certains meubles viennois, un luxe riche et calme qui proteste presque dans l'arrangement théâtral du palais construit par MILAN OBRENOVITCH. Partout un ordre mathématique, le rouage domestique remonté militairement, les ordres à peine indiqués, compris, exécutés par des machines à servir. Et cette règle militaire, le roi l'applique autour de lui, strictement, sans exemption pour qui que ce soit, et le prince royal s'est vu dernièrement infliger dix jours d'arrêts qu'il a dû aller faire à la forteresse, pour un acte d'indiscipline qu'il aurait été facile de faire passer pour une peccadille.

Tous les matins, dès le jour levé, PIERRE I^{er} fait une longue promenade à cheval, de préférence sur un cheval difficile, dangereux même, avec une demi-heure de trot sans étrières. Après les affaires expédiées, le roi ressort à pied, très rarement accompagné d'un aide-de-camp, accessible à tous, parlant avec les petits marchands, et s'amusant même comme son aïeul à faire « causer » les dames du marché de Belgrade.

Au repas de midi seulement il voit les enfants, dont il surveille les études avec un soin jaloux: ce sont le prince héritier, le prince ALEXANDRE, ses fils et son neveu, le

prince PAUL. La princesse HÉLÈNE, la fille du roi, passe la majeure partie de l'année auprès de sa tante, la reine d'Italie. Quelques instants de causerie après le repas assez intime, malgré l'étiquette rigoureusement observée, puis le roi va faire la sieste, car Belgrade est aux portes de l'Orient, tandis que les enfants, passionnés de sport, tous trois, s'en vont au manège ou à la salle d'armes. Les audiences, les affaires de l'État occupent l'après-midi, qui ne se termine jamais sans encore une promenade, au cours de laquelle le roi emmène presque toujours l'héritier.

Après le souper, le roi parfois fait une partie de whist, mais préfère la causerie, puis se retire de très bonne heure pour être le lendemain le premier levé au palais.

PIERRE I^{er} n'a qu'une passion, mais terrible, exigeante, inexorable : la cigarette. Lors du couronnement, à l'interminable cérémonie, tous plaignaient le roi si longtemps debout sous le lourd manteau et la couronne, aux mains le poids du sceptre et du globe. La cérémonie enfin terminée, l'héritier s'avançant vers le roi lui demanda : « Vous devez être bien fatigué, mon père ? — Fatigué ! dit le roi, je ne le suis pas, mais pense, voilà quatre heures que je n'ai pas fumé, cela ne m'est encore jamais arrivé, je crois. »

G. DAVENAY

SUÈDE

OSCAR II



Parmi tous les hommes auxquels est dévolu l'écrasant honneur de diriger ou de surveiller l'évolution du faisceau de destinées humaines entrelacées qui constitue la vie d'un peuple, il est peu de figures aussi attachantes, aussi séduisantes que celle de S. M. OSCAR II, roi de Suède.

Il ne convient pas d'insister ici sur la vénération et la sympathie dont ses sujets l'ont toujours entouré : On y peut voir le tribut de reconnaissance dû à la noblesse et à la conscience que le roi OSCAR a toujours apportées à l'exercice de ses prérogatives souveraines, dans la conception et l'accomplissement de ses devoirs royaux; mais ce qui est plus caractéristique et plus impressionnant, c'est l'élan d'affection, de tendresse même, c'est l'amour profond, vibrant, dont tressaillent tous les cœurs lorsque le roi OSCAR s'avance en souriant au milieu de ses concitoyens, sans appareil, presque sans escorte, lorsqu'il va au milieu de la population et lui parle en ami éclairé et bienveillant de ses intérêts les plus proches, les plus simples, les plus humbles.

Plus caractéristique encore est l'affectueuse sympathie dont cette haute personnalité est universellement entourée, en dehors de sa patrie : Partout où son imposante silhouette est apparue, elle a conquis tous les cœurs, et les clameurs d'enthousiasme qui ont entouré le roi de Suède lors de ses dernières visites en France ne datent pas déjà de si loin que leur écho ne puisse dans les mémoires resurger hors des brumes, hélas ! conquérantes du passé.

Enfin bien souvent dans de grands dissentiments historiques, dans des situations politiques qui paraissaient désespérées par suite des sentiments nationaux contradictoires qu'il importait de ménager, des intérêts semblables mais opposés qu'il semblait impossible de concilier, le roi OSCAR, en désespoir de cause, a été choisi comme arbitre suprême, et jamais l'espoir que l'on avait ainsi mis en lui ne fut déçu; toujours il a su

S. M. OSCAR II

Dessin original de M. HAGBERG

QUAND ?

Quand verrons-nous jaillir des neiges désolées
L'humble germe d'espoir que le mortel attend ?
Quand verrons-nous surgir en larges envolées
Tout ce que notre cœur croit, désire et comprend ?

Quand id verrons-nous sourire aux âmes esseulées,
Sous un ciel sans nuage, un monde rayonnant ?
Quand verrons-nous enfin les ombres affolées
Devant l'astre vainqueur, mourir en frissonnant ?

C'est ainsi qu'un poète interroge sa lyre,
Mais l'insensible airain se refuse à prédire,
Par l'éternel désir en vain sollicité.

Car les ombres du temps nous cachent de leurs ailes
L'aube de l'avenir, qui plus tard se révèle,
Par le vouloir du Maître, immortelle clarté.



När ?

När skjuter åndligt upp en gränad drifva
Den späda brodd, hväfter längtan ser ?
När skall oss tidsoraklet svaret gifva
På allt hvad hjertat anar, tror och ber ?

Hur länge dröjer det, tills tanken finner
Molnrensad himmel, hväldat kring jordens spår ?
Hvad står väl tidens ur, när ljuset vinner
Den sista segern öfver nattens här ?

Så fragar Siarn, mot sin harpa lutad,
Men ej dess gyllne sträng sig rör till svar
Af stundens önskingar förgäfvos mutad.

Tidstocknet dolt i dunkelt sköte har
Den stora framtid, som en gång beslutad
Blir evig klarhet, tänd af ljusets far.

Onar.



trouver le chemin pacifique, la grande voie d'entente et de concorde, lorsqu'il semblait que l'ouragan des passions eut effacé les plus étroits sentiers.

C'est qu'avant tout le roi OSCAR est resté sur le trône un homme et un artiste; voilà la simple et grande raison de la sympathie et de la confiance émues dont il est unanimement entouré : Sa sensibilité artistique si vibrante lui a donné le regard toujours ouvert sur les douleurs et les misères humaines, la parole consolatrice et secourable en face de tout ce qui est malade ou blessé. Averti par son instinct si profondément humain des misères qu'elle recèle, il a senti en artiste la grandeur, la noblesse, la beauté de la vie; et toute sa pensée, a été tendue vers la conciliation de ces deux visions : il a cherché à conformer la réalité à l'idéal rêvé, très proche d'ailleurs, car très humain; il a souffert comme d'une blessure de chaque entrave mise devant lui au libre et harmonieux développement du vrai, du beau, du bien, et a toujours lutté de toute son énergie pour leur affranchissement et leur triomphe définitif. C'est précisément cette spontanéité et cette intensité dans l'élan généreux qui caractérisent avant tout le cœur du vieux roi : C'est la passion qui brûle dans son sein pour le bonheur de ses semblables qui lui attire si subitement et si instantanément leur sympathie; une sorte de communication fluidique les unit à l'instant, l'amour appelle l'amour.

C'est aussi son tempérament d'artiste qui a donné à son esprit la noble indulgence, la calme grandeur, la pénétrante vision qui en sont les caractères premiers, qui en font la particulière saveur. Sans doute, aucun monarque ne possède actuellement une culture académique sûre comme la sienne, et comme elle étendue à toutes les branches du savoir, mais c'est surtout son éducation d'art qui lui a donné l'occasion de développer un sens historique singulièrement pénétrant, et une vue libre, dominatrice de toutes choses humaines : c'est l'art qui lui a permis de s'abstraire des contingences immédiatement voisines, et de bâtir son monde d'impressions bien au-dessus de la sphère froide et restreinte des intérêts politiques : Regardant de plus haut, il voit plus net et plus loin. Or cette haute vision a laissé dans l'âme du roi OSCAR une foi inébranlable dans le rôle prépondérant des puissances bonnes en ce monde, la confiance la plus absolue dans le triomphe de tout ce qui est grand, beau, noble. Dans le poème sur Kronborg, on lit cette profession de foi :

*La noblesse de la vie ne peut succomber dans la lutte,
Même si elle disparaît un instant :
Elle a son printemps et son automne comme tout ici-bas
Son hiver aussi et sa floraison estivale,
Mais jamais elle ne meurt. Non! étant toute vérité,
Elle déploie ses ailes avec une force céleste,
Et le sceau de l'éternité sur sa poitrine
Est la marque de victoire qu'elle a reçue d'en Haut!*

Cette foi optimiste, basée sur une vaste culture intellectuelle et sur un tempérament particulièrement sensible, a marqué toute la vie du roi OSCAR d'un autre caractère dominant : la simplicité, simplicité à la fois nuancée d'énergie et de tendresse : En toutes circonstances, le Roi a appliqué cette maxime d'un de ces derniers poèmes :

*« Laisse la flatterie aux sots
Et n'écoute pas la menace. »*

Malgré l'étiquette il a su, franchement et simplement, voir la réalité en face, prendre et exécuter une décision purement

humaine, indépendante des conventions, des usages, des protocoles; et toute son allure est d'une belle énergie, participant à la fois de la carrure du soldat, de la tendresse émue du poète. Est-il reçu au Vatican par le pape LÉON XIII en solennelle audience? Sans nul souci du cérémonial tant de fois séculaire, le roi va droit au Saint Père et l'embrasse sur les deux joues; les cardinaux s'effarouchent, mais le pape est séduit par un élan si sincère.

Etant à Nice, il y a longtemps, sous l'Empire, et se promenant sur la route de l'Observatoire, il voit des chevaux emportés sur le chemin de la Corniche, qui à cet endroit, côtoie l'abîme; dans la voiture une femme et deux enfants hurlent d'effroi; au grand effroi de sa suite, le roi, alors prince, se précipite à la tête des chevaux, se laisse traîner et parvient à les maîtriser. Il reçoit la médaille de sauvetage, et le ruban tricolore n'a jamais quitté sa poitrine; de ses innombrables décorations, c'est celle qu'il préfère, c'est aussi celle qui le synthétise le mieux, puisqu'elle symbolise le dévouement fraternel, la maîtrise de soi-même et l'indomptable énergie.

Ces qualités, souverainement humaines, qui ont déterminé toute la vie du roi OSCAR, se retrouvent au même degré dans ses productions intellectuelles. Amant éperdu de la vie, le roi devait s'adonner avec ferveur à tous les cultes de la beauté, à tous les arts. Il n'y a pas manqué. Mais c'est à la poésie, le plus souple, le plus évocateur et à la fois le plus précis des arts, qu'il a confié le soin d'exprimer son âme, vérifiant à nouveau la maxime connue :

*Of all the arts in which the learned excel
The first in rank is that of writing well.*

L'œuvre littéraire du roi OSCAR est une fidèle image de sa vie tout entière; c'est le même hymne à la Vie, à l'Action, au Devoir librement consenti, joyeusement accompli. C'est une nouvelle expression de son amour pour la nature, le ciel, la terre et la mer, la mer qu'il aime par dessus tout, la mer âpre et brumeuse, l'éternelle indomptée,

*La glauque Dété qui, des milliers d'hivers,
A battu les rochers de la Scandinavie.*

ainsi que prélude son très beau poème sur « la Baltique ». C'est un écho vibrant de toutes les joies et les douleurs humaines, des rêves d'amour, de bonheur et de gloire, des ivresses de l'espérance, des navrances de la désillusion. Surtout c'est le même verbe d'encouragement, de foi robuste dans le triomphe suprême sur les Forces Mauvaises.

Du reste, toute cette œuvre poétique, d'ailleurs fort importante, peut se résumer comme la vie elle-même du roi OSCAR en sa courte mais caractéristique devise :

*« Par dessus l'abîme, vers les sommets. »
(Ofver djupen, mot højden.)*

Unies dans cet effort perpétuel d'élévation, la vie et l'œuvre du roi se sont mutuellement pénétrées, en sorte que rien d'humain n'est resté étranger au poète, et l'homme a été marqué du sceau merveilleux de la Beauté : Sa personnalité a resplendi infiniment de cet amour du Vrai, de cette joie du Beau, de cette volonté du Bien qui n'appartiennent en propre qu'à l'Artiste, parce que lui seul est capable d'en vibrer jusqu'aux fibres les plus intimes et d'y conformer sa vie tout entière non par devoir, mais par amour!

MAGNUS SYNNESTVEDT

TURQUIE

ABDUL-HAMID



Cette figure est, entre toutes, mystérieuse et attirante. Mais elle demeure enveloppée de mensonges. ABDUL HAMID n'a connu jusqu'ici que des adulateurs ou des pamphlétaires. Il n'a pas eu d'historien. Sa figure a suggéré des embellissements ou des caricatures. Le portrait reste à faire.

Entre les flatteries des uns et les violences des autres, essayons d'esquisser ici sa physionomie, et de faire connaître sa vie intime. Il ne s'agit pas de résumer ses vingt-cinq ans de règne ni de porter un jugement sur ses actes. Contentons-nous de soulever un coin du voile qui cache ce personnage redoutable. Oublions qu'il est sultan, khalife ou padischah, pour ne voir en lui qu'un homme.

Mais, ici encore, que de fausses légendes !

Les choses d'Orient prêtent aux travestissements prestigieux. Tout ce qui se passe derrière les *moucharabiés* des fenêtres closes devient roman ou aventure. On a donc raconté sur l'Homme de Yildiz mille histoires invraisemblables. Ses ennemis nous ont montré je ne sais quelle figure farouche et sanguinaire ; ils nous ont dépeint une sorte d'halluciné, en proie à de perpétuelles terreurs, hypnotisé par la vision d'imaginaires révoltes, et répondant par un arrêt de mort à chaque dénonciation.

Voilà la légende ; voici la vérité :

ABDUL HAMID est monté sur le trône dans des circonstances difficiles à oublier. Son frère et son oncle venaient, à trois mois d'intervalle, de perdre le pouvoir dans des conditions émouvantes ou tragiques. Il n'est pas surprenant que la vision de ces scènes violentes trouble parfois son esprit et lui inspire de salutaires défiances. Mais il n'est pas du tout l'homme pusillanime qu'on a voulu dépeindre. On l'a bien vu, en deux circonstances mémorables.

Il y a trois ans, un tremblement de terre se produisit pendant la cérémonie du baise-main, qui a lieu au palais de Dolma Baghtché. La secousse fut si violente que tous les assistants furent effrayés. On vit des généraux se sauver par des fenêtres. Le sultan resta impassible et sut donner à tous ces timides une belle leçon de calme et de tenue.

Il y a quelques mois — le 21 juillet 1905 — lors de l'attentat de Yildiz qui faisait 50 victimes à quelques pas du



S. M. ABDUL HAMID

Dessin original de M. HENRI LÉON

Sultan, celui-ci fit preuve du même sang-froid. S'il est vrai qu'il eut peur, comme tout le monde, il n'en laissa rien paraître. Il garda une attitude pleine de crânerie et daigna même témoigner une ironique bienveillance à de vieux maréchaux qui n'avaient pas su cacher leur poltronnerie.

Ces deux circonstances, bien faites pour trahir un tempérament, ont affirmé le courage du Sultan ou du moins son merveilleux empire sur lui-même. Si celui-là est peureux au fond, il sait admirablement se maîtriser, pour garder devant ses sujets l'allure qui convient à un roi.

Voyons maintenant quelle est l'existence intime de ce roi :

Levé dès l'aube, tant en hiver qu'en été, le Sultan se met aussitôt au travail. Il commence par lire les rapports de police qui lui parviennent directement par son secrétariat spécial ou par les *bekdjis* (veilleurs) du palais. Puis arrive le premier secrétaire politique, TAHSIN PACHA, qui lui soumet les pièces officielles émanant de la Porte, des ministères ou des provinces. Car le Sultan voit tout, connaît tout, règle tout, jusque dans les moindres détails. Ce premier travail dure sans interruption jusqu'à l'heure du déjeuner, qui a lieu entre 10 heures 1/2 et 11 heures. Le Sultan ne prend pas de premier déjeuner. Il se contente d'un petit café noir à la turque. Du reste, il est fort sobre. Il mange peu, et ne boit que de l'eau. Sa cuisine personnelle est séparée de toutes les autres. Les plats sont préparés sous la surveillance d'un fonctionnaire de toute confiance, MAZHAR BEY, directeur des cuisines impériales, lequel est surveillé lui-même par OSMAN BEY, *Kilardji bachi*, fonction qui équivaut à celle d'Économe impérial. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour l'eau. Les deux sources de Ketché, à deux kilomètres d'Eyoub, le faubourg cher à LOTI, et de Gueuz Tépé, près de Scutari, ont l'honneur de fournir la boisson du Padischah. Ces deux fontaines sont gardées militairement. L'eau est transportée au palais dans des dames-jeannes hermétiquement cachetées par l'officier supérieur commis à cette garde. C'est en réalité le seul point sur lequel la surveillance ne se relâche jamais.

Après le déjeuner, le souverain prend un peu de repos. Puis il se promène dans son parc. Ce parc est immense. Il a englobé petit à petit toute une forêt. Il contient des pièces

d'eau où évoluent des bateaux à vapeur et de longues allées où peuvent se mouvoir des voitures et des automobiles. A son dernier voyage, le khédive a offert à son souverain un teuf teuf dernier modèle, venant d'une des grandes maisons de Paris. Le Sultan a fort admiré cette machine, l'a fait monter devant lui, a ordonné qu'on la fit mouvoir à toute allure. Mais quand il s'est agi de prendre place sur l'auto, il s'est abstenu. Il y viendra peut-être; mais il n'y est pas encore venu.

La récréation finie, ABDUL HAMID revient à son cabinet de travail. Sauf une légère interruption pour son dîner, à la fin du jour (5 heures en hiver, 7 heures en été), le souverain ne quitte son bureau que pour se coucher. Or il se couche presque toujours longtemps après minuit, jamais avant 11 heures. En accaparant tous les privilèges de l'autocrate, il a voulu en assumer aussi toutes les charges.

Elevé dans une systématique ignorance, comme tous les princes ottomans appelés à régner, il se montra dès le premier jour résolu à apprendre tout ce qu'il ignorait. Il fit aussitôt appeler un jeune fonctionnaire qu'il ne connaissait pas personnellement mais dont il avait entendu vanter l'instruction solide et lui dit :

— SAÏD BEY, j'ai besoin de vous. Avant de gouverner, je veux connaître mon métier. Vous allez me l'apprendre.

Et l'initiation commença. Ce tête à tête avec le professeur durait jusqu'à quinze heures par jour, jusqu'à ce que le Sultan dit :

— Je commence à comprendre.

C'est alors seulement qu'il se mit à gouverner. Pour récompenser son précepteur, il en fit bientôt un grand vizir. Ceci n'est pas un conte. Il s'agit de SAÏD PACHA, dit KUTCHUK SAÏD, ou le petit SAÏD, qui a eu cinq ou six fois le sceau de l'empire, et qui garde encore la confiance du maître, même après une fugue mémorable à l'ambassade d'Angleterre — il y a juste dix ans. Bientôt d'ailleurs SAÏD PACHA devait s'apercevoir que son impérial élève n'avait que trop profité de ses leçons. Il connaissait si bien l'art de gouverner qu'il dispensait de ce soin ministres et grands vizirs.

La somme de travail accompli par ce souverain est à peine croyable. Après avoir pris connaissance des affaires diplomatiques, il garde assez de temps pour s'intéresser aux pires futilités. Nul mieux que lui n'est au courant des petits potins de la ville. Sur des plans très détaillés, il regarde se mouvoir la vie de ses sujets, dont il pénètre les intérieurs et les habitudes. Il connaît mieux qu'aucun ingénieur la topographie de Constantinople. Et il ne manque jamais une occasion d'affirmer la sûreté de ses informations.

Récemment, un ambassadeur sollicitait de lui, en faveur d'un hôpital français, un petit terrain destiné à la construction de quelques pavillons nouveaux.

— Mais ce n'est pas un *petit terrain*, répliqua très vivement le Sultan. Il doit représenter tant de mètres carrés.

Et comme l'ambassadeur paraissait surpris de l'évaluation, ABDUL HAMID demanda du papier et une plume. Séance tenante, il esqua un plan des lieux, d'une invraisemblable précision.

— Il doit y avoir là tant de mètres, dit-il. (Vérification faite, le calcul était d'une exactitude déconcertante.)

Ajoutons que les bonnes sœurs n'y perdirent rien. Non seulement le terrain leur fut donné, mais encore le Sultan voulut faire construire lui-même à ses frais le mur de clôture, surmonté d'une belle grille qu'il avait fait forger d'après un de ses dessins. Et sur le portail des nouveaux bâtiments, on peut lire une double inscription, en turc et en français, relatant le souvenir de ce don.

Donc le Sultan travaille beaucoup et dort peu.

Quelles sont ses joies?

Les Occidentaux, sur lesquels exerce une singulière attirance la perspective des harems, seront peut-être étonnés d'apprendre qu'ABDUL HAMID, qui dispose d'un nombre illimité de femmes et d'odalisques, a volontairement renoncé, ou à peu près, à ces sortes de distractions.

Il a aujourd'hui 63 ans, étant né le 22 septembre 1842; il est de santé frêle. Cela seul suffirait à expliquer ce sage renoncement. Mais on dit qu'il a toujours été très modéré, dans ces sortes de jouissances. Quand mourut HASSAN PACHA, le dernier ministre de la marine, qui avait entretenu le plus beau harem de Constantinople et n'en avait jamais oublié le chemin dans un âge fort avancé, le Sultan dit de lui, en guise d'oraison funèbre :

— « Il a oublié le proverbe turc : Il ne faut pas étendre sa jambe au delà de la couverture. »

Au demeurant, ABDUL HAMID est bon pour ses femmes. Il est bon pour ses enfants. Il les aime d'un amour bourgeoisement tendre. Il y a quelques mois, son dernier fils, MEHMED EFFENDI, était atteint d'une hernie. Le Sultan oubliait toutes les affaires publiques pour ne songer qu'à son enfant. L'an dernier, il éprouva des angoisses profondes, au moment du drame de famille qui se produisit chez l'une de ses filles mariée à KEMALLEDINE PACHA, aujourd'hui exilé à Brousse. La princesse et son jeune enfant présentaient des symptômes d'empoisonnement. Le Sultan suivait les consultations des médecins avec une fébrile anxiété.

Sur son esprit, peuplé de songes, l'idée religieuse est profondément inculquée. C'est un trait de ressemblance de plus qu'il a avec PHILIPPE II et LOUIS XI, les deux souverains auxquels on peut le comparer, dans l'histoire.

Il vit dans son bureau de travail, gardant toujours, dans son œil voilé d'ennui, un air de dignité mélancolique dont tous les diplomates et les favorisés des audiences ont subi le charme : Il parle, et sa voix est claire, nette, sympathique. Il écoute. Il a même cette qualité, rare chez un souverain : il sait écouter. Et son attention est bienveillante.

Ce qui a fait naître les fâcheuses légendes, c'est l'abus de l'espionnage, qui n'est peut-être pas uniquement de son fait, mais qui est bien, malheureusement, la caractéristique et la plaie de ce régime.

Quel sera pour lui le jugement de l'histoire? Ce n'est pas le moment de le dire. Mais il est certain que c'est un homme.

VIATOR



Les Beaux-Arts

GALERIE GEORGES PETIT : LES PORCELAINES DE CHAPLET ET LES POTERIES DE LENOBLE. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

GALERIES ARTHUR TOOTH ET SONS : EXPOSITION DE PASTELS, PAR ARTHUR WARDLE ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

L'année 1905 s'est terminée, pour les beaux-arts, par le grand succès de l'exposition ouverte à la galerie GEORGES PETIT, des porcelaines flammées du maître vénéré E. CHAPLET, et des poteries sableuses de grand feu, à couvertes feldspathiques, que son disciple, M. E. LENOBLE, montrait au public pour la première fois.

S'il ne s'était agi, en effet, que de montrer des pièces de lui, des pièces que le public n'a pas encore vues et qu'il achevait au moment où il perdit la vue presque complètement, je crois bien que CHAPLET ne se serait pas laissé tenter, en dépit de l'insistance de ses meilleurs amis. Mais CHAPLET a un disciple, LENOBLE, à qui il a voulu apporter l'appui de son grand talent et de sa réputation si méritée, au moment où il sort pour la première fois des poteries de son atelier. Et c'est ainsi que nous avons eu la bonne joie d'assister, en l'exposition récente, au soir d'un des plus beaux talents que l'art céramique ait produits au XIX^e siècle, et au matin d'un artiste dont le nom, j'en forme le souhait, sera glorieux pour le XX^e siècle.

Point n'est besoin de rappeler la carrière de CHAPLET : on sait que, depuis près de quarante ans, il ne s'est pas fait une découverte dans la céramique française, où l'on ne retrouve l'initiative de CHAPLET. En 1900, son exposition fut triomphale, et c'est un écho de ce triomphe que l'exposition qui vient de s'achever chez GEORGES PETIT, apporta au cher artiste.

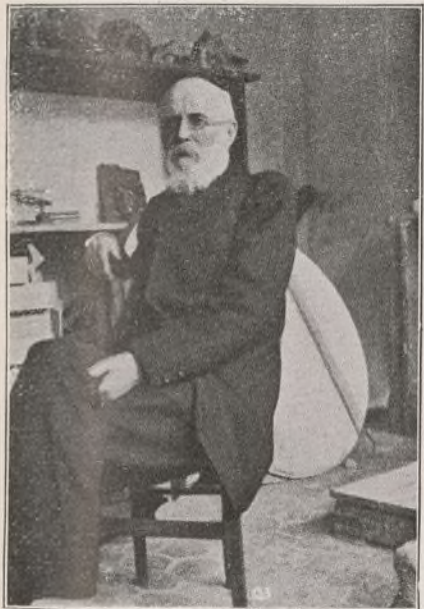
Par l'harmonie et la noblesse de ses formes, par la qualité exceptionnelle de ses émaux obtenus à de très hautes températures, dans des fours dont il a dirigé lui-même la construction et les dispositifs spéciaux, par la beauté même de sa matière, CHAPLET a mis un demi-siècle à conquérir, dans la céramique française cette première place, amplement méritée.

Pour l'arrêter en pleine maturité de talent, il n'a pas fallu moins que le mal implacable qui le priva de ses yeux, comme si le feu avait voulu se venger de ces yeux si patients à guetter et si experts à saisir son secret !

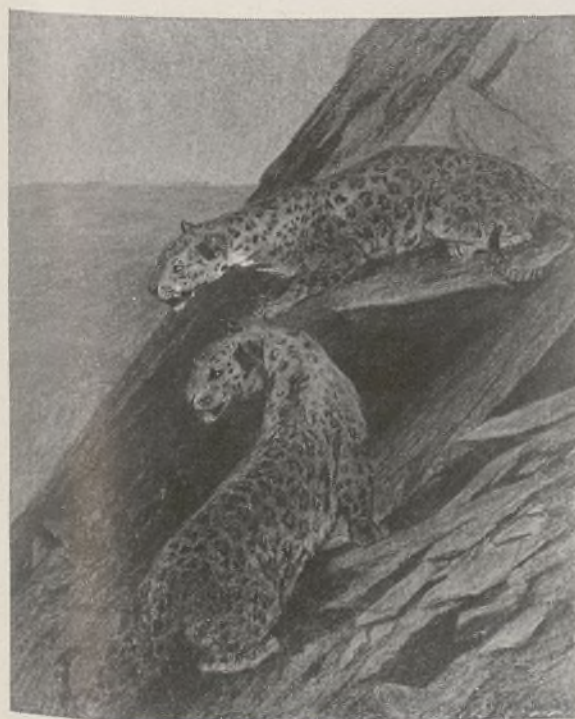
D'ailleurs, qu'on examine un à un ses pots, petits et grands, ses coupelles et ses plats, et qu'on dise s'il existe en un autre pays un céramiste d'aujourd'hui capable d'une plus belle technique, d'une plus belle sûreté de réalisation, d'une plus haute inspiration dans l'accord de ses formes, de sa matière et de ses émaux ! Les mots sont désormais inutiles pour louer CHAPLET ; il est le maître devant

l'œuvre duquel on s'incline avec ferveur : il n'y a guère que les jaloux pour le méconnaître, et les ignorants pour l'oublier.

Quantaux poteries de LENOBLE, si différentes de celles de son maître, elles ont pleinement réussi auprès des amateurs : des lignes simples, un décor délicat et sobre, et une matière qui devient précieuse par le travail qui l'œuvre et par le feu qui la transforme, telles sont les qualités primordiales qui se révèlent dans cette



LE MAÎTRE POTIER CHAPLET dans son atelier



LÉOPARDS A L'AFFUT D'après un pastel de M. A. WARDLE

production nouvelle, à laquelle un bel avenir est réservé.

♦♦

MM. ARTHUR TOOTH et SONS ont recommencé la saison artistique en ouvrant leurs coquettes galeries du boulevard des Capucines avec une très curieuse exposition de pastels de M. ARTHUR WARDLE.

M. WARDLE n'est pas de ceux qui se contentent de prendre pour modèle une fleur plongée dans un demi-verre d'eau. Il lui faut un spectacle d'une plus large envolée et, à voir les pastels qu'il expose, on est amené à penser qu'il est l'ami des fauves. Ce sont en effet des fauves qu'il représente, lions et tigres, léopards et jaguars, éléphants et macao, ours polaires et puma, et quelques autres personnages de pareille importance et de caractère également difficile.

Ce sera l'un des mérites de M. ARTHUR WARDLE d'avoir interprété les fauves dans des paysages pittoresques, avec les caractères de race qui leur sont propres ; or, l'on ne peut arriver à cette vérité et à cette intensité d'expression, qu'après une étude approfondie de l'ostéologie, et une application patiente et répétée du dessin. Dans l'allure, dans l'attitude des grands félins, il y a des indications typiques qu'on ne peut surprendre que si l'on a longtemps observé les ressorts de leur musculature prête à l'action, et les complexités manifestes de leur instinct toujours en éveil.

Aussi l'exposition des pastels de M. ARTHUR WARDLE est-elle pleine d'enseignements pour les animaliers d'aujourd'hui, et il faut savoir gré à MM. ARTHUR TOOTH et SONS d'avoir, pour quelque temps, donné l'hospitalité à ces œuvres d'un art si personnel, dans leur galerie où ils sont accoutumés de montrer les admirables estampes qui ont fait leur porte-feuilles célèbres auprès des amateurs de l'ancien et du nouveau Continent.

L. ROGER-MILES



Chronique Musicale

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦
OPÉRA : LA RONDE DES SAISONS ♦♦♦♦
OPÉRA-COMIQUE : LA COUPE ENCHAN-
TÉE ; LES PÊCHEURS DE SAINT-JEAN.

La Société des Concerts du Conservatoire, que son culte traditionnel des grands classiques n'empêche pas d'accueillir et d'exécuter les maîtres modernes, a cette année inscrit à ses programmes les noms de SAINT-SAËNS, FRANCK, GABRIEL FAURÉ, DEBUSSY, P.-L. HILLEMACHER, GEORGES HUE, ALBÉRIC MAGNARD, RIMSKY-KORSAKOFF, VINCENT D'INDY. L'Ecole française est ainsi brillamment représentée dans ses tendances les plus diverses, et l'on ne peut qu'applaudir à un aussi large éclectisme.

Le premier concert comprenait comme œuvres principales la Symphonie héroïque, de BEETHOVEN, et la Symphonie pour piano et orchestre, sur un thème montagnard, de VINCENT D'INDY.

Il serait superflu d'analyser le chef-d'œuvre de BEETHOVEN ; félicitons seulement M. GEORGES MARTY et son admirable orchestre, pour la grandeur et la simplicité de leur interprétation. Très brillante exécution aussi de la Symphonie sur un thème montagnard, la belle œuvre de M. d'INDY. La partie de piano, confiée à l'éminent artiste ALFRED CORTOT, lui valut un vif succès.

Au troisième concert, après une jolie symphonie de HAYDN, nous eûmes le plaisir d'entendre le jeune violoniste JULES BOUCHERIT qui joua avec beaucoup de charme et une sûre virtuosité le premier concerto de SAINT-SAËNS. Le prélude à l'*Après-Midi d'un Faune*, de CL. DEBUSSY, (première audition au Conservatoire) étonna quelque peu une partie du public, qui sans doute ne connaît PELLÉAS et le Quatuor à cordes du même auteur que par ouï-dire.

La majorité pourtant se laissa séduire par cette musique si délicieusement colorée, dont les mélodies fuyantes s'étirent nonchalamment et s'enchevêtrent en harmonies aussi savoureuses qu'inattendues. — Dans le treizième psaume de LISZT, dont l'orchestre et les chœurs rendirent à souhait la superbe envolée, l'excellent ténor EMILE CAZENEUVE fit valoir sa jolie voix et son impeccable diction. Le concert se terminait par la *Suite en ré* de BACH, dont le célèbre aria produisit comme toujours une profonde impression.

♦♦♦

Pour terminer l'année 1905, l'Opéra nous offrait un ballet de MM. CH. LOMON et HANSEN, musique de M. HENRI BUSSE : *La Ronde des Saisons*. La variété des tableaux, qui se succèdent assez rapidement et la nécessité presque constante pour le musicien d'avoir des rythmes très nettement, très strictement marqués, ne permettaient pas à M. BUSSE de développer beaucoup le caractère descriptif des saisons. Il nous fit entendre une agréable musique, aisée et souple, curieusement rythmée et d'une orchestration fort intéressante. La délicieuse Mlle ZAMBELLI et Mlle L. MANTE, un jeune Tancrede d'élégante allure, furent très applaudies. Ajoutons que M. BUSSE dirigeait l'orchestre avec la sûreté qu'on lui connaît.

On nous annonce pour 1906 *Rhamsès*, poème de M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX, musique de M. PAUL VIDAL.

♦♦♦

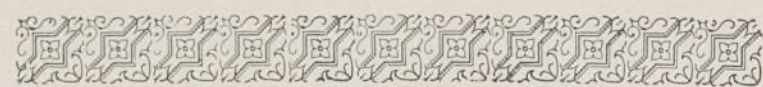
Sur un livret en un acte, tiré par M. MATRAT, du conte de LA FONTAINE, *La Coupe enchantée*, M. GABRIEL PIERNÉ a exercé sa verve légère et spirituelle ; joué et chanté avec entrain, ce charmant petit ouvrage a beaucoup plu.

Le livret de M. HENRI CAIN, *Les Pêcheurs de Saint-Jean*, présentait des situations dramatiques que M. WIDOR a traitées avec beaucoup de vigueur. Le deuxième acte surtout, avec son chaleureux duo et la scène finale de l'ivresse, est d'une très émouvante intensité. A noter encore, dans cette partition toujours intéressante, l'ouverture, où sont déchainées, avec une belle maîtrise, toutes les puissances sonores de l'orchestre. Elle fut admirablement exécutée, sous la direction de M. RUHLMANN. Mmes CLAIRE FRICHÉ et COCYTE, MM. SALIGNAC et VIEULLE, dans les quatre rôles principaux, y obtinrent un succès des plus mérités.

La mise en scène qui, par moments, fait songer au *Vaisseau Fantôme*, est de celles auxquelles M. ALBERT CARRÉ nous a habitués : c'est tout dire.

Signalons enfin l'exécution prochaine, à Nice, de *William Radcliffe*, pièce tirée du drame de HENRI HEINE, musique de XAVIER LEROUX, dont la première, avec M. DELMAS, de l'Opéra, comme interprète principal, nous est annoncée pour la fin de ce mois.

CH.-L. BIZOT



Les Théâtres

COMÉDIE-FRANÇAISE : LE RÉVEIL. PIÈCE EN TROIS ACTES EN PROSE DE M. PAUL HERVIEU ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

ODÉON : JEUNESSE, COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE DE M. ANDRÉ PICARD ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

VAUDEVILLE : LA COUSINE BETTE, PIÈCE TIRÉE DU ROMAN DE BALZAC PAR MM. DECOURCELLE ET GRANET ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

AMBIGU : LA GRANDE FAMILLE, PIÈCE EN SIX ACTES DE M. ARQUILLIÈRE ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦
GYMNASE, PALAIS-ROYAL, CHATELET.

La pièce de M. PAUL HERVIEU, accueillie avec une sorte d'incertitude le jour de la répétition générale, avec une faveur beaucoup plus marquée le soir de la première, n'est pas de celles en effet où se montre

d'abord le souci de plaire. Le drame est violent, constamment tendu, la passion n'y est pas heureuse et personne ne se tue. L'auteur a fait beaucoup de peine à mes jolies voisines qui compatissent vivement à la détresse finale de M. LE BARGY, et que la mort de deux, trois personnages, puisque M. HERVIEU s'obstinait à vouloir réveiller ses héros avant l'heure opportune, aurait sans doute bien soulagées.

Au premier acte, tout allait pour le mieux : un jeune prince refusant, pour consacrer sa vie à la femme qu'il aime, la couronne qu'entend lui imposer son père, jouant de ce sacrifice peu méritoire pour forcer la résistance de cette femme affolée, mais honnête, et décidant sur l'heure cette femme à se promettre, cela c'était parfait.

Au second acte, secousse brutale : un vieux prince forcené, venant troubler furieusement le rendez-vous du jeune prince son fils ; réussissant — par quel sinistre stratagème — à faire croire à une pauvre jeune femme que son pauvre jeune prince est mort assassiné pour raison politique ; à renvoyer celle-là dans sa famille ; à retenir un instant celui-ci pour lui montrer qu'il aurait tort de ne point se passer de son amour quand son amour sait se passer de lui, — cela, c'était plus que méchant, c'était monstrueux, mais il y avait encore de l'espoir.

Au troisième acte, cela se gâta tout à fait. Cette femme rentre chez elle dans un état que vous concevez, écrasée, stupide, anéantie. Et toute sa famille, qui n'est au courant de rien, ne consent point à lui laisser la paix ? Sa fille et sa belle-mère la pressent sans pitié d'aller dîner en ville ? Elles sont odieuses ! Son mari la soigne doucement ? Il est idiot ! Et surtout, — et surtout, — cette femme qui, lorsqu'apparaît en son salon un être depuis des heures cru mort, est déjà prête, en grande toilette, et sort lentement, après quelques mots, sans même se retourner du côté du fantôme, — cela, n'est-ce pas, dépassait tout ce qu'on peut imaginer, et mes jolies voisines, durant le long temps que l'ouvreuse bousculée cherchait leurs manteaux au vestiaire, en demeurèrent inconsolables.

Tant y a que la plus belle scène de son drame est très probablement celle qu'on pardonnera le moins à M. HERVIEU. On admettra, on goûtera même, sans toujours l'avouer peut-être, après les sentiments et les types familiers, après la fièvre et le charme d'un premier acte moderne, l'aventure singulière, les cris sauvages, le tragique romantique d'un second acte dont l'auteur « a besoin pour un résultat sombre ». Je ne sais si l'on supportera la poésie austère, l'amertume atroce d'un dernier acte qui fait si froid au cœur. La scène est d'une rare grandeur où Thérèse de Mégée, longue robe rose, les épaules nues, voit soudain se dissoudre dans un éblouissement, en face de ce mort vivant, le mirage qui la tirait d'elle-même ; où le prince Jean, dans la lumière glacée « assiste à ses propres funérailles » ; où Thérèse ne se justifie pas, parce que, malheureuse créature qui se sent machinale avec des gestes de sommeil encore, elle n'a plus la force d'en éprouver le désir ; parce que, se connaissant en cet instant vivante, elle a la preuve qu'il est possible pour elle de vivre des jours et des jours sans l'amour qu'elle croyait la condition essentielle, la raison de sa vie ; parce que, pour une conscience comme la sienne, pouvoir c'est devoir ; qu'elle substituera donc sa volonté au destin, qu'elle tuera ce mort une seconde fois, et que, condamnée à payer par une inexpiable mélancolie la plus belle illusion de la terre, elle n'a rien à se faire pardonner.

Ainsi, quand elle quitte le prince, quand elle lui dit adieu pour la dernière fois, « comme dans une chambre mortuaire, sans une parole, sans une étreinte, rien qu'une pression muette des mains », Thérèse de Mégée pressent, accepte, sembler presque adorer par avance un autre réveil plus terrible. Un jour, dans bien longtemps, qui sait, bientôt peut-être, lorsque le

prince, déjà sacré par la douleur, sera roi d'un pays lointain, cette honnête femme se souviendra ; elle se répètera en dévorant ses larmes que le bonheur est passé près d'elle, que sa sagesse fut folie, qu'il valait mieux céder, mentir, tout oublier... Et puis, elle se rendormira en songeant qu'elle a fait ce qu'il fallait faire, qu'elle n'aurait pas dû tant souffrir, n'étant pas méchante pourtant, qu'il est dur quelquefois de n'être pas heureuse, mais que sans doute, puisque le royaume du ciel existe, les plus belles choses d'ici-bas doivent toujours garder de la sorte un caractère de légende...

Toute cette vie, Mme BARTET, toujours parfaite, l'évoquait à merveille, au dernier acte en particulier. Là, plus qu'ailleurs, elle fut douce, poignante, brisée. Elle a, dans sa dernière scène, résumé toute la tendresse, la lassitude, l'héroïque désespoir contenu, toute la misère de cet adieu. M. MOUNET-SULLY, sous la redingote, demeure épique. Bref, farouche, superbe, on ne conçoit pas bien sans lui le rôle du prince Grégoire, dont il a rendu naturelles la force barbare et la souveraine majesté. M. LE BARGY a montré, dans le rôle du prince Jean, une ardeur infiniment habile et sa sûreté coutumière. Et M. PAUL MOUNET, M. MAYER, Mme PIERSON, Mlle BERGE ont dessiné d'un trait juste des personnages sans grande importance.

* *

Comme on poursuivait, à la Comédie-Française, les dernières répétitions de *Réveil*, l'Odéon représentait une comédie charmante de M. ANDRÉ PICARD, *Jeunesse*. Vous vous rappelez l'histoire de Roger Dautran, jeune sénateur de quarante-huit ans, qui, sachant sa femme incomparable, puisqu'il ne cesse de comparer, se convertit tout à coup à la religion du foyer, touché par la grâce d'un petit ange montmartrois, Mauricette, lectrice de sa femme, gaie, jolie, ingénue, légère et vive comme un oiseau ; vous vous rappelez l'amour naissant de Roger Dautran, la tendresse secrète de Mauricette, les supplications impérieuses de l'un ; l'aveu désolé, l'adieu meurtri de l'autre, et le mariage si triste et sage de la mignonne créature avec le Docteur, ami des Dautran ; l'épilogue, enfin, où Roger, plusieurs mois silencieux, cherche à reprendre Mauricette, où Mauricette montre la lettre à son mari qui consent à l'affreuse épreuve, où Mauricette et Roger vieillissent, tout changé par une longue maladie, comprennent que c'est fini, qu'ils n'étaient pas nés l'un pour l'autre, et s'en vont chacun de leur côté : lui, dans l'ombre déjà, elle, à peine dans la lumière, avec une égale mélancolie, celle d'avoir rencontré un instant un Étranger sans nom qu'on ne revoit jamais...

Critiqué par plus d'un, ce troisième acte me paraît, au contraire, le plus neuf et le plus profond de la pièce, supérieur par sa simplicité, par la qualité et l'intensité de l'émotion, à l'exposition un peu complaisante encore que fort agréable du premier, aux combinaisons un peu apparentes encore que rapides du second. Partout, d'ailleurs, M. PICARD a témoigné bien joliment d'une fine sensibilité. La pièce est toute scintillante, nerveuse, pleine de cœur et pleine d'esprit, écrite avec une recherche délicate. Et M. TARRIDE, Mme MARTHE RÉGNIER, Mme DUX, M. JANVIER, en ont excellemment fait valoir la passion, l'impertinence, la fraîcheur et la tendresse.

* *

L'annonce de la *Cousine Bette* avait provoqué quelques accès de mauvaise humeur. Autant dire qu'elle avait fait grand plaisir, car n'est-ce pas enchanter beaucoup de gens que leur fournir l'occasion de grommeler ?

Encore un roman « mis en pièces » ! — L'adaptation de MM. DECOURCELLE et GRANET a tout de suite calmé bien des courroux. Certains cependant

n'ont pas désarmé, auxquels on eût pu répondre, opposant truisme à truisme : « Cette pièce n'est pas le roman ? Incontestable. Le son de ce hautbois n'est pas non plus la même chose que cette note dans la partition. Vous agissez un peu comme quelqu'un qui dirait à un enfant : « Tu vois, cela c'est le portrait de ton arrière-grand-mère que tu n'as pas connue. Tu le trouves joli ? Eh bien, il n'est pas du tout ressemblant... Je veux dire qu'elle était bien plus belle. » Or, vous pensez bien que les trois quarts des spectateurs, et pas même ceux qui n'en parlent pas, n'ont jamais lu, mettons : ont oublié le roman de BALZAC. Il était donc peu charitable et parfaitement injuste de vouloir les dégoûter d'une pièce fort amusante et de leur gâter leur plaisir. Car la *Cousine Belle*, au Vaudeville, était une suite fort curieuse de vignettes animées et parlantes qui s'expliquaient presque toujours suffisamment, une illustration en couleur assez complète dont chaque planche était très réussie. Il est vrai que la Cousine Bette n'y était pas tout à fait à son plan, que le fond de son caractère, que sa haine, ressort central de l'horrible mécanisme, n'y étaient point assez exposés et que le dénouement si benoît, évidemment adopté par les auteurs pour chatouiller la conscience d'une salle de spectacle, hostile aux pécheurs têtus et passionnée de vertu, au théâtre, — dénaturait la physiologie originale du baron Hulot. Mais qu'importe ? Ceux-là que ces choses incommodes, n'ont-ils pas d'imagination ? Qu'ils appellent Bette Lotte, par exemple, Hulot, Dupont ; Marneffe, Durand ; Wenceslas, Auguste ; et si des analogies plus nombreuses les gênent encore, du moins ils ne sauraient nier que Mme BERTHE CERNY, si galamment belle ; Mme HENRIETTE ROGERS, à la voix si prenante, au masque si expressif ; Mme CÉCILE CARON, si adroite en ce mauvais rôle de la cousine Bette, et M. LÉRAND, créateur en second d'une figure inoubliable ; MM. DUQUESNE, JOFFRE, DUBOSC, etc., incarnaient avec un sens très personnel et très humain les personnages d'un tableau vivant où ça et là, — tel costume exquis, tel ravissant détail de mise en scène, — se connaissait la touche de M. POREL.

La *Cousine Bette* succédait à la *Marche nuptiale* de M. HENRY BATAILLE. L'échec d'une œuvre semblable, l'une des trois ou quatre plus belles, en comptant *Maman Colibri*, qu'on ait représentées au cours de ces dernières années, donne une fâcheuse idée du goût contemporain.

* *

Je ne voudrais pas terminer sans noter le grand succès de Mme LE BARGY et de M. DUMÉNY, merveilleux interprètes de la *Rafale*, au Gymnase, où M. BERNSTEIN s'affirme vigoureux dramaturge ; pareillement le succès de la *Grande Famille*, de M. ARQUILLIÈRE, pièce simple et forte, dont Mme SUZANNE MUNTE, M. GAUTHIER et M. ETIÉVANT ont, avec une chaleur, une vérité admirables, fait vivre l'extraordinaire angoisse.

Enfin, dans un tout autre ordre d'idées, il y a lieu de citer la spirituelle *Revue* de MM. PIERRE VEBER et ADRIEN VELY, très brillamment montée par la Direction du Palais-Royal et les *400 Coups du Diable*, féerie à grand spectacle en 34 tableaux, de MM. VICTOR DE COTTENS et VICTOR DARLAY, où le Châtelet a déployé un luxe inimaginable et dont les décors, féériques en effet, brossés par M. AMABLE, BAILLY, JAMBON ; les costumes de LANDOLFF ; les ballets gracieux ; les jeux de lumière qui parfois bâtissent subitement, avec les jets d'eau vaporeux des fontaines multicolores, comme des cathédrales de brouillard ; les machines inattendues, les prestes ballerines, et ces gais artistes qui s'appellent Mme SIMON GIRARD, Mme ELLEN BAXONE, MM. CLAUDIUS et POGAUD — ont fait également bien que diversement la joie des familles nombreuses et des poètes célibataires.

CHARLES-DUMAS

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

Noël, Jour de l'An, Epiphanie!... Que de fêtes, que de souhaits, que de vivats, que de bonbons et que de lassitude quand les chandelles sont éteintes et que l'on reste en tête-à-tête avec le rhume de cerveau ou la gastralgie que ces réjouissances laissent toujours derrière elles.

De tous ces galas annuels, celui des Rois est encore préféré par la jeunesse, à laquelle il donne l'espérance d'une nuit de pouvoir, la joie de commander à un peuple soumis, affectueux, prêt aux sacrifices, résigné à l'impôt et décidé à l'acquiescer dans le plus bref délai. C'est donc le cas ou jamais de réclamer ce que le Jour de l'An n'a pas apporté, et, en général, ces souverains pour rire ne s'en privent pas. En quoi ils ont joliment raison, parce que viendra vite l'âge où l'éphémère royauté ne leur confèrera plus d'autre privilège que celui d'accorder satisfaction aux demandes qu'on leur adressera.

Que voulez-vous, chacun son tour; c'est la vie.

Pour n'être reine qu'un soir, il n'en faut pas moins être la plus belle, car l'autorité ne serait rien si on ne dominait ses sujets par la véritable puissance féminine : la beauté, ou tout au moins la grâce, dont un poète a dit « *qu'elle est encore plus belle que la beauté*. » Reine d'une nuit, il faut braver la lumière artificielle, montrer un teint de fleur, et vous l'aurez, ô Majestés, en veloutant votre épiderme avec la fine poudre de riz Fleur de Pêche, toujours invisible, parce qu'on la choisit du ton qui convient : rose, blanc, naturel ou bis. Cette poudre merveilleuse appartient à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre. Elle vaut 3 fr. 50 et 4 fr. franco.

Ne placez pas non plus votre couronne sur des cheveux prématurément décolorés, présentant cet affreux mélange de gris et de blanc verdâtre qui rappelle les tons de chair de certains coloristes avancés. Non, pas de cheveux vieillots, bien qu'ils soient seyants à la reine de Roumanie, et que les candidates à la fête prennent l'avance en rendant à leur chevelure sa nuance primitive par quelques applications de Poudre Capillus, excellent produit qui n'est pas une teinture et agit à sec. Cette spécialité inoffensive est d'un emploi très facile. Elle existe en toutes nuances à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. Prix : 3 francs et 3 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME.

LES SPORTS

Janvier! le premier mois de l'année, le mois des congratulations!... Les congratulations du Jour de l'An s'élèvent dans beaucoup de cas à la hauteur d'un sport.

Je serais heureux de connaître le champion des banalités, des souhaits sans importance. En attendant, pour respecter la tradition, je forme le vœu, chers lecteurs, que vous puissiez encore me lire dans une cinquantaine d'années. La pratique des sports prolonge l'existence, affirme-t-on. Sportez bien et vous vous porterez mieux.

J'imagine que vous êtes tous allés voir le 8^e salon de l'automobile.

Ca été une apothéose. Les châssis polis, nickelés, dorés sur tranche ont essayé de faire « la pige » avec les multitudes de lampes électriques de toutes les couleurs. Le dernier mot est resté aux illuminations. Pourtant, il m'a paru que le dernier salon a été aussi un salon d'affaires. Le monde élégant qui n'a cessé de circuler autour des stands durant quinze jours ne s'est pas contenté d'admirer les nouveaux modèles, les types 1906, il en a acquis de nombreux, et je sais plusieurs marques qui ont vu leur production entière complètement retenue. Ce qui a marqué l'exposition du mois dernier,

ca été le mouvement agressif — agressif au figuré, bien entendu — de l'industrie étrangère en général et de l'industrie italienne en particulier. Je ne veux pas dire que nos voisins sont sortis victorieux et que l'industrie française a rétrogradé. Non. Nos constructeurs couchent sur leurs positions avantageuses. Mais, s'ils y couchent, je les engage fort à ne pas s'y endormir.

Un moment nous avons pu croire que l'ère des courses de vitesse, sur circuits neutralisés, était définitivement finie. Les épreuves touristiques semblaient devoir prendre le meilleur dans les milieux qui dirigent le mouvement automobile. On parlait d'un concours de 6 à 8.000 kilomètres empruntant les routes d'une demi-douzaine d'Etats limitrophes. Puis, brusquement, le concours de tourisme fut abandonné, et maintenant il n'est plus question que d'une grande course de l'A. C. F. ou d'un Grand-Prix de la République.

Les commissions s'abiment sur les cartes d'état-major à la recherche d'un réseau de routes allant quelque part, mais ne passant par aucun endroit. On a découvert un circuit aux alentours de Fontainebleau; un autre aussi près de Lyon; d'autres au Nord, au Sud, au Centre, à l'Est, à l'Ouest, partout.

Le premier ne compte que des routes larges sans virages intempestifs, sans côtes exagérées. Le deuxième, au contraire, rappelle le circuit d'Auvergne. Rampes verticales, courbes à angles aigus, gorges sinistres, ravins vertigineux, toute la lyre. Les autres ont des avantages et des inconvénients analogues aux deux premiers. Lequel sera choisi? J'appréhende le choix du circuit de Lyon. Les sportsmen qui président aux destinées de l'automobile ne craignent pas le danger... Après tout : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

PAUL PUY

Science & Pratique

UN REMÈDE PRÉCIEUX ET NATUREL



Au dernier congrès de la tuberculose, les sommités médicales du monde entier ont chiffré devant nous les ravages faits par la terrible maladie, et l'un d'eux a rappelé les paroles de Pasteur qui disait : « C'est la graine qu'il faut rendre saine et forte! » Ce n'est pas en effet tant l'homme malade qu'il faut soigner que l'enfant qu'il faut rendre fort pour que le mal n'ait pas de prise sur lui. Ces paroles s'adressent à toutes les familles, car à l'âge de la croissance ou de la formation, tous les enfants ont besoin d'une suralimentation saine et naturelle qui leur permette non seulement de supporter la fatigue de ce développement physique, mais encore de se constituer un organisme robuste. C'est ce qu'on obtient avec le Carbovis. C'est une poudre de viande crue et pure, ayant conservé la digestibilité et tous les principes nutritifs de la viande crue, n'ayant ni goût, ni odeur désagréables. Il se prend dans tous les aliments et 4 cuillères à café par jour, équivalent à 75 gr. de viande crue, coûtent 0 fr. 30. — S'adresser à la Société le Carbovis, 12, r. d'Uzès, Paris, et dans toutes bonnes pharmacies.

JIU-JITSU

Le « Jiu-Jitsu » est une méthode japonaise qui consiste à permettre aux initiés de cet art d'offrir la meilleure défense personnelle connue jusqu'à ce jour. Les adeptes du « Jiu-Jitsu » ne doivent redouter aucune attaque d'adversaires, fussent-ils beaucoup plus forts, et même armés. Ils peuvent les réduire, instantanément, à l'impuissance. Ce genre de sport est aussi le meilleur système d'entraînement physique, et c'est cet entraînement qui a donné aux soldats japonais cette endurance qui a si puissamment contribué à la victoire, dans la récente guerre russo-japonaise. Le « Jiu-Jitsu » est pratiqué, actuellement, par les deux sexes.

Veuillez nous demander, par carte postale ou par lettre affranchie, en quel consistent les secrets du « Jiu-Jitsu », tels qu'ils nous ont été légués de génération en génération, et nous vous ferons parvenir notre belle publication gratuitement et franco.

Le public doit se mettre en garde contre quelques audacieux exploiters, qui ne connaissent le « Jiu-Jitsu » que de nom. Nous prouvons, dans notre opuscule, que notre méthode est la seule authentique et conforme à l'enseignement de cet art, tel qu'il est professé dans l'armée japonaise. Ecrivez sans retard, pour obtenir cet intéressant ouvrage, à

« JIU-JITSU COMPANY » DEP. S
Fairport, N. Y. (Etats-Unis d'Amérique)
A. L.

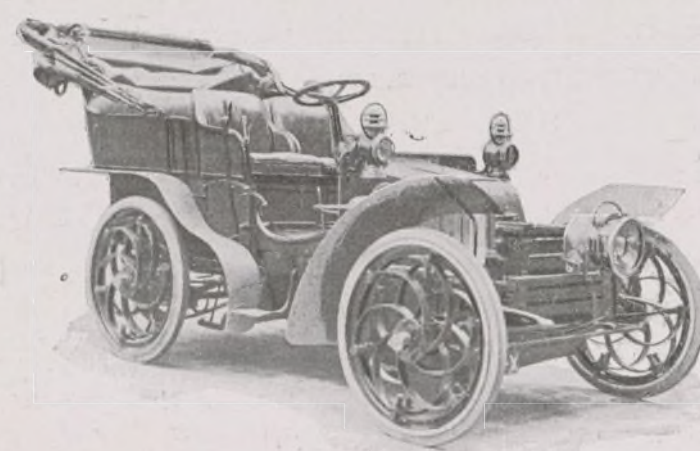
Suppression du Pneu

par la

ROUE ÉLASTIQUE DE CADIGNAN

La
Roue élastique

c'est
LA VIE



Le Pneu

c'est
LA MORT

Voiture munie de Roues élastiques de Cadignan

Essais et Références :

The « DE CADIGNAN » Resilient Wheel Company L^d

28, Avenue de Neuilly, NEUILLY-sur-SEINE (Porte Maillot)

CONCESSIONNAIRE

pour

la vente à Paris

des voitures :

Panhard-Levassor

et

de Dietrich

Livraison

IMMEDIATE

et

EXPOSITION PERMANENTE

des

Nouveaux Modèles 1906

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions : Lille, 1902; Reims, 1903; St-Louis (Etats-Unis), 1904; Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 848-67

A PARIS-GARAGE

20, RUE BRUNEL — PARIS

Les Automobiles

LÉON BOLLÉE

Sont vendues par M. H. VENDEL, Concessionnaire

ROSIERS

LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE ROSIERS DU CONTINENT
PRODUCTION ANNUELLE 2.000.000 DE ROSIERS
Les amateurs de belles roses pour fleurs coupées, pour corbeilles, pour le forçage et pour collections, qui n'auraient pas encore reçu
notre CATALOGUE GENERAL pour 1905-1906 sont priés de le demander pour recevoir gratis et franco.
CHEZ GEMEN ET BOURG A LUXEMBOURG (GRAND-DUCHÉ)
MORS CONCOURS — PARIS — ANVERS — ST-PETERSBOURG — TURIN — ST-LOUIS — LIEGE, etc., etc.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerics.

Automobiles



LEON BOLLEE

E. STERN

Agent général
Fournisseur des Cours Étrangères

Téléphone 539-11

Adresse télégraphique :

Autostern - Paris



17, Rue Montaigne

(Champs-Élysées)

Paris

La limousine Léon Bollée de S. A. I. la grande duchesse Vladimir

ELECTROMOTION

54, Avenue Montaigne, 54
PARIS

LA PLUS ÉLÉGANTE



LA PLUS SILENCIEUSE

"LA SILENCIEUSE"

VOITURES ELECTRIQUES A ROUES MOTEURS

La seule pouvant parcourir 100 kilomètres sans rechange

SOCIÉTÉ LORRAINE

DES ANCIENS ÉTABLISSEMENTS DE

DIETRICH & C^{IE}

DE LUNÉVILLE

MAGASINS
DE
VENTE
12, Avenue
de Madrid
NEUILLY-
SUR-SEINE



USINES
à
LUNÉVILLE

S. E. LE MAHARAJAH de Tikari
en compagnie de M. SOREL (au volant)
GAGNENT la COUPE DES PYRÉNÉES sur une 40 ch. de DIETRICH